

OBSERVATIONS

D'UN

VOYAGEUR

SUR

LA RUSSIE,

*LA FINLANDE, LA LIVONIE, LA
CURLANDE ET LA PRUSSE,*

ПРОДАНА

OBSERVATIONS

DE

VOYAGEUR

DE

LE

DE



OBSERVATIONS

D'UN

VOYAGEUR

SUR

LA RUSSIE,

LA FINLANDE, LA LIVONIE, LA
CURLANDE ET LA PRUSSE.

Par ABEL BURJA.

Nouvelle Edition, revue & corrigée.



A MAESTRICHT,

Chez JEAN-EDME DUFOUR & PH. ROUX,
Imprimeurs-Libraires, associés.

M. DCC. LXXXVII.

OBSERVATIONS

D. U. N.

VOYAGE

DE

MARSHALL

ISLANDS

IN THE

WEST INDIES

BY



A. M. S. T. R. I. C. H. T.

By James Oglethorpe

Author

London



P R É F A C E.

*A*UJOURD'HUI que la terre est inondée d'un déluge d'encre & d'écrits, ce n'est pas un petit mérite pour un Livre que d'être court & concis. J'ai tâché de donner cette qualité à la Relation de mon Voyage, & j'en ai retranché tout ce que j'ai cru ne pouvoir intéresser qu'un petit nombre de Lecteurs. Mon premier manuscrit étoit assez étendu, & auroit fourni plus du double de ce qui paroît maintenant. J'en effaçai d'abord les petites aventures de mon voyage, & presque tout ce qui me regardoit personnellement : un Voyageur aime toujours à se rappeler ce qui lui est arrivé en route ; mais il doit penser que les Lecteurs n'y prennent pas le même intérêt que lui. Ayant ainsi abrégé mon Ouvrage, je le fis paroître par morceaux dans la Gazette Littéraire de Berlin. Cela me valut l'avantage d'entendre des critiques judicieuses, dont j'ai

tâché de profiter : j'en fais ici mes remerciements les plus sinceres aux personnes qui ont bien voulu m'aider de leurs lumieres.

Son Excellence Monsieur le Prince Dolgourouki, dont les connoissances littéraires sont très-étendues, & qui, durant son séjour à Berlin, admettoit fréquemment les Gens de Lettres à sa table & à sa conversation, me fit appercevoir quelques erreurs qui s'étoient glissées dans mes observations, Monsieur Biraubé, si connu par la pureté & l'élégance de sa diction, me communiqua, de son côté, ses remarques sur le style de mon Ouvrage. Aidé de ces secours, je repris en main la lime & la serpe pour polir davantage cet écrit, & en retrancher encore quelques morceaux qui ne paroissent pas être assez intéressants. Pendant que je m'occupois de ce travail, j'eus occasion de lire un Livre de M. van Wonzel, intitulé : Etat présent de la Russie, & je crus que les Remarques que je fis à l'occasion des Observations de l'Auteur, pourroient servir de supplément à mon Ouvrage. Je les ajoutai donc à la fin de mon Livre, & je livrai le tout à l'impression. Le

goût du Public pour les relations de voyages , ayant valu à la mienne un débit plus prompt que je ne l'espérois , je crois devoir en donner cette nouvelle édition avec quelques changements que j'ai jugés convenables.

Telle est l'Histoire de ce petit Ouvrage. Pour ce qui est des faits qui y sont contenus , je les ai presque tous observés moi-même , & il n'y a que peu de choses que je raconte sur des ouï-dires : j'ai soin d'en avertir le Lecteur. On peut donc être assuré que ce que j'affirme positivement , est conforme à la vérité. On verra que je n'ai point flatté la nation Russe , mais que j'ai fait connoître les défauts que j'ai cru appercevoir en elle , aussi-bien que ses vertus. Si je louois toujours , si je ne trouvois jamais rien à redire , on pourroit conclure à coup sûr que je serois peu véridique : quelle est au monde la nation qui soit sans vices & sans défauts ! Si un Russe écrivoit une relation de nos Pays , il trouveroit autant d'imperfections à nous reprocher , qu'on pourroit en relever dans sa nation.

Mais si d'un côté j'ai dit franchement ma

pensée sur les choses que je croyois pouvoir être améliorées, je n'ai pas manqué d'un autre côté de rendre justice aux bonnes qualités des Russes : je suis aussi éloigné de la manie de médire que de celle de prôner sans cesse. Aussi me seroit-il mal d'affecter du mépris pour une nation qui m'a recueilli & a exercé l'hospitalité envers moi, qui ne m'a fait que du bien, au sein de laquelle j'ai passé quelques années qui ne font pas la partie la plus désagréable de ma vie, & que je n'aurois pas quittée, si ce n'eût été pour retourner dans ma patrie.





V O Y A G E

D E

R U S S I E.

EN 1777, j'étois Régent de la seconde Classe, & Maître de Mathématiques au College François de Berlin. Ayant témoigné à différentes personnes le desir que j'avois de passer quelques années de ma jeunesse à voir les Pays étrangers, j'obtins par la recommandation d'un ami, la place de Gouverneur des enfants de M. de *Taischtchef*. Ce Seigneur demouroit à *Boldino*, une de ses terres située à 8. ou 9 milles d'Allemagne de Moscou : je devois m'y rendre pour prendre sous ma conduite ses deux fils aînés qu'il vouloit faire voyager dans l'Europe.

Je partis de Berlin au commencement du mois de Mai, & je pris ma route par Custrin, Culm,

Konigsberg , Tilfit , Mémel , Mitau , Riga , Dorpat , Novogorod , Twer & Klin , d'où *Boldino* n'est pas éloigné.

Je pourrai parler de la Prusse & de la Curlande à l'occasion de mon retour. Pour le présent , je commencerai par donner une idée de la Livonie.

Cette Province agréable & fertile , est une des conquêtes que les Russes ont faites sur les Suédois. Elle est aussi grande , ou plus grande que toute la Prusse tant Orientale qu'Occidentale. Elle conserve par les Traités , les mêmes droits & privilèges & les mêmes loix qu'elle avoit avant que de passer sous la domination de la Russie. Cependant ces prérogatives se perdent peu-à-peu , depuis que l'Impératrice régnante a réduit toutes les Provinces conquises à la forme des Gouvernements Russes.

La Livonie est habitée par deux Nations indigenes. La premiere est celle des *Lives* ou *Lettes* , (1) qui occupent la partie occidentale de ce pays , depuis la Curlande jusques près de Dorpat. Leur langage approche de celui des Lithuaniens & des Curlandois. La seconde Nation , qui s'étend depuis Dorpat jusqu'à la Russie , est

(1) Quelques Auteurs distinguent les *Lives* d'avec les *Lettes* ou *Lettoniens* ; je n'ai pas entendu faire cette distinction dans le pays même.

celle des *Esthes* ou *Esthoniens*, dont le langage tient du Finnois & du Lapon.

Ces deux peuples ont adopté, de force ou de gré, la Religion Chrétienne, selon la réforme de Luther; mais ils pratiquent encore en secret plusieurs superstitions payennes. Ils portent des ofrandes sous des arbres sacrés, & au pied de certains murs ruinés; ils préparent des bains & des repas pour les ames de leurs morts. Ils croient à la magie, & prétendent la pratiquer. Ils tiennent toutes ces superstitions extrêmement cachées, par la crainte qu'ils ont tant de leurs Maîtres que de leurs Pasteurs, qui cherchent à les en corriger à coups de bâton. Ils ignorent l'art d'écrire, & il n'y en a que peu qui sachent lire. Pour les forcer à l'apprendre, les Pasteurs ne les marient pas, qu'ils ne lisent passablement leur Catéchisme. Comme ils n'ont point d'écoles au village, ce sont les vieux qui enseignent à lire aux jeunes.

Au reste, ces Payfans sont aussi malheureux que stupides : ils sont accablés du plus dur esclavage : on les traite plus mal que des bêtes de somme : à la moindre faute, ils sont roués de coups : on les vend soit un à un, soit par familles, comme des troupeaux de bœufs. Un homme ou un garçon coûte environ 40 écus, & une femme ou fille 20 écus; les petits enfants vont

par-dessus le marché. Celui qui achete de pareils esclaves, n'est obligé à rien à leur égard : il peut les garder, les donner, les revendre, les marier ou les laisser dans le célibat, comme bon lui semble. Si, outre la nourriture & l'habillement, il juge à propos de leur donner quelques sols d'argent, c'est un pur effet de sa miséricorde. Il suffit d'avoir un rang équivalent à celui d'un Officier militaire, pour être en droit d'acheter des esclaves. Voilà donc en Europe un commerce semblable en petit à la traite des negres en Afrique. Je connois un honnête Marchand de Wibourg en Finlande, qui a souvent acheté des esclaves Livoniens, pour leur donner la liberté au bout de quelque temps. Il mérite d'être nommé : c'est Mr. *André Janisch*.

Quand on demande aux Gentilshommes Livoniens la raison de la dureté qu'ils exercent pour la plupart envers leurs esclaves, ils répondent que c'est une race d'hommes toute particuliere, qu'ils sont si têtus & si revêches, qu'on ne peut en venir à bout que par une extrême sévérité. C'est toujours le prétexte de la tyrannie. Les *Lettes* & les *Esthoniens* sont hommes comme nous : si on les accoutumoit depuis l'enfance à des traitemens plus raisonnables, ils deviendroient plus raisonnables & plus dociles eux-mêmes.

Les Gentilshommes Livoniens sont d'origine

Allemande , Prussienne & Suédoise. Ils ne sont durs qu'envers leurs esclaves , par le faux principe dont je viens de faire mention. D'ailleurs , entre eux & envers les étrangers , ils se montrent ordinairement doux , polis & affables. Il y en a qui ont des connoissances ; mais ils se contentent d'avoir une légère teinture des sciences qu'ils apprennent , parce qu'ils se livrent entièrement à l'économie rurale. Ils parlent l'Allemand d'une manière agréable , sans accent provincial. Mais ils manquent quelquefois dans les genres des noms & dans les prétérits des verbes , disant , par exemple , *das Arm* pour *der Arm* ; *ich fuhl* pour *ich fiel* , *geschonken* pour *geschenket*. Outre la Langue Allemande qui est dominante parmi les gens d'un certain ordre , la Françoisé est connue en Livonie par les Précepteurs qui élevent la jeunesse. La Langue Russe y est presque ignorée , parce qu'on n'y trouve qu'un petit nombre de Russes , dont les uns font le commerce , & d'autres ont des emplois civils ou militaires.

La Religion dominante & presque la seule qui soit professée en Livonie , est la Luthérienne. Il s'y trouve beaucoup de Hernhutiens , qui , quoiqu'ils se reconnoissent adhérents de la Confession d'Augsbourg , ne laissent pas que de déplaire extrêmement au Clergé Luthérien : sans les persécuter , on tâche d'arrêter autant qu'il est possible

les effets de leur zèle à faire des profélytes. Car ils ont la manie des conversions : il envoient leurs émissaires dans les quatre parties du monde , & honorent comme martyrs ceux qui périssent dans des missions.

J'ai déjà fait entendre que la Livonie est un Pays agréable & fertile. Elle est abondante en bleds & en pâturages : le climat y est beaucoup plus doux qu'à Pétersbourg & aux environs. Cependant cette Province est assez septentrionale , pour qu'on y jouisse de ces belles nuits d'été qui font un des plus grands agréments du Nord. Ces nuits, presque aussi claires que le jour, invitent le voyageur à profiter de leur fraîcheur délicieuse pour faire son chemin à travers les campagnes couvertes de verdure , & humectées par la rosée : les jours d'été étant très-chauds, semblent plutôt être faits pour le sommeil & le repos que pour la fatigue du travail ou du voyage.

Les chemins sont bien entretenus ; par-tout on a pratiqué des chaussées qui, dans les terrains bas & marécageux, sont ordinairement couvertes de poutres transversales & contiguës. Lorsqu'une chaussée de poutres est délabrée & mal entretenue, elle fait faire à la voiture des bonds qui soulevent jusqu'aux entrailles du voyageur : mais on est rarement exposé à cette incommodité. L'entretien des chemins est partagé entre les Sei-

gneurs des terres voisines. De distance en distance, on voit deux poteaux contigus, avec des inscriptions qui portent l'une : *N. N. Brückenbau Anfang*, & l'autre, *N. N. Brückenbau Ende*; c'est-à-dire, *Fin de l'entretien des chaussées pour N. N.*, & *Commencement de l'entretien des chaussées pour N. N.* Par *N. N.*, j'entends les noms des Terres Seigneuriales. De cette manière, chaque Seigneur sachant précisément quelle partie de chemin il doit entretenir, est responsable de son bon état.

Je me suis arrêté quatre jours seulement à Riga, Ville capitale de la Livonie. Les maisons y sont toutes de briques; l'architecture est gothique, & les rues sont étroites. La ville n'a point d'autre eau que celle de la Duna. Sur le bord de cette rivière, on a construit une machine hydraulique, mise en mouvement par des bœufs ou des chevaux qui vont en tournant. Cette machine, après avoir élevé l'eau, la distribue par différents tuyaux dans les maisons. La monnoie la plus ordinaire en Livonie est l'écu d'Albert, qui vaut à-peu-près un écu & demi de Prusse. Il y a outre cela différentes petites monnoies dont la plupart ont cours en Curlande & en Prusse. On prend aussi la monnoie Russe, mais à un rabais considérable.

Je me suis arrêté quatre jours encore à Dor-

pat, autre ville de Livonie : je la trouvai à moitié détruite par un grand incendie qui l'avoit ruinée l'année précédente. J'y engageai un Voiturier Livonien à me mener en *Kibitka* jusqu'au lieu de ma destination. La *Kibitka* est un chariot léger, dont la longueur est le double ou le triple de la largeur. La partie de derrière est surmontée d'une espèce de voûte d'osier, ordinairement garnie de cuir ou de nattes pour empêcher la pluie d'y pénétrer. Le reste du chariot est à decouvert; & en temps de pluie seulement, on le couvre tout-à-fait d'une natte ou d'un grand cuir. On met le bagage au fond du chariot, & le Voyageur est assis ou couché sous la voûte. Cette voiture est légère & peu coûteuse, mais incommode : elle donne de grandes secouffes; & pour peu qu'elle soit chargée, le passager ne fait quelle posture prendre pour ne pas donner à tout moment de la tête contre les côtés ou le haut de la voûte. S'il pleut, il faut couvrir tout le chariot, de manière qu'on reste dans l'obscurité; & encore l'eau pénètre-t-elle à la longue dans la *Kibitka*.

A l'occasion de la *Kibitka*, il ne sera pas hors de propos de faire mention de quelques autres voitures dont on se sert fréquemment en Russie, & souvent aussi en Livonie.

Les traîneaux font d'un grand usage en hyver, & vont avec une rapidité presque incroyable,

tant par leur légéreté que par la force & l'agilité des chevaux Russes, qui, tout petits qu'ils sont, supportent aisément les plus longues fatigues. Les Voyageurs se servent de traîneaux en forme de *Kibitka*. Dans les grandes villes, on ôte en hyver les roues des carrosses, & on en pose les corps sur des patins. Dans la même saison, les carrefours des villes sont remplis de fiacres, dont chacun a un petit traîneau pour une seule personne, attelé d'un seul cheval. Ces cochers barbus semblent être des hommes de fer : on les voit, par un froid de 30 degrés de Réaumur, la barbe gelée, la poitrine nue, le corps couvert d'une toison de brebis, les jambes emmaillottées de bandes de toile, braver les aquilons, & se tenir toute la journée aux coins des rues pour gagner quelques sols, qu'ils sont obligés de partager avec leurs Maîtres.

Lorsqu'il n'y a point de neige, on voit les mêmes fiacres substituer à leurs traîneaux des cabriolets, des *Droschka* & des *Lineika*. Ces deux dernières voitures ne sont presque que des planches garnies de cuir, & portées par quatre roues; on s'y assied de côté : elles sont traînées par un seul cheval. Les fiacres n'ont point de carrosses : mais on en trouve à louer chez des voituriers. Toutes les personnes qui sont un peu à leur aise, tiennent équipage, & leurs voitures sont ordi-

nairement belles, faites à l'Angloise. Elles contrastent souvent singulièrement avec la bigarrure des chevaux de différentes couleurs, avec des harnois de corde, & un cocher mauffade. Un équipage en Ruffie, n'est pas ordinairement un objet de luxe, mais de besoin, à cause de la grandeur des distances.

Je reviens à ma *Kibitka*. Elle appartenoit à un Hernhutien. Ces Sectaires sont en grand nombre en Ruffie : ils y jouissent d'une pleine liberté de conscience, & ont fondé une colonie florissante à Sarepta aux environs de Casan. J'appris de mon cocher plusieurs particularités relatives à sa religion. On croit communément que ceux qui en sont, prennent leurs femmes au fort. Ce qu'il y a de vrai en cela, c'est que quand deux personnes veulent se marier, on jette le fort pour favoir si le mariage doit avoir lieu ou non : c'est ce qu'on appelle *consulter le Seigneur*.

Arrangé dans ma *Kibitka* & conduit par mon dévot cocher, je pris directement le chemin de *Novogorod*, sans vouloir passer par Pétersbourg, de peur d'allonger ma route. Ayant passé les frontières de Livonie, j'arrivai d'abord à *Petschora*, ville ou bourgade de Ruffie. J'y fus mis aux arrêts pendant vingt-quatre heures, pour un peu d'eau-de-vie qu'on trouva parmi mes provisions : car le brandevin & les autres liqueurs sont en ferme en Ruffie, & il n'étoit pas permis alors d'en

transporter une goutte d'un endroit à l'autre. De Petchora je fus conduit sous bonne garde, à-peu-près comme un Criminel d'Etat, à *Pleskow*, Capitale du Gouvernement de même nom. Ma qualité d'Etranger fit que j'en fus quitte dans cette affaire pour six à sept roubles d'amende & de fraix de justice.

A peine étois-je sorti des mains des Fermiers, que je tombai dans celles des Péagers. Ils me confisquèrent environ pour 60 roubles de marchandises de modes, dont une Dame m'avoit chargé pour les remettre à la fille aînée de M. de *Ta-uischtschef*. Cette perte me fut d'autant plus sensible, qu'il s'agissoit du bien d'autrui.

Tels furent les désagrémens que j'effuyai à Pleskow. Au reste, cette ville n'a rien de bien remarquable. C'est un tas de maisons de bois, & il n'y a de pierre que l'édifice du Gouvernement : la maison du Gouverneur même est de bois, mais sur un fondement de pierre. Originellement on savoit à peine en Ruffie ce que c'étoit que de bâtir en pierre : palais, églises, hôtels de justice, maisons bourgeoises, cabanes de payfans, tout étoit purement de bois. Sous les regnes de Pierre-le-Grand & des ses successeurs, on a commencé à décorer les villes de bâtimens de briques & de pierres de taille. Pétersbourg, Novogorod, Twer sont déjà à moitié en briques.

Les autres villes & villages que j'ai vus, sont entièrement de bois. Les maisons de bois n'ont ordinairement que le rez-de-chauffée. Les murs de face & de refend sont composés de troncs d'arbres posés horizontalement les uns sur les autres ; & comme ces troncs ou poutres ne se joignent jamais exactement, on calfate les interstices avec de la mousse ou des étoupes, pour empêcher le vent ou le froid de passer. Ce qui soutient ces murs de bois dans une situation perpendiculaire, c'est que les poutres, en se rencontrant aux angles des maisons ou des chambres, s'agencent les unes dans les autres par des entailles. Malgré cela, les maisons de bois sont fort sujettes à se tourmenter & à se déjetter ; il y en a peu qui ne soient de travers lorsqu'elles deviennent un peu vieilles : celles qui reposent sur des fondemens de pierre, sont moins sujettes à ce défaut que celles qui n'étant posées que sur la terre, n'ont point d'appui solide, & hument plus aisément l'humidité du terrain. Les maisons de bois ont encore le défaut d'être très-incommodées par différents insectes, en particulier par les *Tarracanes*, qui sont assez semblables aux perce-oreilles, mais plus grands. Ces petites bêtes gâtent ou consomment les aliments, & inquietent ceux qui dorment, en grimpant sur eux.

Pour dire encore un mot des maisons de bois,

je remarquerai que dans quelques villes on les vend toutes faites au marché; de façon qu'il n'y a qu'à les transporter par pieces, les ajuster & les calfater, pour s'y loger aussi-tôt.

Je reviens à la suite de mon voyage. Le chemin qui conduit de Pleskow à Novogorod, est taillé à travers une forêt, & forme une chauffée de poutres. J'y eus beaucoup d'inquiétude à cause d'une bande de voleurs qui infestoit cette contrée, & dont on racontoit mille cruautés. Enfin, à ma grande satisfaction, j'apperçus de loin les tours de Novogorod. Les grandes villes de Russie présentent dans l'éloignement un aspect superbe : elles paroissent être d'une étendue immense, & ont en effet une très-grande circonférence, quoiqu'elles ne soient pas extrêmement peuplées, vû la largeur des rues, & le peu de hauteur des maisons, qui ne sont pas même toujours contiguës. Les tours des églises sont ordinairement à plusieurs pointes, & dorées ou peintes en verd; ce qui fait un bel effet dans l'éloignement, & sur-tout au soleil. La ville de Novogorod est, après Pétersbourg & Moscou, la plus considérable de l'Empire : elle a déjà plusieurs rues bâties en briques & d'une très-belle architecture : elle renferme dans son enceinte un fort qui la domine. Au reste, cette ville, comme toutes les autres villes Russes, est ouverte de tous côtés

& sans murailles. En arrivant , on ne voit d'abord que des barraques de bois , qui offrent l'aspect d'un village : mais peu-à-peu la scene s'embellit ; & parvenu au centre , on est agréablement surpris par la beauté de l'architecture.

Je ne restai qu'une nuit à Novogorod , & j'en partis le lendemain , prenant la route de *Moscou* , qui devoit me conduire à ma destination. Cette route est bien plus sûre , plus agréable & plus fréquentée que celle que je venois de parcourir. C'est un large chemin percé à travers des forêts continuelles , autant en droite ligne qu'il a été possible. Les endroits bas sont les uns pavés , les autres garnis de chauffées de poutres. Par tout le chemin , on rencontre des poteaux qui marquent les werstes ; & comme une werste n'est que la septieme partie d'un mille d'Allemagne , la vue fréquente de ces poteaux est une sorte d'amusement pour le voyageur. Les villages qu'on rencontre sont peu nombreux , & l'on n'en voit guere qu'un ou deux chaque jour. Ils sont environnés d'un espace presque circulaire , qu'on a formé en abattant les arbres de la forêt , & qui sert de terre labourable & de pâturages. On auroit tort de conclure de-là que toute la Russie n'est qu'une forêt , & qu'il n'y a presque point de terres cultivées ; car pourvu qu'on s'écarte du grand chemin à la distance de quelques werstes , on trouve

des villages qui paroissent être florissans & de bonnes terres : c'est apparemment à dessein qu'on a laissé incultes les environs du grand chemin, pour ne pas exposer les troupeaux & les bleds à être dévastés par les passans, & pour ne pas donner aux Payfans la tentation d'abandonner leurs travaux champêtres, en entrant en commerce avec les voyageurs.

C'est dans cette route que j'ai appris à connoître plus particulièrement les mœurs & la maniere de vivre des Payfans Russes, de façon que je puis en faire ici la description.

Il y a en Russie trois états ou conditions d'hommes : celle des Seigneurs ou Gentilshommes, ou *Boyaria* ; celle des Bourgeois, qu'on appelle tous Marchands ou *Kouptzi* ; & enfin, celle des Payfans ou Esclaves, nommés *Mougiki*. Les Seigneurs ont adopté à-peu-près la maniere de vivre des autres Européens ; les Bourgeois étant ordinairement des esclaves affranchis, conservent presque en tout les mœurs de leur premier état, & sont en assez petit nombre. C'est donc chez les *Mougiki* qu'on trouve véritablement le caractère national des Russes. Les uns sont esclaves de la Couronne ; & les autres, qui font le grand nombre, sont esclaves des Seigneurs, qui ont sur eux tous les droits possibles, excepté celui de vie & de mort. Originellement les Payfans Russes étoient

libres : vers le milieu du seizième siècle, ils furent attachés à la glebe, pour prévenir leurs migrations; depuis, la coutume à prévalu de les traiter entièrement en serfs, de les vendre, de les acheter, & de les donner. Cependant leur joug est plus léger que celui des Payfans de Livonie, parce que les Chevaliers Livoniens regardent les leurs comme une pure conquête faite à main armée, tandis que les Russes sont de même origine que leurs maîtres.

La nourriture la plus ordinaire des Payfans Russes, conjointement avec le pain, est le *Schutski*; c'est-à-dire une soupe faite de choux aigris par une légère fermentation, & hâchés tout menus : cette soupe est souvent accompagnée d'un morceau de bouilli. Leur boisson est du *Kwas*; c'est une espèce de petite bière jaunâtre & aigrelette, qu'ils brassent eux-mêmes dans de grands pots de terre. Leur habillement est une chemise toujours propre, qui passe par-dessus les chausses, un farrau de toile, un sur-tout semblable au farrau, & fait d'une grossière étoffe de laine : le tout descendant jusqu'au-dessous des genoux, est affermi par une ceinture : en hyver, au-lieu du sur-tout, ils portent une pelisse de peau de mouton : la tête est nue en été, & couverte en hyver d'un bonnet pelissé; le cou est nud en hyver comme en été; les jambes sont emmaillottées

tées de bandelettes de toile ; les pieds sont chauffés de fouliers , ou pour mieux dire de paniers , faits d'écorces d'arbre entrelacées. Les femmes sont habillées , peu s'en faut , comme les hommes ; mais leurs habits extérieurs sont flottants & sans ceinture ; ils sont aussi plus longs , & descendent presque jusqu'aux pieds. Les huttes de bois des Payfans Russes , se ressemblent toutes. Leurs villages sont bâtis sur deux lignes qui bordent un chemin. Les cabanes sont posées en longueur , parallèlement au chemin , & couvertes de planches : on ne voit extérieurement qu'une paroi de poutres , percée d'une couple de trous qui servent de fenêtres : ces fenêtres ne sont pas plus grandes qu'il ne faut pour y passer la tête. Endedans il y a une coulisse de bois , pour les fermer durant la nuit ou le mauvais temps. A côté de la hutte est un portail par où l'on entre à la cour , dont la plus grande partie est couverte d'un toit de planches , pour mettre à l'abri les chariots , le foin , &c. Etant dans la cour , on entre dans la maison par-derrrière , en montant quelques degrés. Ouvrant la porte , on trouve dans le coin qui est d'abord à droite , un four fait de briques , & qui sert à cuire & à chauffer. A l'entour du four & à sa hauteur , regne une souppente où les Payfans dorment & font leur méridienne , aussi-bien que sur le four même , quelque chaud

qu'il soit ; car ils aiment une chaleur excessive. Dans le coin opposé au four en diagonale, c'est-à-dire, dans le coin qu'on trouve en détournant un peu les yeux à gauche lorsqu'on entre, est attachée une tablette de bois à hauteur d'homme, sur laquelle sont rangées quelques images de Saints, éclairées par de petites bougies, ou par des lampes qu'on allume aux jours de fêtes : la draperie de ces Saints est en bosse, & faite de fer blanc étamé ou argenté, ou de cuivre doré : mais le visage, les mains & les pieds, en général les parties nues, ne sont qu'en peinture. Les Russes prétendent qu'il leur est bien permis d'avoir des images peintes, mais non sculptées, parce que le commandement dit : *Tu ne te feras point d'image taillée.* Tout à l'entour de la hutte regne intérieurement un large banc de bois, fait pour s'asseoir ou se coucher dessus. Plus près de la porte que du Saint, & à gauche pour celui qui entre, est une table faite de deux ais joints en longueur ; & devant elle d'un côté le banc dont je viens de parler, & de l'autre un banc portatif plus étroit. Les autres meubles de la maison sont, une aiguière de terre ou de bois, suspendue au plancher, à côté du four, pour se laver les mains chaque fois que la propreté l'exige ; un plat de bois, des assiettes de bois, des cuillers de bois : & voilà tout à-peu-près. La hutte ne faisant qu'un seul

appartement, tout s'y réunit pêle-mêle; on y voit dormir à terre, sur le banc ou sur la souppente, maître, maîtresse, enfans, valets, servantes, le tout sans aucun scandale. Dans quelques huttes néanmoins, j'ai vu un coin séparé pour le maître & la maîtresse du logis, mais qui n'étoit divisé du reste que par un rideau de toile suspendu à une perche horizontale. Les cabanes n'ont point de cheminées; aussi sont-elles en-dedans noircies par la fumée comme si on les eût peintes avec de l'encre. Si on y arrive vers l'heure où la femme du logis prépare le dîner, la puanteur de la fumée & des oignons qui entrent dans tous les mêts, ne peut manquer de causer de violents maux de cœur à quiconque n'y est pas accoutumé. Lorsqu'on trouve qu'il est impossible de résister davantage, on ouvre un guichet plus élevé que les fenêtres, par où une partie de la fumée se dissipe; mais les Payfans ne le font pas volontiers, de crainte que la chaleur ne s'échappe en même-temps: ils aiment à être comme rôtis dans leurs cabanes. Au reste, les Payfans font eux-mêmes tout ce qu'il leur faut pour leurs besoins; ils se font leurs souliers, leurs bancs, leurs tables, leur vaisselle de bois, leurs fours, leurs cabanes. Les femmes des Payfans font une toile semblable à un large ruban, sur de petits métiers très-imparfaits. Il ne reste donc au Payfan que très-peu de chose à ache-

ter ; le drap de son habit , sa *Touloupe* ou pelisse de mouton , sa ceinture qui est pour lui un objet de luxe , son fer pour le labourage.

Les Payfans Russes sont sobres dans le manger , mais non dans le boire ; la passion qu'ils ont pour l'eau-de-vie , est extrême : ils sont souvent ivres , sur-tout les jours de fête : ils croiroient ne pas honorer leurs Saints , s'ils ne se grisoient à leur honneur : ils ont un terme exprès pour désigner l'état où l'on se trouve le lendemain d'une débauche ; cet état mitoyen entre la santé & la maladie , s'appelle chez eux *Spokhmélié* : les femmes boivent tout comme les hommes. On ne peut pas dire qu'ils soient paresseux au travail ; cependant ils ne s'en acquittent que comme d'un mal nécessaire , & ne le font qu'à demi , se contentant d'une réuffite très-imparfaite , sans chercher jamais à perfectionner leurs ouvrages : par cette raison aussi , ils ne font que gratter la terre au-lieu de la labourer. Ils aiment la propreté du corps ; quelque sale que soit leur sur tout ou leur pelisse , la chemise est toujours blanche : ils ont des bains chauds ou bains de vapeurs , où ils vont transpirer une ou deux fois la semaine , hommes & femmes , garçons & filles , pêle-mêle : il est vrai que ce mélange des sexes dans les bains , a été défendu en dernier lieu ; mais cette défense est peu observée. Ils se marient fort jeunes , &

le plus souvent par ordre de leurs Seigneurs. L'autorité paternelle est très-grande, & elle dure pendant la vie entière des enfants : un pere peut donner des coups de bâton à son fils, quelque âge qu'ait celui-ci, ou quelque rang qu'il ait acquis. On raconte qu'un vieux Payfan alla voir son fils qui avoit fait fortune dans les armées, & étoit parvenu à un poste considérable : le fils, fier de son avancement, fit toujours renvoyer le vieillard par ses domestiques : une fois cependant il entra sans obstacle, ne trouvant point de valets sur son chemin : il se mit à rosser son fils de la bonne maniere, sans que celui-ci, retenu par le respect, osât ni se défendre, ni appeller du secours. Les Russes sont hospitaliers : un Payfan Russe qui voyage, entre dans telle maison de Payfan qu'il lui plaît, fait le signe de la croix devant l'image, salue la compagnie, & dépose son havresac sans en demander la permission : s'il trouve les gens de la maison à table, il dit, *pain & sel*, & l'hôte répond, *mange de mon pain* ; aussitôt l'étranger se met à table : s'il est arrivé hors des heures du repas, il se met simplement à table avec les autres lorsqu'il en est temps. Si c'est le soir, il reste couché dans la hutte ; & le lendemain, de grand matin, il s'en va sans rien dire ; ou bien, si on est déjà levé dans la maison, il dit, *je vous remercie pour le pain & le sel*. Un

Voyageur étranger jouit à-peu-près de la même hospitalité, s'il veut se contenter de la nourriture des Payfans; sinon il faut qu'il paye le surplus, comme il est juste: il paye pareillement le foin ou l'avoine que ses chevaux ont consumé; mais toujours très-modiquement. Le peu d'argent que les Payfans acquierent, ils le mettent derriere leurs images, & le leur donnent à garder: je ne crois pas que jamais il y ait été volé, quoique les portes de la cabane soient toujours ouvertes, & que souvent il ne s'y trouve personne. Quelque défintéressés que soient les Russes, ils prennent aisément le goût de l'argent, sur-tout quand ils se mettent à faire le commerce: alors ils sont parfaitement semblables aux Juifs, tout aussi exorbitants dans les prix qu'ils demandent, tout aussi opiniâtres à vous chicaner jusqu'au moindre sol; mais en même-temps tout aussi disposés à se contenter du plus petit profit, s'ils ne peuvent vendre autrement.

Les Payfans Russes ne sont pas fournois comme les Payfans Allemands: ils parlent beaucoup, sont polis, même à l'excès; entre eux ils se saluent en se donnant la main, s'inclinant, se baissant. Ils s'appellent *Freres*; leurs supérieurs, ils les appellent *Peres*: ils se prosternent, c'est-à-dire, ils se jettent à terre tout de leur long devant leurs Seigneurs & devant ceux auxquels ils demandent

des graces. Les Russes ont peu d'ambition ; si vous leur parlez avec douceur , il est vrai que vous obtiendrez d'eux ce que vous voudrez ; mais aussi ils ne s'offenseront pas si vous les traitez de *cannailles* , de *frippons* , de *brigands* , & de pis encore. Les Paysans sont assez de bonne foi ; mais dès qu'ils cessent de l'être , on ne fauroit trop prendre de précautions pour n'être pas dupe de leur parole donnée. La culture de leur esprit est bien peu de chose ; ils ne savent ni lire , ni écrire ; toute leur sagesse consiste en proverbes , qui se transmettent de pere en fils. Ils aiment à chanter , & chantent toujours : le laboureur chante derriere la charrue , le cocher sur son siege , le charpentier sur les toits : leurs chansons roulent ordinairement sur l'amour : la musique en est très-monotone , & toute en mode mineur.

La Religion des Russes est , comme on fait , celle de l'église Grecque : celle des Paysans consiste à aller entendre la Messe , à se prosterner soir & matin devant leurs images , en disant *Ghospodi pomiloui* , (Seigneur , aye pitié de moi ,) à faire le signe de la croix avant & après le repas , & en passant devant l'église , & enfin à observer les Carêmes. Ce dernier article est le point essentiel : un Paysan Russe est fermement persuadé que Dieu lui pardonneroit plutôt un meurtre que la violation du Carême. Leurs *Popes* ou Prê-

tres ne font guere plus instruits dans les villages que les Payfans; toute leur science consiste à savoir lire passablement leur rituel, & à donner la bénédiction même dans les rues à ceux qui la leur demandent, soit gratis, soit pour un sol, ou un demi-sol.

Un village a quelquefois plus d'une église; & en général les églises sont fort nombreuses en Ruffie, parce que c'est une œuvre méritoire que d'en fonder. La sonnerie des cloches est presque continuelle, parce qu'elle fait partie du service religieux. Devant chaque église, au-dessus de la porte, il y a une image ordinairement éclairée d'une bougie. J'ai vu dans les villages quelques-unes de ces images qui devoient représenter Dieu le Pere: c'étoit une grosse tête avec de grands yeux ronds, apparemment pour marquer que Dieu voit tout. Outre les églises, on rencontre sur les chemins de petites chapelles, des images couvertes d'un petit toit de bois, des sources d'eau qui passent pour sacrées & miraculeuses, pareillement accompagnées de chapelles. L'Impératrice régnante a fait des arrangements pour éclairer peu-à-peu le peuple, lui donner des Maîtres d'école & des Prêtres plus instruits, & une religion plus saine.

Tel est le peuple auquel j'eus à faire sur la route de Novogorod à Moscou. Outre les villa-

ges dont je viens de décrire les habitants, on y trouve quelques villes plus ou moins considérables, principalement *Waldai*, *Wouischnei - Wolotschok*, *Toriok*, *Twer*, *Rgéva* & *Klin*. Elles sont toutes en bois, excepté *Twer*, qui est en partie bâti de briques. Il y a encore d'autres endroits qui portent le nom de villes; mais ce ne sont que des villages érigés en villes par l'Impératrice régnante, & qui pourront dans la suite devenir plus considérables. Dans les villes de bois, les rues au-lieu d'être pavées, sont couvertes d'un plancher. La ville de *Waldai* que je viens de nommer, est située dans des montagnes: les habitants y ont des mœurs un peu différentes de celles des autres Russes, & plus libres. Ils vendent aux étrangers divers fruits & rafraîchissements: à peine est-on arrivé, qu'on est obsédé de jeunes filles qui vous persécutent pour acheter, en vous disant toutes les gentillesses qu'elles peuvent imaginer. Leur principale marchandise consiste en petits craquelins, qui sont d'un très-bon goût. *Ah! Monsieur*, disent-elles, *achetez de mes craquelins; vous êtes un si galant cavalier, vous avez de si beaux yeux noirs; achetez quelque chose de moi; vous avez de jolies mains & une belle bouche; servez-vous en pour prendre & manger mes craquelins: ne soyez pas si chiche; achetez, je vous en prie; je vous donnerai un bai-*

fer, si vous achetez de moi. Que faire ? il faudroit être bien dur, pour ne pas dépenser quelques fols au profit de ces êtres si insinuants.

Arrivé à *Klin*, je trouvai cette petite ville à moitié consumée par un incendie. Ces accidents ne sont pas rares en Russie, & sont très-dangereux, à cause de la facilité avec laquelle le feu se communique aux maisons de bois. Ils viennent souvent des bougies qu'on offre aux Saints : elles se renversent quelquefois pendant que les gens de la maison sont ivres, ou se trouvent au cabaret : le feu prend, & dans peu d'heures une ville ou un village est en cendres. Une autre cause des incendies, c'est que les villageois & les habitants des petites villes n'ont pas d'autre moyen de s'éclairer que de longues allumettes de bois résineux, qu'ils enfoncent par un bout dans les crevasses des parois, ou dans un énorme chandelier de bois. C'est aussi avec de pareilles allumettes qu'ils vont par leurs cours, toujours jonchées de paille, de foin, & d'autres matières combustibles. En général, ils prennent peu de précautions contre le feu. S'il prend à leur maison, ils tâchent de fauver leur image, la tiennent dans les mains devant la maison brûlante, lui montrent le feu, la prient de les secourir, & se plaignent amèrement de son insensibilité, si elle ne le fait pas.

En quittant *Klin*, je pris à gauche pour aller à *Boldino*, terre où demouroit M. de *Tatitschef*. Cette terre est à quelques werstes du grand chemin, & à la même distance de *Moscou* que *Klin*.

J'arrivai vers le temps du dîner. On me mena dans la salle à manger. La table étoit fort chargée de mets, comme elle l'est toujours chez les Seigneurs Russes : il y avoit autour de la table une vingtaine de domestiques, au moins, les uns en livrée, les autres en habits de payfan. Il y en avoit un entr'autres, qui se tenoit derrière la place du maître du logis, qui étoit absent, avec une grande branche d'arbre, qu'il promenoit doucement par-dessus la table, pour chasser les mouches. Pendant le dîner, il y eut dans l'anti-chambre un concert vocal & instrumental : les musiciens étoient des esclaves que le Seigneur avoit fait instruire ; les chanteuses, des servantes qui entonnoient en *chorus* leurs chansons nationales. Tel que fut ce repas, tels furent à-peu-près tous les autres.

Puisque j'ai parlé de la valetaille Russe, il faut que j'en dise encore quelques mots. Chaque Seigneur tient un nombreux domestique. Pour cet effet, il choisit d'entre ses paysans ceux qu'il croit avoir le plus d'esprit, pour les attacher à son service personnel. De l'un, il en fait

son Chapelain, après l'avoir envoyé dans quelque ville pour le faire instruire & consacrer. D'un autre, il en fait un musicien, après lui avoir fait donner des principes par quelque esclave d'un village voisin qui est déjà instruit. D'un autre, il en fait un tailleur, un cordonnier, un sellier, un horloger; & cela, pour la plupart du temps, à coups de bâton. D'un autre, il en fait un *Prikaschtschik*, ou économe pour ses terres. Il y en avoit même un qui avoit servi de Gouverneur avant mon arrivée, ayant retenu quelque chose des instructions d'un Gouverneur qu'il y avoit eu avant moi dans la maison. Il fut destiné à me servir de secondant ou de Sous-Gouverneur.

M. de *Tatishtschef* arriva vers le soir, me fit beaucoup de politesses, & s'entretint avec moi jusques bien avant dans la nuit. Il parloit l'Allemand, mais peu de François. Ses conversations favorites rouloient sur la politique, sur sa famille, son pere, ses voyages, & principalement sur le Roi de Prusse, dont il étoit grand admirateur, comme presque tous les Seigneurs Russes. M'étant arrangé les jours suivans dans une aîle du petit palais de briques de M. de *Tatishtschef*, je commençai bientôt mes fonctions de Précepteur, & je congédiai mon cocher Livonien.

Je ne restai que quatre mois dans la maison

de M. de *Tatichschef*, favoir le mois de Juillet, Août, Septembre & Octobre. Hors des heures de leçons, on passoit une grande partie du temps à la promenade, à la chasse & à faire des visites. Ces visites sont ordinairement de plus d'un jour. On part de grand matin en *Lincika* ou en *Droschka*; on arrive au village dont on va voir le Seigneur, vers les 10 ou 11 heures du matin: puis le temps du dîner étant venu, on reçoit la *Schale*, c'est-à-dire, un verre ou un petit goblet d'eau-de-vie, avec des raves, des saucisses, du jambon, ou quelque autre aliment pareil qu'on juge propre à exciter l'appétit. On se met à table, & on y reste long-temps: les Russes lient conversation entre eux, & pareillement les Précepteurs étrangers, s'il s'en trouve plusieurs ensemble. Après le dîner vient un dessert dans une autre chambre, puis la promenade, puis le café, puis le thé, puis un goûter solide, puis le punch, puis la conversation, puis le souper, puis le coucher: le lendemain on recommence de même, & cela dure autant qu'on juge à propos de rester.

Comme dans la plupart des maisons il y a des Précepteurs étrangers, je ne manquois guere de trouver compagnie par-tout où nous allions en visite. On peut ranger ces Précepteurs répandus dans la Russie, sous trois classes différentes. La

premiere est composée de gens d'étude sans fortune, ou mécontents de leur patrie, qui viennent chercher un asyle dans ce pays : ils font le plus petit nombre. La seconde classe comprend des personnes qui ont eu un sort dans leur patrie, des marchands, des militaires, & autres qui étant tombés dans la pauvreté ou dans la disgrâce, viennent ici pour gagner leur vie, & pour ramasser quelque argent. Cette sorte de Précepteurs est un peu moins rare que la premiere. Enfin, la troisieme classe, qui fait le grand nombre, comprend des gens sans éducation & sans science, de toute nation, qui viennent abuser de la crédulité des Gentilshommes de campagne, & regardent leur nouvel état simplement comme un métier plus lucratif que celui de perruquier, de faiseur de bas, de laquais, de palfrenier, qu'ils avoient autrefois embrassé. Ils commencent cependant à moins réussir ; les Gentilshommes sont devenus plus méfiants, & exigent souvent que leurs Précepteurs soient examinés à l'Académie de Pétersbourg, ou à l'Université de Moscou, & qu'ils soient munis de bons témoignages. Aussi peu que la plupart de ces Précepteurs ont de mérite, aussi peu sont-ils estimés de leurs Seigneurs : ceux-ci les considerent & les traitent souvent tout au plus comme les premiers esclaves de leur maison : & malheureusement les gens honnêtes & instruits sont quel-

quefois enveloppés dans le même mépris, & esfuient les mêmes traitements.

Pour ce qui est de moi, je ne faurois me plaindre de M. de *Tatitschef* : il s'est toujours comporté envers moi comme envers un ami. Cependant, comme je l'ai dit, je ne restai que quatre mois dans sa maison. Les circonstances avoient changé : les fils de ce Seigneur étoient engagés dans un régiment des Gardes, & devoient entrer en service; de façon que le voyage projeté devenoit nul, ou du moins étoit retardé de trois ans. M. de *Tatitschef* vouloit me retenir pour élever ses plus jeunes enfants : mais ne jugeant pas à propos de rester simplement comme Précepteur sédentaire à une campagne, & la manière de vivre à laquelle j'étois obligé de me conformer, commençant à me déplaire, je demandai mon congé à M. de *Tatitschef*, & le priaï de me faire mener à Moscou, pour prendre de là le chemin de Pétersbourg, & m'en retourner dans ma patrie. Il me représenta que si je voulois absolument partir, il valoit mieux aller tout droit à Pétersbourg, pendant que les chemins étoient encore praticables; que si j'allois auparavant à Moscou, l'automne s'avancant de plus en plus, je serois obligé d'attendre le temps des traîneaux pour me rendre ensuite à Pétersbourg. J'entrai dans ses raisons; il me donna une *Ki-*

bitka qui devoit me mener jusqu'à Pétersbourg, avec un Payfan pour me conduire, & un Domestique pour me servir en chemin. Ayant pris congé le soir de toute la maison, je me mis de grand matin dans ma *Kibitka*, & je partis avec mes deux Russes.

Au-lieu d'entrer d'abord dans le grand chemin, mes gens avoient ordre de me mener jusqu'à Torjok par différentes terres de M. de *Tatishchef*, où je fus logé & nourri gratis, & où d'ailleurs les chemins étoient encore passablement bons. A Torjok, je rentrai dans la grande route, & je repassai par les mêmes chemins que j'avois déjà vus, en rétrogradant jusqu'à Novogorod.

Je n'avois personne avec moi qui entendit d'autre langue que la Russe, & je ne rencontrais même par tout le chemin que des Russes : je fus donc obligé d'arranger, le mieux que je pouvois, le petit nombre de mots que j'avois appris, & la nécessité où je me trouvois de m'en servir me les inculqua mieux que n'auroit fait le meilleur Maître de langue. Les étrangers ont ordinairement une idée très-fausse de cette langue. Ils croient qu'elle est dure ; mais tout au contraire, elle est la plus douce des langues Sclavonnes : elle est moins propre que l'Italienne à être chantée, mais elle l'est beaucoup plus que l'Allemande, & à-peu-près autant que la Françoisise.

Il y a aussi des gens qui s'imaginent que cette langue a du rapport avec la Grecque, apparemment fondés sur ce que les Russes suivent le rite Grec dans la religion, & qu'ils ont adopté une partie de l'alphabet Grec. Mais pour peu qu'on connoisse les deux langues, on voit qu'elles sont d'origine toute différente, & qu'elles n'ont pas plus de rapport que le François & l'Allemand. Au reste, pour connoître à fond la langue Russe, il faudroit étudier le Sclavon, qui en est la source; cela est d'autant plus aisé, que le Sclavon est encore usité dans le service divin, & regardé comme la langue sacrée de ce pays, à-peu-près comme le Latin dans les Pays Catholiques Romains.

Etant retourné sur mes pas jusqu'à Novogorod, je pris de-là le chemin de Pétersbourg. Je m'arrêtai plusieurs fois dans des villages habités par des Sectaires qui se disent *Staroverfi*, c'est-à-dire, gens de la vieille croyance, mais que les Orthodoxes nomment *Raskolniki* ou hérétiques: ils ne diffèrent presque point des Grecs Orthodoxes dans le Dogme, mais seulement dans les Rites & dans la Hiérarchie. Autrefois ils furent persécutés; & comme il arrive toujours, leur nombre s'augmenta: aujourd'hui on les laisse en repos, & ils se fondent insensiblement. Ce sont de bonnes gens, & ils vous reçoivent bien, pourvu

qu'on ne fume pas de tabac dans leurs huttes & devant leurs images : car cette plante leur est en horreur , ainsi qu'aux autres Payfans Russes , qui ne l'aiment pas non plus. Ils disent qu'entre toutes les plantes que Dieu a créées , il en a fait une exprès pour l'accabler de sa malédiction ; & cette plante infortunée , c'est le tabac. S'ils ne peuvent empêcher que leurs images ne soient parfumées de tabac , ils vont aussi-tôt les laver & les purifier.

Etant parvenu à *Pétersbourg* , je me logeai dans une auberge , & je tâchai d'apprendre à connoître la ville & ses habitants. Au-lieu d'une simple description , qu'il me soit permis de faire ici une comparaison entre deux villes également célèbres & fréquentées par les étrangers : je veux dire *Berlin* & *Pétersbourg*. Quant à l'étendue , *Pétersbourg* est incontestablement plus grand que *Berlin* , & aussi plus peuplé. Le nombre des habitants de *Pétersbourg* peut surpasser de quelques dizaines de milliers celui des habitans de *Berlin*. *Pétersbourg* n'est pas achevé , & les quartiers éloignés du centre de la ville sont encore remplis de maisons de poutres construites à l'ancienne maniere du pays : mais ce qui est achevé , est d'un bon goût. Il y a des édifices plus riches pour la matiere , qu'on n'en voit à *Berlin* ; témoin un Palais tout incrusté de marbre du pays , & l'E-

glise d'*Isaac* qui sera de même. Des quais de granit qui bordent la *Newa* & ses canaux, ne font pas l'un des moindres embellissements de la ville. La statue équestre de *Pierre premier*, est un ouvrage digne d'admiration. Le Jardin d'été, situé dans la ville & ouvert à tout le monde, fournit une promenade agréable. Le Palais Imperial est un beau monument d'architecture, quoique trop chargé d'ornemens. A tout cela *Berlin* peut opposer un grand nombre de belles maisons, l'élégance & la diversité qui regne dans leur architecture, ses nombreux édifices publics, son Arsenal, son Opéra, sa Bibliothèque, ses Eglises, ses tours, son château, dont la structure est imposante & majestueuse, ses belles Places d'exercice & de Marché, les Statues dont les places & les édifices publics sont décorés, les promenades des tilleuls, des maronniers & des saules, la statue équestre du Grand Electeur, & mille autres objets dignes de l'attention d'un Voyageur. *Berlin* s'est embelli très-promptement, parce que le Roi bâtit à ses fraix jusqu'aux maisons bourgeoises, au lieu qu'en Russie ce sont les particuliers qui bâtissent leurs maisons. On peut donc dire en général que par rapport à l'architecture & aux promenades publiques, *Berlin* l'emporte jusqu'à présent sur Pétersbourg. Si l'on ne considère que le plan des deux villes, c'est Pétersbourg qui aura

la préférence pour la régularité. Les rues principales, qu'on nomme des *perspectives*, aboutissent à l'Amirauté, dont la tour est dorée; ce qui la fait appercevoir de loin, & empêche qu'on ne puisse s'égarer. Berlin étant une ville ancienne, on n'a pu changer la distribution des rues: elles sont cependant pour la plupart d'une largeur suffisante. A Petersbourg, je les trouve presque trop larges; ce qui augmente sans nécessité les distances. Disons un mot de la propreté des rues. Les Aqueducs souterrains qu'on a pratiqués à Pétersbourg, sont d'une grande utilité pour l'écoulement des eaux: nos ruisseaux qui bordent les rues, ne sont pas si propres ni si utiles. Le pavé de Pétersbourg est un peu meilleur que le nôtre.

Pour juger qu'une ville soit belle, il faut être affecté agréablement des objets qu'on voit passer dans les rues. A Pétersbourg, ce sont des équipages ordinairement élégants, mais souvent mal attelés & mal accompagnés, comme j'ai eu occasion de le dire. Les piétons que l'on voit dans les rues, sont des *Mougiks* ou esclaves, dont l'extérieur est peu prévenant; pour voir leur propreté, il faudroit les déshabiller. Les mendiants sont assez rares, parce que chaque Seigneur entretient ses sujets; mais les chiens hargneux y abondent. A tous ces égards, je préfère Berlin. Nos

équipages sont moins nombreux, & quelquefois moins brillants, mais mieux attelés & mieux accompagnés : les rues ne sont pas fort embarrassées de voitures ; un piéton y est plus sûr : aussi marchons-nous beaucoup plus à pied. Nos Berlinoïis, même ceux de la plus basse classe, s'habillent proprement. Nos rues sont passablement nettes de mendiants, & il seroit à fouhaiter que le Parc le fût aussi. Notre Police veille à la sûreté des gens qui marchent à pied, en faisant tuer ou du moins renfermer les mauvais chiens.

Le Parc, dont je viens de faire mention, me conduit aux environs de notre ville. Ils sont agréables, & très-propres à la promenade. Ceux de Pétersbourg ne sont pas si attrayants ; ou du moins les belles promenades sont beaucoup plus éloignées de la ville, de façon qu'il est difficile d'y aller à pied.

Les divertissemens publics sont nombreux & brillants à Pétersbourg. Pendant tout l'hiver, on n'y parle que de bals, de mascarades, d'Opéra, de Comédies, de feux d'artifices, d'illuminations. Les *Clubs* ou sociétés d'amusement sont fréquentés pendant toute l'année. Si c'est-là un avantage pour une grande ville, on ne peut le refuser à Pétersbourg, & lui donner à cet égard la supériorité sur Berlin. Les Théâtres en particulier sont bien montés : on joue des Opéra fé-

rieux & bouffons en Italien, des Tragédies & des Comédies en Ruffe, en Allemand & en François. Il y a eu même une Comédie Angloife, mais elle n'a pu fubfifter.

Le jeu eft fort en vogue à Pétersbourg. On y joue principalement au billard & aux cartes, & à plus gros jeu qu'à Berlin. Dans les Compagnies, la converfation eft peu de chofe; & dès qu'il y a trois ou quatre perfonnes enfemble, on drefle les tables de jeu. On joue avant & après le dîner, puis toute la foirée, & quelquefois une bonne partie de la nuit. Les jeux de hafard font défendus, mais cette défenfe eft mal obfervée. Les Loteries y font prefque inconnues. A Berlin, on joue un peu moins aux cartes, mais on perd beaucoup d'argent aux Loteries.

Un homme d'étude peut trouver plus de fociété à Berlin qu'à Pétersbourg, où il eft prefque borné aux Membres de l'Académie des Sciences. Mais d'un autre côté, les Gens de Lettres à Berlin font fi occupés de leurs différens emplois, qu'ils ont rarement le temps de converfer enfemble: ou bien s'ils fe rencontrent en fociété, ils font fi fatigués de leurs occupations férieufes, qu'ils cherchent quelque diftraction en prenant part aux amufemens mêmes les plus frivoles.

En vain jouiroit-on dans une ville des plus grands agréments de la société, si l'on n'avoit en même-temps de quoi satisfaire aux besoins du corps. A cet égard il regne une égale abondance dans les deux villes que je compare. Si Pétersbourg a la préférence par la quantité & le bon marché du poisson, de la volaille & du gibier, Berlin est mieux fourni de légumes, de jardinage & de fruits. Le vin est de meilleure qualité & à plus bas prix chez nous. La bière d'Angleterre, défendue chez nous, est d'un usage assez fréquent en Russie. La bière commune de Berlin est ordinairement meilleure que celle de Pétersbourg, quoique la nôtre ait beaucoup dégénéré. On ne brasse point de bière blanche en Russie. L'eau est bonne dans l'une & l'autre ville. Celle de la Néwa, qu'on boit à Pétersbourg, est d'une clarté cristalline, hors le temps du dégel : elle cause une petite diarrhée à ceux qui n'y sont pas accoutumés. L'eau de pompe que nous buvons à Berlin, est un peu moins transparente, & laisse un dépôt de nître dans les vases où on la fait bouillir ; mais elle n'en est pas moins saine. Le *Punch* est une boisson beaucoup plus commune à Pétersbourg qu'à Berlin. L'eau-de-vie & les liqueurs distillées sont d'un usage fréquent à Pétersbourg : on en offre ordinairement un petit verre ou gobelet plein à chaque con-

vive avant le repas. Chez nous, on se sert peu de ces boiffons fortes.

Puisque nous en sommes aux aliments, disons aussi un mot de l'économie. Elle est plus exacte chez nous : mille petites choses dont nous profitons dans le ménage, se perdent à Pétersbourg : nous ne prodiguons pas le bois ; & la première fois qu'après mon retour je passai par une cuisine Berlinoise, je cherchai des yeux le feu qui chauffoit, tout tranquillement, les pots de terre dont il étoit environné dans un coin de l'âtre. A Pétersbourg, un aveugle verroit la flamme qui fait bouillir les marmites de fer & de cuivre sous lesquelles elle pétille.

Les repas en Russie répondent au luxe du foyer. Ils sont abondants ; & un dîner de six plats est quelque chose de fort commun, sans compter le dessert. L'hospitalité y est exercée dans toute son étendue : un ami, un inconnu même qui arrive vers l'heure du repas, reste ordinairement, & se met à table presque sans être invité : au lieu que chez nous on invite les gens plusieurs jours d'avance, ne fût-ce que pour une tasse de café. Notre méthode est certainement moins dispendieuse. Sachant qu'on mangera seul, on peut se borner au simple nécessaire : on n'a pas non plus besoin de tenir des provisions en faveur des visites inattendues qui pourroient survenir.

Le luxe des habillements & des équipages est plus grand à *Pétersbourg* qu'ici. Un carrosse est un meuble dont on ne fauroit guere s'y passer, vû l'étendue de la ville, & les boues de l'automne & du printemps. Il faut dans chaque ménage, outre les femmes ou filles, des domestiques mâles, parce que les femmes ne travaillent que dans la maison, & ne se laissent pas employer à des ouvrages un peu rudes, ni à des commissions pour lesquelles il faut traverser les rues. Les domestiques coûtent plus d'entretien à *Pétersbourg* qu'ici.

On peut juger par tout ce que je viens de dire, que, généralement parlant, l'entretien d'un ménage est plus dispendieux à *Pétersbourg*, moins par la cherté des denrées, que par le ton de grandeur qui regne entre les gens d'un certain ordre. Ajoutez à cela la cherté excessive des loyers & celle des objets de luxe, & vous concevrez qu'il faut beaucoup de revenus pour vivre honnêtement à *Pétersbourg*. Aussi font-ils proportionnés à la dépense. Les profits des Marchands sont très-grands; les appointements des personnes en place sont considérables, & les ouvriers étrangers se font bien payer leurs ouvrages. Il n'y a rien qui mette des bornes au prix des choses; point de taxes qui en déterminent la valeur, point de privileges exclusifs; point de fermes, excepté

celle de l'eau-de-vie ; point de maîtrises qui empêchent un homme industrieux de faire ce qu'il peut & ce qu'il veut. Les productions du Pays ne payent aucun droit en entrant dans la ville ; & celles des pays étrangers , ayant subi les droits d'entrée , ne sont plus soumises à aucune sorte d'inspection. Chacun peut donc mettre tel prix qu'il veut ou qu'il peut obtenir , à ses denrées , à ses marchandises , ou à son travail. Avec toutes ces facilités , il n'y a point d'étranger , de quelque état qu'il soit , qui ne puisse gagner sa vie en Russie. Cependant il y en a bien peu qui s'enrichissent ; ils dissipent d'un côté en luxe & en divertissemens , ce qu'ils gagnent de l'autre. L'argent roule sans cesse , & un rouble n'est pas plus estimé que chez nous une piece de quatre gros. Ceux qui amassent quelque argent , en peuvent tirer des intérêts considérables ; la loi les a fixés à 5 pour 100 ; mais quelques-uns en retirent jusqu'à 10 pour cent ; & les usuriers beaucoup davantage. A Berlin , le gain , les intérêts de l'argent , les appointemens sont plus petits ; mais il y a plus d'économie , & moins de luxe. Je suis persuadé que , malgré l'éclat des maisons commerçantes à Pétersbourg , elles possèdent moins de réel que les nôtres.

Je finis par le climat. Celui de Berlin est pré-

féritable , au printemps , en été , & en automne ; mais celui de Pétersbourg l'emporte en hyver , par le froid sec qui y regne. Car nos hyvers humides , pluvieux & neigeux , souvent interrompus par des dégels , ne peuvent que nuire à la santé. Le froid de Ruffie n'a rien de redoutable. On en est garanti par des poëles mieux construits que les nôtres , des fenêtrés doubles , des portes doubles , des carroffes bien fermés , & de bonnes peliffes , qui font cependant presque aussi cheres que chez nous.

Je termine ici ma comparaison ; il est impossible de tout dire & d'entrer dans tous les détails. Il faut voir les villes étrangères , pour en avoir une parfaite connoissance.

L'un des plus grands agréments de Pétersbourg , quant au local , résulte de la *Néwa* qui passe par la ville. A 50 werstes de Pétersbourg , vers le Nord-Est , est un très-grand lac , appelé le *Ladoga* , qui reçoit les eaux de beaucoup de rivières. Ce qu'il reçoit de tant de côtés différents , il le rend en une seule masse , c'est-à-dire , qu'il se décharge des eaux qu'il ne peut contenir , par un large fleuve , qui est la *Néwa*. C'est un des plus beaux fleuves du Globe terrestre : son cours n'est pas long , mais majestueux : il est assez rapide. En été , il est couvert de vaisseaux , de barques , de chaloupes à voiles ou à rames , qui

font un tableau mouvant, très-intéressant pour le spectateur. Vers le commencement de Novembre, il charrie des glaces qui viennent pour la plupart du *Ladoga* : ces glaces s'accroissent vers l'embouchure du fleuve, & s'y arrêtent. Dès-lors la croûte solide qui se forme sur l'eau, s'étend de plus en plus en remontant vers la source, jusqu'à ce que tout soit fermé. S'il reste çà & là des ouvertures entre les glaçons, les fortes gelées qui surviennent les ont bientôt fermées. Toute la couverture s'épaissit de plus en plus, quelquefois jusqu'à la hauteur d'un homme : une couche épaisse de neige couvre le tout. Dès-lors il n'y a plus de fleuve : on ne voit qu'une plaine couverte de neige ; les hommes, les animaux, les fardeaux les plus pesants, les carrosses à six chevaux passent par-tout sans qu'on ait la moindre idée d'un danger. Il se forme sur la glace des chemins battus pour les piétons, & d'autres pour les voitures, qui tracent de profondes ornières dans la neige. Cela dure sans interruption pendant tout l'hyver. Mais vers le milieu ou la fin d'Avril, la *Néva* veut revoir la lumière du jour, & jouir du soleil qui monte de plus en plus sur l'horison. Cet astre bénin, pour l'aider à se déshabiller, lance des rayons de plus en plus brûlants sur la dure écaille dont elle s'est couverte : la neige se fond ; la glace change de

couleur ; elle devient d'abord bleuâtre , sa couleur se rembrunit de plus en plus , à la fin elle est toute noire : elle n'a plus de consistance , & s'éroule sous les pieds du passant téméraire. Pendant que le soleil travaille par-dessus , la *Néwa* trouvant moins de résistance , mine par en-bas ; la croûte devient moins épaisse , il se fait des trous çà & là. Tout étant ainsi préparé pour la métamorphose , il arrive un moment où la glace n'a plus assez de solidité pour résister au mouvement de l'eau. On entend un cliquetis semblable à celui des chaînes dans une prison ; la glace se rompt en mille & mille morceaux qui se poussent les uns les autres. Souvent ils s'arrêtent , parce qu'ils s'embarassent les uns dans les autres , ou parce qu'ils rencontrent les chemins battus , qui résistent toujours le plus long-temps : mais enfin tout se rompt , tout est emporté ; & le fleuve se remontre dans tout son éclat. Le Commandant de la forteresse , qui est vis-à-vis du palais , de l'autre côté de la rivière , se met le premier sur une grande chaloupe : il passe la rivière , accompagné de plusieurs autres chaloupes ; & étant arrivé au bord opposé , il annonce à la Cour , à l'Amirauté & à la ville , le dégagement du fleuve , par des coups de canon , & des cris de joie que poussent les matelots. Quelques jours après , la rivière redevient impraticable , parce qu'après s'é-

tre dépouillée de sa croûte , elle reçoit les glaçons du *Ladoga* , qui n'étant pas une eau courante , se débacle plus tard : ces glaçons monstrueux couvrent quelquefois la demi-largeur du fleuve ; & lorsqu'ils arrivent inopinément , ils emportent des bateaux bien loin du lieu de leur destination , & en renversent d'autres. La *Néwa* charrie pendant plusieurs jours les dépouilles du *Ladoga* , qui s'accumulent & se fondent insensiblement entre Pétersbourg & Cronstadt. Dès-lors la navigation recommence , & les ponts de bateaux sont remis sur les trois bras du fleuve : je dis les trois bras ; car à Pétersbourg la *Néwa* se partage : le principal lit du fleuve conserve le nom de *Néwa* ; le second est la *petite Néwa* , & le troisième la *Newka*. Ces trois bras se réunissent au-dessous de la ville , & forment une baie si large , qu'étant au milieu , on apperçoit à peine à la vue simple les deux bords : car le lit de la baie étant peu profond , les eaux gagnent en largeur ce qu'elles perdent en profondeur. Cette baie s'étend depuis Pétersbourg jusqu'à Cronstadt , & quelques-uns la regardent comme faisant encore partie de la *Néwa*.

La *Néwa* , semblable au Lac dont elle est fille , quelque attrayante qu'elle paroisse , a ses caprices : elle est épouvantable dans ses fureurs. Souvent après le plus beau calme , vous la voyez qui

commence à frissonner ; de limpide qu'elle étoit, elle devient sombre & noirâtre ; les bouillons se changent en vagues ; bientôt le sommet des vagues se couvre d'une écume qui ressemble dans l'éloignement à de grands flocons de laine : c'est pourquoi les Marins appellent ces écumes, des *agneaux*. Le fleuve semble se tourmenter pour résister au vent qui vient de la mer & qui s'oppose à son cours : il se gonfle & se souleve presque au niveau de ses bords : sa fureur augmente avec la rage du vent ; il ballotte les plus gros vaisseaux , les arrache de leurs ancres , les jette contre les ponts , & engloutit des barques & des chaloupes. Si malheureusement il regne dans le Nord des tempêtes qui refoulent les eaux de la Mer d'Allemagne dans la Baltique, de la Baltique dans le Golfe de Finlande , & de-là dans la Néwa ; & si la lune dans son périgée & passant par le Méridien , tient les eaux des deux Mers comme suspendues au-dessus de leur niveau , alors le fleuve , trop foible pour résister aux efforts réunis du Ciel & de l'Athmosphère , sort de son lit , inonde la moitié de Pétersbourg , jette les navires sur les terres & dans les forêts , engloutit hommes & animaux , emporte les maisons de bois , & ne finit ses ravages que lorsque la lune & le vent ne l'inquietent plus. Dès-lors il se retire dans son lit , & y coule aussi tran-

quillement que s'il ne fût rien arrivé. Ces déluges de la *Néwa* arrivent plutôt en automne qu'en toute autre saison. Le dernier qui fut remarquable a été en 1777, peu avant mon arrivée à Pétersbourg, & j'en ai vu encore les traces funestes.

Il y a presque toutes les années des inondations qui ne s'étendent qu'aux parties les plus basses de la ville. L'Impératrice régnante a fait des arrangements pour mettre les habitants en état de se garantir des surprises de l'inondation. A la forteresse, on observe continuellement les crues de la *Néwa*. Dès qu'elle s'élève au-dessus du terme moyen de sa hauteur, on l'annonce à la ville par un coup de canon : à mesure que l'eau s'élève encore, les coups de canon sont redoublés ; si le danger augmente, on met des signaux sur la tour de l'Amirauté, & on bat la caisse par toute la ville, sur-tout s'il fait nuit. De cette manière les habitants étant réveillés & attentifs au danger, peuvent sauver à temps leurs personnes & leurs biens. Cet ordre n'existoit pas en 1777, & beaucoup de personnes qui logeoient dans des rez-de-chauffée ont été noyées ; car l'eau monta presque subitement jusqu'à la hauteur de leurs fenêtres, & on alloit en chaloupes à voiles par les rues de la ville.

La *Néwa*, pendant les temps qu'elle est couverte

verte de glace , se prête à toutes sortes de divertissements & de cérémonies. Le Carnaval étant arrivé, les Mougiks de Pétersbourg construisent sur la riviere même leurs montagnes de glace : ce sont des plans inclinés, faits de charpente, & élevés à la hauteur d'une maison de deux étages ; on couvre, ou plutôt on pave le plan incliné, de grands morceaux de glace, coupés à quelque distance de-là : on verse de l'eau dessus, pour que le tout devienne plus uni par la gelée. On monte au sommet de l'édifice par un escalier de bois, & on se divertit à descendre de-là avec une rapidité prodigieuse, le long du plan, soit en traîneau, soit à patins. Le mouvement s'accélé rant de plus en plus pendant la descente, on est emporté à une grande distance de l'édifice, sur la glace unie de la riviere, dont on a préalablement ôté la neige. Pendant que les esclaves s'amuse nt à cet exercice, ils ont une foule innombrable de spectateurs de tout ordre, qui environnent ces montagnes artificielles, les uns à pied, d'autres à cheval, d'autres en carrosse ; & la glace soutient tout ce peuple, comme le pavé le plus solide. Au jour des Rois, il se fait sur la glace près de la rive, une autre cérémonie qui n'y attire pas moins de monde : c'est celle de la bénédiction de l'eau, qui se fait sous les fenêtres du palais de l'Impératrice. Les principaux Ecclésiasti-

ques de la Religion dominante se rendent sur la glace, où l'on a fait auparavant un trou que l'eau remplit aussi-tôt : ils bénissent cette eau avec beaucoup de prieres, en y trempant une Croix : les gens du commun apportent leurs enfants, & les Prêtres les baptisent, en les trempant dans l'eau de la riviere. Autour des Prêtres se trouvent les personnes les plus distinguées de la Cour : sur la glace & sur la rive sont rangés en file des régiments entiers de soldats, pour recevoir la bénédiction en même-temps que la riviere. La cérémonie étant finie, les soldats font des décharges de leurs mousquets, & les canons de la forteresse & de l'Amirauté leur répondent : puis chacun se retire chez soi (1). A la suite de la cérémonie, les Prêtres s'assemblent chez le Confesseur de l'Impératrice, pour dîner chez lui. A ce festin ont été invités ces dernières années les principaux Ecclésiastiques de toutes les Religions : de façon qu'on voit à une même table des Archevêques & Evêques Grecs, des Archimandrites Arméniens, des Moines Catholiques, des Pasteurs Luthériens & Réformés, tous en habits de cérémonie. J'ai assisté deux fois à ces dîners :

(1) La cérémonie de la bénédiction de l'eau est à proprement parler une commémoration du baptême de Jesus-Christ, dont l'Eglise Grecque a fixé la date au 6 de Janvier, que nous nommons le jour des Rois.

on s'y entretenoit en Latin sur des matieres de philosophie & de religion, toujours dans la plus grande paix, & sans aigreur.

Je reviens encore à la Néwa. J'ai dit qu'on n'y remettoit les ponts de bateaux qu'après la débacle. Il faut en excepter le principal pont qui lie la ville au *Wasliostrof* ou à l'isle de Basyle, formée par la grande & la petite Néwa. On ôte ce pont, lorsque la Néwa est sur le point de se fermer. Mais on le remet ensuite pendant l'hiver, moyennant des ouvertures qu'on fait dans la glace pour y placer les bateaux qui portent le pont. On l'ôte de nouveau vers le temps de la débacle, pour le rétablir lorsque la débacle est finie. Il y a long-temps qu'on cherche le moyen de construire sur la Néwa un pont permanent, soit de bois, soit de pierre, & il s'est fait à ce sujet une quantité de projets & de modeles; mais jusqu'ici on n'a encore trouvé rien de bien satisfaisant : le grand obstacle qu'on rencontre dans cette entreprise, est la débacle, qui ne pourroit qu'emporter le pont que l'on construirait, ou du moins le ruiner peu-à-peu.

Ayant donné au Lecteur une idée de Pétersbourg & de la Néwa, il est temps de reprendre le fil des événements. Mon dessein, en arrivant à Pétersbourg, n'étoit nullement d'y fixer mon

féjour. Je me propofois de retourner bientôt dans ma patrie , pour y chercher de l'emploi. Je changeai de réfolution au bout de quinze jours , voyant qu'il fe préfentoit une occafion de me placer affez avantageufement ; & je crus que me trouvant en Ruffie , il valoit mieux y prendre de l'emploi & y féjourner pendant quelque temps , afin d'apprendre à connoître ce Pays. Ce fut prefque par hafard que j'appris qu'il y avoit une place de Gouverneur vacante au Corps des Cadets de terre. Je me présentai à M. de *Ribas* , alors Major , & à M. *Euler* fils , alors Directeur d'études de ce Corps , & je fus accepté fans difficulté.

On appelle l'inftitution où j'entrai , le Corps des Cadets de terre , pour la diftinguer du Corps des Cadets de Marine , de celui des Cadets Grecs , & de celui des Ingénieurs. Les Cadets de terre font au nombre de 600. Ils font divisés en cinq âges ; le premier âge comprend les Cadets de 6 à 9 ans ; le fecond ceux de 9 à 12 ans ; le troifieme ceux de 12 à 15 ans , le quatrieme ceux de 15 à 18 ans , & le cinquieme ceux de 18 à 21 ans. Aucun Cadet n'eft reçu qu'à l'âge de 6 ans environ ; il faut qu'il demeure 15 ans confécutifs dans le Corps , & qu'il paffe fucceffivement par tous les âges. Pendant ce temps , il eft continuellement fous les yeux de fes Supérieurs , & ne peut fortir de l'enceinte de l'immense hô-

tel occupé par cette petite république de jeunesse. Le premier âge a des Gouvernantes ; le second & le troisieme ont des Gouverneurs ; le quatrieme & le cinquieme, des Officiers militaires. Tous les âges ont des Maîtres & des Professeurs : le quatrieme & le cinquieme interrompent leurs études pendant l'été, pour s'appliquer entièrement à des exercices militaires, qui se font dans un grand jardin dépendant du Corps : il passent même les nuits d'été dans ce jardin, couchés sous des tentes, de même que leurs Officiers. M. *Betskoï*, vieillard très-estimé de l'Impératrice, étoit alors Directeur en chef du Corps des Cadets de terre, & il avoit sous lui un Lieutenant-Général, demeurant toujours dans l'enceinte du Corps.

On se plaint généralement en Russie, que malgré tant de beaux arrangements qu'on a faits au Corps des Cadets de terre, il ne produit point tout ce qu'on en devoit attendre ; & que le nombre des gens instruits & des bons Militaires qui en sortent, est assez petit. Je crois en découvrir deux causes. La première, c'est le trop d'indulgence dans les Chefs, & le peu de sévérité dans la discipline : il est vrai que ce n'est point la meilleure éducation que celle qu'on donne à coups de plat d'épée ; mais comme il ne se peut faire que parmi une jeunesse si nombreuse, il ne se

trouve des têtes revêches & indociles , la sévérité ne devrait pas être bannie : un seul mauvais sujet qu'on ne réprime pas suffisamment , peut corrompre toute une classe. Mais, dira-t-on, comment est-il possible qu'il y ait des polissons entre des jeunes gens qui depuis l'âge de six ans ont été sous une inspection continuelle ? Je réponds premièrement qu'avant l'âge de six ans, un enfant peut déjà avoir été gâté ; & secondement, je nie que tous les hommes soient naturellement disposés au bien : il y en a qui, de quelque manière qu'on les élève , n'aimeront jamais que le désœuvrement , l'espièglerie & le désordre ; & ce sont ceux-là qu'il faut tenir en bride , de peur qu'ils ne gâtent leurs camarades. L'expérience parle en ma faveur. Entre six cents Cadets élevés tous de la même manière depuis l'âge de six ans, j'ai vu à-peu-près autant de différence pour le caractère , que s'ils eussent été tous élevés séparément. Dire que tous les hommes sont naturellement égaux , naturellement bons , &c. , c'est une assertion qui ne convient qu'à quelqu'un qui n'a jamais vu des enfants. Les hommes ne naissent pas plus égaux que les arbres de même espèce ; & de même que ceux-ci ne portent pas tous également de bon fruit , de même aussi les jeunes gens ne sont pas également propres ni aux sciences, ni aux belles actions.

La seconde cause de la réussite imparfaite de l'éducation qu'on donne au Corps des Cadets, c'est la difficulté de trouver de bons Gouverneurs & de bons Officiers : comme ce sont tous des étrangers, on les prend tels qu'on les trouve ; c'est un heureux hasard que d'en rencontrer de bons. Ceux qu'on reconnoît incapables du poste qu'ils ont accepté, sont renvoyés, & on en prend d'autres qui ne valent ordinairement pas mieux, & qu'on renvoie de même. Joignez à cela des cabales qu'il y a presque toujours entre eux, & qui font que les hommes qui pourroient être les plus utiles au Corps, ou sont congédiés, ou s'en vont d'eux-mêmes. En réunissant tout ce que je viens de dire, on concevra aisément comment il arrive qu'un établissement si coûteux, ne répond pas entièrement à l'attente qu'on s'en étoit formée. Il a subi une grande réforme sous le regne présent. Auparavant il n'y avoit point de Cadets si jeunes ; ils étoient entièrement gouvernés à la militaire & avec sévérité : cependant il en sortoit d'excellents élèves, & plusieurs des meilleurs Généraux de l'Empire y ont reçu leur éducation.

Je serois le plus ingrat des hommes, si je me plaignois de mon séjour au corps des Cadets ; je vivois bien avec les autres Gouverneurs, & avec les Professeurs, ne fréquentant que ceux

qui étoient véritablement des gens d'étude & de bonnes mœurs : j'avois le bonheur d'être estimé des Chefs, & aimé des Cadets. Si je quittai le Corps au bout de quatorze mois, ce ne fut ni par mécontentement de ma part, ni par cabales, ni par aucune injustice : mais voici comment la chose arriva. J'avois été une fois à l'Eglise François Réformée de Pétersbourg : au-lieu de Prédicateur, je n'y trouvai qu'un Chantre qui lisoit des sermons imprimés. Je lui fis connoître que j'étois Théologien, & il m'introduisit comme tel chez les principaux Membres de l'Eglise. On me dit que le Pasteur précédent, M. *Curchod*, étant retourné dans sa Patrie, on n'en avoit pas encore élu d'autre, & on me pria de prêcher quelquefois durant la vacance. Le Corps des Cadets n'occupant pas tout mon temps, j'acceptai l'offre, & donnai des sermons de quinze en quinze jours. Cela continua pendant près de six mois, sans qu'on songeât à appeller un Pasteur. Enfin, on me proposa d'accepter moi-même le Pastorat. J'y consentis : je fis venir de Berlin des attestations au sujet de mes études théologiques, & je fus élu d'une voix unanime par le troupeau ; mais comme je n'avois pas encore reçu l'imposition des mains, on s'adressa pour cet effet au College de Justice, qui fait dans les affaires ecclésiastiques les fonctions d'un Consistoire supérieur. Ce College or-

donna, après m'avoir fait examiner comme de coutume, de procéder à ma consécration; & le 8 Février 1779, je reçus l'imposition des mains de trois Pasteurs Réformés, l'un Allemand, l'autre Hollandois, & le troisieme Anglois. Dès - lors je quittai le Corps de Cadets, & j'allai demeurer dans le voisinage de mon église. Il ne sera pas hors de propos de donner ici en abrégé l'Histoire de cette église Françoisé.

En 1723, les Réformés François, ou se servant de la langue Françoisé, établis à St. Pétersbourg, se crurent en assez grand nombre pour faire corps d'église; & profitant du libre exercice de Religion que *Pierre-le-Grand* accorda aux Protestants, ils écrivirent au magnifique Conseil de Geneve, pour le prier de leur envoyer un Pasteur. Leur demande fut communiquée à la vénérable compagnie des Pasteurs. Ces deux Corps de concert nommerent M. *Robert Dunant* pour remplir la place en question. Il arriva dans le courant du mois de Juillet 1724. Sa premiere fonction, outre la prédication, fut de baptiser un enfant dont *Pierre-le-Grand* fut Parrein, se trouvant en personne à la cérémonie du Baptême. M. *Dunant* abdiqua sa place & s'en retourna à Geneve en 1741. La chaire Françoisé resta vacante jusqu'en 1747.

La cause de cette longue vacance étoit sans doute la petitesse du troupeau François, & la difficulté d'entretenir un Pasteur & les autres serviteurs de l'Eglise. Pour faciliter cet entretien, les Réformés François, ou parlant François, prièrent les Réformés Allemands de s'unir à eux, afin d'appeler un Pasteur qui prêchât alternativement en François & en Allemand. Les Allemands qui jusque-là n'avoient point eu d'Eglise particuliere, mais s'étoient attachés les uns à des Eglises Luthériennes, & d'autres aux Réformés François dont ils entendoient la langue, acceptèrent l'offre qui leur fut faite. On convint que tout seroit en commun, recettes & dépenses, & on appella M. *Risler*, Pasteur Réformé de *Lubeck*. Il vint en 1747, & demeura à Pétersbourg jusqu'en 1761, faisant les fonctions pastorales également dans les deux Langues.

Ensuite on appella M. *Dilthey*, pour lors Pasteur François à *Schwabach*; il mourut à Pétersbourg en 1766.

Il y eut de nouveau une vacance de deux ans, & en 1768 on fit venir M. le Pasteur *Lavigne* de *Deffau*. Il mourut en 1773.

Après sa mort, il y eut une dispute très-vive entre les Réformés François & Allemands, au sujet de l'élection d'un Pasteur. Mr. *Mayewsky*, Candidat en Théologie, & alors Secrétaire chez

M. de *Goetz*, Député des Diffidens de Pologne, prêcha pendant la vacance, tant en François qu'en Allemand. Les Allemands, très-contens de ses prédications, voulurent l'élire pour Pasteur ; mais les François refuserent d'y consentir, trouvant qu'il ne parloit pas assez bien leur Langue. Il s'agissoit de convoquer le Troupeau pour décider la chose à la pluralité des voix ; mais on ne put s'accorder dans le Consistoire sur la maniere dont devoit se faire cette élection. Les Membres Allemands du Consistoire vouloient que les Réformés des deux Langues, comme ne faisant qu'un Corps d'Eglise, fussent convoqués à la fois, & donnassent indifféremment leurs voix. Les Membres François soutenoient qu'une pareille procédure seroit trop défavantageuse de leur côté, puisque les Allemands étant plus nombreux, la pluralité des voix seroit nécessairement de leur côté. Ils prétendoient donc que l'on convoquât séparément les deux nations, & qu'on n'acceptât M. *Mayewsky* qu'au cas qu'il fût agréé de part & d'autre. Cette dispute, comme il arrive d'ordinaire, en amena une autre. On perdit de vue le point d'où l'on étoit parti ; &, ce qui avoit été inoui jusqu'alors, on cessa de considérer les deux nations, comme ne faisant qu'un seul corps d'Eglise : on parla de droits & d'obligations réciproques, de propriété, de séparation, de rem-

boursement. Les François, comme fondateurs, prétendoient avoir la propriété du Temple & des édifices qui en dépendent. Les Allemands, ayant toujours contribué à l'entretien de l'église, vouloient en être tout aussi bien maîtres que les François. La dispute se changea en querelle, & la querelle en procès. L'affaire fut portée d'abord devant le College de Justice, de-là au Sénat, de-là à l'Imperatrice même.

Ce qu'il y eut de plus singulier dans cette querelle, c'est que M. *Mayewski* qui y avoit donné occasion très-innocemment, protestoit contre le choix qu'on vouloit faire de lui : il ne vouloit être Pasteur ni des Allemands, ni des François de Pétersbourg, parce qu'il avoit des engagements antérieurs qui le rapelloient à Dantzic où il avoit fait ses études. Et en effet, au plus fort des disputes, il partit, & reçut une Cure dans la ville de Dantzic.

Les deux Communautés, sans se consulter l'une l'autre, se choisirent chacune un Pasteur. M. le Ministre *Curchod*, de Lausanne, étoit venu à Pétersbourg en 1774 pour ses affaires particulières : les François lui offrirent le Pastorat, & il l'accepta. Peu après, les Allemands firent venir de Dantzic M. *Schmidt*, qui est encore actuelle-

ment leur Pasteur. M. *Curchod* s'en retourna à Lausanne en 1777 ; & M. *Descorts*, Chantre, suppléa au défaut d'un Pasteur François, en lisant des sermons imprimés.

Cependant le procès entre les deux Communautés avoit toujours continué. Ce ne fut qu'en 1778 qu'il se termina par une *Oukase* ou Ordonnance signée de la main de l'Impératrice. La voici en entier. (1).

» NOUS CATHERINE II, par la grace de
 » Dieu, Impératrice & Souveraine de toutes les
 » Ruffies &c. &c. &c.

» Nos Ancêtres les Souverains de la Ruffie,
 » qui reposent en paix dans le sein de l'Eternel,
 » & Nous, en suivant un si louable exemple,
 » avons permis dans la vaste étendue de notre
 » Empire le libre exercice des différentes Reli-
 » gions, & avons donné un asyle assuré & tran-
 » quille sous notre très-gracieuse protection à
 » tous ceux qui avoient souffert persécution pour
 » leur croyance. Notre seul & unique soin ma-

(1) Ce qui m'a engagé à transcrire cette ordonnance en entier, c'est que le procès entre les deux Communautés a fait quelque bruit, & qu'en Allemagne on a désiré de voir le règlement par lequel il a été terminé. On y voit d'ailleurs jusqu'à quels détails l'Impératrice daigne s'abaisser, lorsqu'il s'agit de maintenir l'union & la concorde entre ses sujets. Les Lecteurs qui ne prendront aucun intérêt à cette piece, n'auront qu'à tourner une couple de feuillets.

» ternel a toujours été & est encore que tous nos
» fideles sujets & ceux qui viennent s'unir à eux,
» vivent en paix & en union, comme des conci-
» toyens. Avec de tels sentiments, fondés sur
» l'humanité, nous n'avons pu voir fans en être
» affectés, les dissentions élevées depuis quel-
» que temps entre les nations Françoisse & Al-
» lemande de la Religion Réformée, qui se trou-
» vent dans notre Capitale; lesquelles ont rompu
» la concorde si louable qu'elles avoient entre
» elles, par des dissentions & par le procès qui
» s'en est suivi. Desirant les ramener à leur pre-
» miere union, nous avons pris connoissance des
» droits & des preuves nécessaires dans cette
» affaire, & avons trouvé que l'Eglise Réformée
» de cette ville a été fondée primitivement par
» les François qui demeuroient dans notre Em-
» pire, & se trouvoient dans notre service; la-
» quelle Eglise, par différentes circonstances, &
» par le défaut de moyens, est restée quelque
» temps sans exercice. Alors à son rétablissement
» s'ensuivit sa jonction avec la nation Allemande
» de la même Communion Réformée; ce qui a
» duré constamment même dans le temps de la
» construction de la présente Eglise, sans aucune
» discussion de part ni d'autre, de façon que les
» Anciens choisis des deux nations gouvernoient
» les affaires de l'Eglise; les revenus étoient em-

» ployés au profit des deux nations ; le Service
 » divin & la prédication de la parole de Dieu
 » se faisoient dans les deux Langues. Mais la dé-
 » funion arrivée à l'occasion du choix d'un Pas-
 » teur, a fait naître la dissention, & le procès
 » porté à notre College de Justice, ensuite à notre
 » Sénat, très-souvent parvenu à notre trône, par
 » les différentes demandes & suppliques à Nous
 » présentées à cet effet.

» A ces causes, après un suffisant examen de
 » cette affaire, & après l'avoir prise en considé-
 » ration, il Nous a plu, uniquement pour le bien
 » & l'avantage des deux partis, de mettre fin à
 » la continuation de ce procès, qui ne peut qu'en-
 » tretenir de l'aigreur entre les deux nations. Et
 » pour les ramener à leur première concorde,
 » Nous avons réglé ce qui suit.

» I. L'Eglise Réformée de cette ville ayant été
 » fondée par la nation François, & s'étant réu-
 » nie avec la nation Allemande, doit être regar-
 » dée comme commune aux deux nations susdi-
 » tes : conservant de droit aux François, par la
 » raison de la fondation, la préférence & la pri-
 » mauté de titre dans tous les actes qui auront
 » rapport à ladite Eglise.

» II. Pour prévenir dans la suite toute discor-
 » de & discussion, & afin que chaque nation,
 » vu la différence des Langues, jouisse du service

» divin & des mêmes avantages & instructions ;
 » elles entretiendront chacune un Pasteur , qui
 » sera élu & confirmé chacun par sa nation.

» III. Les deux Pasteurs seront entretenus des
 » revenus de l'Eglise en portion égale.

» IV. Afin que les deux nations ne puissent
 » être troublées dans le Service divin, il est éta-
 » bli que pour les François , il commencera à neuf
 » heures du matin , & durera jusqu'à onze heu-
 » res , & pour les Allemands , depuis onze heures
 » & demie jusqu'à une heure & demie.

» V. Il sera permis aux deux nations, si elles
 » le desirent unanimement & pour ménager les
 » revenus de l'Eglise , de ne prendre qu'un seul
 » Pasteur , qui puisse faire le service divin dans
 » les deux Langues. Dans ce cas , on formera
 » un nombre égal de voix des deux nations , &
 » la pluralité décidera la chose : mais dans le cas
 » où les voix se trouveroient partagées égale-
 » ment, le sort en décidera. Pour maintenir l'or-
 » dre , un membre du College de Justice y as-
 » sistera , ainsi qu'il est marqué au 8^e. Paragra-
 » phe pour l'élection des Anciens.

» VI. Il y aura un Conseil commun des deux
 » nations , pour la régie des affaires de l'Eglise
 » & de l'économie.

» VII. Le Conseil sera composé des Anciens
 » ou Curateurs , trois de la nation Françoisé &

» trois

» trois de l'Allemande , qui seront choisis tous
 » les trois ans. Dans les affaires de l'Eglise , on
 » y appellera les Pasteurs , qui les premiers don-
 » neront leurs voix dans ces affaires.

» VIII. Le choix des Anciens ou Curateurs
 » doit être fait du consentement unanime de cha-
 » que nation pour les siens , en présence d'un
 » membre du College de Justice , qui doit y as-
 » sister pour le maintien du bon ordre.

» IX. Le Conseil aura la régie des revenus
 » quelconques de l'Eglise , de l'entretien des ser-
 » viteurs pour ladite Eglise , de toutes les répa-
 » rations de bâtimens & de toutes les autres cho-
 » ses semblables.

» X. Dans les cas où lesdits revenus ne suffiroient
 » pas pour les besoins urgents , & particulière-
 » ment pour l'entretien des deux Pasteurs , la som-
 » me à répartir seroit répartie sur les deux nations.

» XI. Comme il est dit plus haut que la ré-
 » gie des biens dépend du Conseil , la location
 » de la maison bâtie sur le terrain de l'Eglise
 » en dépend aussi : il devra en outre disposer de
 » tout , de façon que les Pasteurs des deux na-
 » tions ayent les mêmes commodités & les mê-
 » mes avantages , l'un comme l'autre , & que les
 » autres serviteurs de l'Eglise soient logés de
 » même : c'est pourquoi les revenus de l'Eglise
 » doivent être réputés communs aux deux nations”.

» XII. Au bout de trois ans, les Anciens se-
 » ront obligés de rendre compte de leur conduite
 » & de l'administration des biens de l'Eglise, en
 » présence de l'assemblée générale, qui leur don-
 » nera un témoignage signé de leurs Confreres :
 » & alors ils auront la démission de leurs fonc-
 » tions. Mais ils pourront les continuer, si la
 » Communauté en est d'accord : eux-mêmes en
 » cela ne se refuseront pas à servir leur Eglise.

» XIII. Il est permis à la Communauté pour
 » l'examen des comptes, de prendre une ou deux
 » personnes entendues dans la tenue des livres,
 » à qui les Anciens donneront, sans aucune op-
 » position, tous les renseignements nécessaires, si
 » elles l'exigent d'eux.

» XIV. Cette Eglise Réformée, à l'exemple
 » des autres Eglises étrangères dont l'exercice de
 » Religion est permis dans notre Empire, dé-
 » pendra, dans les discussions qui pourront s'éle-
 » ver entre les Pasteurs, les Anciens & les Pa-
 » roissiens par rapport aux affaires économiques,
 » de notre College de Justice, qui ne se mêlera
 » en aucune façon des Dogmes de la Religion.

» XV. Au reste, dans le cas où la Commu-
 » nauté des deux nations, pour raffermir da-
 » vantage l'union entre elles, trouveroit nécessaire
 » d'ajouter aux articles précédents, quelque ré-
 » glement ou établissement au profit de l'Eglise,

» Nous le lui permettons en tant que cela ne
 » contreviendra pas aux loix de cet Empire :
 » elle en fera son rapport au College de Justice,
 » qui le présentera au Sénat, qui nous le com-
 » muniquera, & nous en promettons la confir-
 » mation.

» Nous ordonnons au College de Justice de
 » conserver ce notre présent Règlement en ori-
 » ginal, & d'en délivrer une copie, certifiée par
 » les Membres dudit College à la fufdite Eglise
 » réformée, afin qu'il ressortisse fa pleine exécú-
 » tion. Donné à *Tsarkoyé-Selo*, le 11 Mai de
 » l'année 1778 de la Naiffance de J. C., & la 17^e.
 » de notre Regne ».

» *L'Original est signé de la main de Sa Majesté
 » Impériale ainfi :*

CATHERINE.

» *Certifié & Collationné sur l'Original par les
 » Membres du College de Justice des Affaires de Li-
 » vonie, d'Esthonie & de Finlande ».*

Signé NICOLAS ALFIMOF.

JEAN VAN DITZEL.

JEAN PRITSCHIN.

L'Oukase (1) que je viens de transcrire ayant
 terminé toute querelle, & la paix se trouvant

(1) Une *Oukase*, ou plutôt un *Ouhaz*, est une Ordon-
 nance signée de la main du Souverain, & qui doit avoir
 force de loi, soit pour tous les sujets, soit pour quelque
 corps particulier.

entièrement rétablie, les François résolurent de nommer un Pasteur de leur côté, puisque les Allemands étoient pourvus, ayant M. *Schmidt*. Ils me choisirent, comme je l'ai dit plus haut, & je commençai mes fonctions ecclésiastiques au commencement de 1779. Depuis mon départ, l'Eglise Françoise de Pétersbourg a été desservie par Mr. *Dumont* de Geneve, & elle l'est actuellement par Mr. *Mansbendel*, appelé de la Suisse.

C'est ici le lieu de dire un mot des Eglises étrangères de Pétersbourg.

Les étrangers de toute nation, établis dans cette ville, font à-peu-près 24000 ames. Les plus nombreux sont les Allemands Luthériens : ils ont trois Eglises, dont l'une est desservie par deux Pasteurs, & chacune des deux autres par un seul, sans compter l'Eglise des Cadets qui a son Pasteur particulier. Après les Allemands, les plus nombreux sont les Finnois, la plupart domestiques & gens de métier, qui ont un Pasteur à Pétersbourg, & beaucoup d'autres dans les campagnes : ils sont aussi Luthériens. Puis viennent les Catholiques Romains de toute nation, qui n'ont qu'une seule Eglise à Pétersbourg. Ensuite les Réformés qui ont trois Eglises, l'une Françoise & Allemande, l'autre Angloise, & la troisième Hollandoise. Les Hernhutiens (1) très-peu nombreux dans cette

(1) Ils tirent leur nom de *Hernhut*, petit endroit dans

Capitale, ont aussi leur Assemblée dans une maison. Les Arméniens, les moins nombreux de tous, ont une Eglise. Ces Eglises dépendent plus ou moins du College de Justice, résidant à Pétersbourg, composé de Membres pour la plupart Allemands, qui fait dans les affaires ecclésiastiques les fonctions d'un Consistoire supérieur, prenant dans les Affaires de ce genre l'avis des Pasteurs de la Religion que professent ceux qui s'adressent à ce Corps. Le College de Justice juge aussi des affaires civiles des Provinces conquises, c'est-à-dire, de la Livonie, de l'Esthonie, de l'Ingrie & de la Finlande Ruffienne ou Carélie : son Code civil & ecclésiastique n'est autre que celui de la Suede. Depuis peu, les Provinces conquises ayant été réduites en Gouvernements comme le reste des Provinces de la Ruffie, on dit que ce College va être aboli : les affaires civiles ressortiront aux divers Gouvernements. Pour ce qui est des affaires ecclésiastiques des Catholiques Romains, elles dépendront de l'Archevêque de *Mohilow* & de son Consistoire : les autres Religions étrangères auront aussi un Consistoire commun (1).

Entre les étrangers de Pétersbourg, il y en a

la Lusace, qui a été le berceau de leur secte, fondée par un Comte de *Sinzendorf*.

(1) Ce Consistoire existe maintenant.

eu très-peu qui soient venus dans ce Pays pour cause de persécution, quoique l'Ordonnance que j'ai rapportée ci-dessus semble l'insinuer. Ils sont venus simplement pour chercher fortune, & ont assez bien réuffi pour la plupart. Au reste, malgré la différence des Religions, ils vivent dans la plus grande concorde entre eux & avec la nation indigene. Les Ecclésiastiques des diverses Religions se fréquentent amicalement. Il est permis à chaque Religion de recevoir des profélytes, excepté d'entre les Russes; car il leur est sévèrement défendu de changer de Religion.

N'écrivant point ma vie, mais une simple relation de mon voyage, je glisserai rapidement sur tout ce qui ne se rapporte point à cet objet. Je ne dirai donc pas comment j'employai mon temps depuis mon ordination, & je passe à un petit voyage que je fis l'été suivant, c'est-à-dire, celui de 1779. J'avois fait connoissance avec quelques Pasteurs Luthériens. Deux d'entre eux m'engagerent à faire un tour de promenade en chaloupe à Cronstadt. Cette Ville, dont j'ai déjà fait mention, est située au bout de la baye que forme la Néwa au-dessous de Pétersbourg, & à 47 werstes, ou presque 7 milles d'Allemagne de cette résidence. Pour y aller, on descend d'abord la Néwa jusqu'à son embouchure, ensuite on traverse la baye dans sa lon-

gueur, laissant à gauche les Châteaux de plaisance *Cathérinenhoff*, *Strelna*, *Péterhoff*, & *Oranienbaum*; & à droite, *Sisterbeck*, fabrique d'armes. Notre compagnie, qui consistoit en neuf personnes, hommes & femmes, s'embarqua un mercredi, par le temps le plus serein qu'on pût souhaiter, sur une chaloupe à douze rames. A peine étions-nous hors de l'embouchure de la Néwa, qu'il s'éleva une tempête violente, qui venoit de la mer, & qui s'opposoit à notre course. Elle dura trois jours consécutifs, mêlée de tonnerre & d'éclairs. Nous ne laissâmes pas que de continuer notre route, espérant d'un moment à l'autre que le vent s'apaiseroit. La violence du vent, qui faisoit heurter notre chaloupe contre des écueils, nous obligea de relâcher à *Strelna*, où il y a un vieux port ruiné, construit sous Pierre-le-Grand. Nous y passâmes la nuit; & le lendemain, les matelots ne voulant pas s'exposer, nous les payâmes, & nous allâmes par terre, en chariots de paysans, à *Peterhoff*, & de là à *Oranienbaum*. L'un des Pasteurs de la compagnie, augurant mal de notre voyage par son commencement, prit la poste, & s'en retourna à Pétersbourg. Nous passâmes une partie du jeudi & la nuit suivante à *Oranienbaum*: & le vendredi matin, ayant trouvé une bonne chaloupe à huit rames, dépendante d'un vaisseau de guerre,

nous hafardâmes, malgré la tempête, de traverser le détroit qui fépare *Oranienbaum* de *Cronftadt* (1). Nous eûmes beaucoup de peur, mais pas d'autre mal que d'être mouillés par les vagues, qui étoient fort hautes, & qui ballotoient la chaloupe. Nous voulûmes d'abord entrer dans le port des Vaisseaux de guerre, qui étoit le plus proche; mais, nonobstant nos prières, les clameurs de nos Dames, & l'argent que nous offrîmes, la sentinelle fut inexorable, aussi bien que l'Officier en tour, qui avoit la garde de ce port. La chaîne restoit tendue, & nous fûmes forcés à nous exposer encore une demi-heure sur les flots pour gagner l'entrée du port des Vaisseaux marchands. Enfin, nous mîmes pied à terre, & nos Dames pleurerent de joie de se voir délivrées du danger.

Nous étions venus pour voir *Cronftadt*, son port, la belle machine qu'on a construite pour mettre les vaisseaux à sec, lorsqu'on veut les radouber, & qui est mise en mouvement par les vapeurs de l'eau bouillante. Nous ne vîmes presque rien, parce qu'il faisoit un temps affreux, &

(1) On m'a demandé comment des personnes raisonnables pouvoient s'exposer si légèrement au danger. Je réponds que le péril ne paroît pas si grand à des gens qui vivent près de la mer. D'ailleurs, on se laisse tromper par les apparences, le temps paroissant vouloir changer d'un moment à l'autre.

que le vent permettoit à peine qu'on se tint debout dans les rues : d'ailleurs, la machine n'étoit point pour lors en action, & celui qui pouvoit nous la faire voir n'étoit pas à *Cronstadt*.

Le vent s'étant un peu appaisé, nous allâmes voir dans le port une frégate appartenante à la Duchesse de Kingston, & dont elle se sert pour faire ses voyages par mer. Ce bâtiment renferme toutes les aifances qu'on peut souhaiter même sur terre, deux cuisines, l'une pour la maîtresse, & l'autre pour ses gens ; une cave à fond de cale ; une chambre spacieuse ; par-dessus une salle à danser avec un orgue, une chambre à coucher, & tout à côté un bain avec une cuve & deux robinets, dont l'un fournit de l'eau froide, & l'autre de l'eau chaude ; en un mot, tout ce qu'il faut pour mener sur la mer la vie la plus voluptueuse. Nous trouvâmes sur la frégate un Anglois, qui en avoit été le constructeur, & qui en étoit maintenant le Capitaine. Il nous dit qu'il n'auroit pas voulu, pour 100 roubles, traverser le détroit dans le temps où nous l'avions fait. C'est beaucoup dire pour un Anglois.

Nous passâmes le Vendredi & la nuit suivante à *Cronstadt*. C'est une petite Ville où il ne demeure presque que des Marins & des Péagers. Elle est bâtie à une extrémité d'une petite isle, qui barre en partie le passage du Golfe, en lais-

fant de part & d'autre un détroit. La ville est tout proche des deux ports qui sont contigus, quoique les entrées soient à quelque distance l'une de l'autre : le port militaire est fortifié du côté de la mer, de façon que l'eau baigne les remparts. Il y a à *Cronstadt*, outre les Eglises Russes, une Eglise Luthérienne Allemande, & une Angloise, en faveur des gens de mer. Car c'est ici que les vaisseaux qui arrivent sont obligés de relâcher, pour produire leurs documents & se faire visiter. C'est ici aussi qu'ils se déchargent en partie, pour pouvoir passer les bas-fonds de la baye, en se rendant à *Pétersbourg*.

Le Samedi, nos Dames ne pouvant se résoudre à se mettre sur une chaloupe, quoique le temps fût moins orageux, nous montâmes sur un vaisseau marchand de Lubeck qui devoit aller à *Pétersbourg*, & qui étoit à l'ancre à quelque distance du port. Les Dames, dès qu'elles eurent mis le pied sur le navire, furent atteintes du mal de cœur qu'éprouvent ordinairement ceux qui ne sont pas accoutumés à la mer. Il sembloit que tout eût été concerté pour nous porter obstacle. Premièrement lorsqu'on voulut lever l'ancre, le cable se cassa, & la femme du Capitaine dirigea le vaisseau, pendant que son mari alla en chaloupe avertir la douane de *Cronstadt* de cet accident. Lui revenu, lorsque nous étions au beau

milieu de la baye, le vent qui depuis notre départ de Pétersbourg avoit soufflé du côté de la mer, se tourna, pour souffler précisément du côté opposé, c'est-à-dire, du côté de Pétersbourg, de façon que nous l'eûmes en proue. Il devint en même-temps si violent, que les vagues se brisant contre le vaisseau, nous jettoient de l'eau sur le corps. Le Capitaine nous fit entrer dans la cahutte, revira de bord, & nous ramena presque à l'endroit d'où nous étions partis, afin de gagner de l'espace pour louvoyer; il nous mena donc en zigzag jusqu'à un mille à-peu-près de Pétersbourg.

Pendant ce temps, le vent étoit devenu très-doux, & nous avançons tranquillement. Tout d'un coup nous sentons une secousse, & nous voilà plantés sur un banc de sable. Le Capitaine prend la sonde, & ne trouve à la proue que huit pieds d'eau: il regarde la carte, & voit qu'effectivement il s'est engagé entre des sables & des bas-fonds. Il donne des signaux pour appeller des Pilotes qui puissent le conduire: il n'en vient point. Le temps étant assez tranquille, il prend la résolution de passer la nuit en cet endroit. Pour nous autres, nous desirions d'être à Pétersbourg, & moi en particulier, qui devois prêcher le lendemain matin. Le Capitaine, avec son porte-voix, appelle toutes les chaloupes qu'il

voit passer , aucune n'approche : à la fin nous fîmes beaucoup de signes à une barque de pêcheur que nous voyions venir de Pétersbourg. Elle s'approcha , & nous demandâmes au conducteur s'il vouloit bien , pour de l'argent , nous mener à Pétersbourg : il répondit qu'il ne s'entendoit pas à louvoyer , & qu'il ne pouvoit aller contre le vent. Enfin , il s'accorda à nous mener à *Catherinenhoff* , parce que le vent ne lui seroit pas tout-à-fait contraire. Nous descendîmes du vaisseau sur la barque , à dix heures du soir , par un beau clair de lune : mais plus nous approchions de *Catherinenhoff* , plus nous trouvions de bas-fonds , & il falloit travailler tous avec des perches pour nous en tirer : le pêcheur ne connoissant point du tout cette route , & n'ayant fait toute sa vie que mener des anguilles tout droit de Cronstadt à Pétersbourg , ne pouvoit trouver de place pour aborder. Cette manœuvre dura deux heures , c'est-à-dire jusqu'à minuit , après quoi nous descendîmes à terre , tout près de *Catherinenhoff*. Un Peintre qui étoit de la compagnie , prit les devants sans que nous nous en aperçussions , & se cacha dans le bois , se couvrant de son manteau retourné. Dès que nous l'aperçûmes , nous le prîmes pour un voleur. Un Militaire d'entre nous , le Baron de D*** , tira l'épée , courut sur lui , & alloit le percer d'outre

en outre : le prétendu voleur eut encore le temps de crier : *pardon ! pardon ! je suis le Peintre ; & d'ouvrir son manteau pour se faire reconnoître. Les Dames avoient été fort effrayées , & l'une d'entre elles étoit tombée en foiblesse ; nous reprochâmes au Peintre sa mauvaise plaisanterie , & il témoigna d'en avoir été assez puni par la frayeur que l'épée nue du Baron lui avoit causée. Nous allâmes de compagnie au village ; nous éveillâmes l'aubergiste qui y demeure , prîmes du café , & envoyâmes à la ville pour chercher des carrosses. Les voitures étant arrivées , nous y entrâmes , & nous fûmes rendus à Pétersbourg à 4 heures du matin. Je revins au logis , dormis un peu , & puis me préparai pour mes fonctions. C'est ainsi qu'une partie de plaisir qui devoit être à peine d'un jour , devint une suite de désagrémens qui dura quatre jours. Le Dimanche , chacun fut étonné de nous revoir , parce que le bruit couroit que nous avions tout péri. On avoit confondu notre chaloupe avec une autre qui avoit effectivement été engloutie dans les ondes durant la tempête. Pour moi , je fus quitte de cette affaire pour un rhûme qui fut très-opiniâtre.*

Durant l'été de 1780 , je fis un voyage plus agréable que le précédent. J'allai à *Wibourg* pour voir la Finlande , & je fus très-bien reçu par les habitants de cette ville , ayant fait connoissance

avec plusieurs d'entre eux à Pétersbourg chez le Pasteur Finnois. *Wibourg* est une petite ville, bien fortifiée, située sur le Golfe de Finlande, à 140 werstes ou 20 milles d'Allemagne de Pétersbourg. Elle a un bon port, & le commerce des habitants consiste principalement en planches, mâtures, goudron, & autres choses nécessaires pour la construction des vaisseaux : les marchands sont presque tous à leur aise : ils sont d'origine Suédoise & Allemande, comme leurs noms le témoigne : ils parlent Suédois entre eux ; Russe avec la nation dominante ; Allemand avec les étrangers, & Finnois avec les domestiques & le petit peuple. Ils sont très-estimables à bien des égards, mais on ne peut guere excuser la manie qu'ils ont de copier le luxe de Pétersbourg : il leur faut des clubs, des concerts, des bals, des mascarades, des vestes brodées, de beaux équipages : n'ayant que quatre pas à faire pour aller à l'église, ou pour rendre des visites, ils sont atteler leur carrosse, & prennent ce qu'on appelle *le chemin des écoliers*, faisant un grand détour pour revenir tout près de leur maison. Cette manie des équipages est d'autant plus ridicule, que le terrain de la ville est fort inégal & montueux ; ce qui fait qu'on y va bien plus commodément à pied. Les *Wibourgeois*, aussi-bien que les *Livoniens*, ont perdu plusieurs privilèges qu'ils avoient, de-

puis que la *Carélie* ou la *Finlande Ruffienne* a été mise en forme de Gouvernement, comme le reste des Provinces de la Ruffie : c'est le Prince de Wurtemberg qui a été nommé leur Gouverneur.

Le climat de Wibourg paroît être très-sain : les enfants y sont tous robustes, jolis & tout ronds d'embonpoint : les femmes sont généralement belles ; mais un mal qui n'est que trop commun ici, c'est le ver solitaire : on croit qu'on en hume la semence avec l'eau, ou qu'on l'avale avec le poisson, parce qu'on a remarqué que plusieurs poissons sont sujets à cette incommodité. En général, le ver nommé *Solitaire*, quoiqu'il ne le soit pas toujours, est assez commun dans les diverses Provinces de la Ruffie.

Les indigenes de la Finlande sont un peuple très-ancien, & qui paroît avoir été fort étendu. On trouve des Dialectes de la Langue Finnoise non-seulement en Laponie, en Ingrie, en Esthonie, mais aussi jusque parmi les Tatares de la Sibérie. On conjecture que les Finnois ont occupé avant les Tatares une grande partie de l'Asie, que ceux-ci les en ont chassés, & les ont poussés jusqu'aux bords de la mer Baltique, dans les marais de la Finlande actuelle & les déserts de la Laponie. Déjà du temps de Tacite, ils occupoient ces contrées. Car cet Auteur, dans sa Germanie,

parle des *Eftiens* & des *Fennes*, comme de peuples qui habitoient les bords de la mer Baltique. Ce pourroit bien être les *Efthoniens* & les *Finnois* d'aujourd'hui. Il décrit tous les peuples de ces contrées, comme paresseux, mal-propres, & dégoûtants. Les Finnois ont conservé quelque chose de ce caractère, & ne font pas, à beaucoup près, aussi propres que les Russes. Au reste, ils ne font point esclaves, & ils ont conservé par les traités la propriété de leurs personnes & de leurs biens.

Ils suivent la Religion Luthérienne, & lisent ordinairement la Bible, le Catéchisme & l'Almanach. Les vieillards ont des Almanachs d'un tout autre genre. Ce sont des bâtons quarrés, où sont marqués, aux quatre côtés, en caractères Runiques, ou simplement par des traits, les jours de fête, le temps propre au labourage, &c. Avec la Religion Luthérienne, ils ont conservé quelques restes des superstitions payennes, mais qui diminuent de jour en jour. Le Pasteur Finnois de Pétersbourg m'a raconté que, du temps de son pere, qui étoit Pasteur à la campagne, ses Paroissiens avoient un arbre sacré où ils alloient porter leurs offrandes. Le Pasteur leur donna un jour une fête où il les traita avec de l'au-de-vie. Lorsqu'il les vit de bonne humeur, il les exhorta à renoncer à leur superstition, & à abattre l'arbre sacré. Ils protestèrent

protestèrent qu'ils n'osoient y toucher, craignant qu'ils ne fussent tous foudroyés au premier coup de hâche. Le Pasteur leur promit de porter le premier coup : il prit une hâche, les mena vers l'arbre, & frappa le premier; les Payfans, voyant qu'il n'arrivoit aucun mal à leur Pasteur, & l'eau-de-vie leur ayant échauffé le courage, abattirent l'arbre qui avoit bravé la faux du temps.

La Langue Finnoise n'a aucun rapport avec d'autres Langues connues : cependant elle a quelques mots en commun avec l'Hébreu, & quelques autres avec le Hongrois. Elle paroît aussi ressembler pour la prononciation, à la Langue de l'île d'*Otaïti*. Le mot même d'*Ota-heitae* est Finnois, & signifie, *saisissez-les*. Ce qui prouve l'antiquité de la Langue Finnoise, c'est qu'elle ne se fert presque pas des consonnes adoucies *b, g, d*, & qu'elle met ordinairement à leur place les sons originaires *p, k, t*. Elle n'a pas non plus le son *sch*, auquel elle substitue une simple *s*. Dans les mots qu'elle adopte des Langues étrangères, elle n'admet pas aisément deux consonnes différentes de suite : elle en exclut une; ou bien, ce qui est singulier, elle en ajoute une troisième. Les mots se terminent presque tous par des voyelles. L'accent ou la force du ton, est constamment sur la première syllabe du mot. Les vers ne sont ni rimés, ni mesurés; mais ce sont des phrases de

huit syllabes , où la même lettre revient le plus souvent qu'il est possible au commencement des mots ; ce qui fait une espece de jeu qui plaît à leur oreille.

Les Finnois avoient autrefois adopté les caractères Runiques, qui n'étoient que des caractères Latins , horriblement défigurés : aujourd'hui ils se servent des caractères Allemands , qui , à l'exception des angles , ont mieux conservé la figure latine. Voici quelques vers Finnois qui pourront donner une idée de cette Langue. On aura soin , en les lisant , d'appuyer sur les premières syllabes des mots , & de prononcer les lettres comme en Allemand.

Koska kulki Kuninganne
 Adolph Fredric armollinen
 Meidän maalla makkusteli,
 Kaicki wereni wenähti
 Kaicki lijkahti lihani,
 Että Wirteni Wiritin,
 Kannoin minum Kandeleni
 Jfän istuimen etehen,
 Kaicki walla kamarihin ;
 Josta anoin andimia &c.

C'est-à-dire :

» Lorsqu'Adolphe Frédéric, notre bon Roi, par-
 » tit & passa par notre Pays , tout mon sang se
 » dilata (dans mes veines), & toute ma chair fut

» émue : je méditai un Cantique ; portant avec
 » moi ma lyre devant le trône du Pere (Eternel)
 » dans la maison du Tout-Puissant , où j'implorai
 » sur lui les faveurs (du Ciel), &c.

On remarquera que cette poésie tient beaucoup de celle des Hébreux. En effet , les mêmes pensées y reviennent ordinairement deux fois de suite sous des images différentes , comme : *il partit & passa par notre pays : mon sang se dilata , & ma chair fut émue : le trône du Pere & la maison du Tout-Puissant.*

Je reviens à Wibourg. Les Dames y ont presque chacune un collier de perles indigenes. Les Payfans les trouvent une à une dans des huîtres qu'ils pêchent dans les lacs & les fleuves : ils les apportent à la ville , où ils en font le débit : on acquiert ainsi une perle après l'autre , jusqu'à ce qu'on ait un collier complet. Ces perles sont bien faites & assez grosses ; mais la couleur en est trop cendrée. Une singularité que l'on voit aux environs de la ville , ce sont des pierres qui meurent , pour ainsi dire , de vieillesse. On voit des pierres , grosses comme des cabanes de Payfan , se dissoudre insensiblement par l'action de l'air & l'humidité , & redevenir sable : les unes sont encore entières & très-dures , d'autres ont déjà si peu de consistance qu'il croît des arbres dessus , de façon que les racines s'influent dans la pierre

même : d'autres conservent à moitié la forme de pierre , pendant que l'autre moitié n'est que du sable éboulé ; d'autres enfin sont déjà mortes entièrement , & n'ont laissé qu'un cône de sable à leur place. Tout obéit donc enfin à cette loi : *Tu es poudre , & tu retourneras en poudre*. La pierre dont je parle , est une sorte de granit. Il paroît que la mer a occupé jadis ces rivages , & qu'en se retirant elle a laissé des tas de sable & de gravier , qui en se consolidant , sont devenus pierres , & qui peu-à-peu retournent à leur premier état. Le Quai de la Néwa & le piédestal de la statue de PIERRE I , sont d'un granit à-peu-près semblable , mais dont le grain est plus fin ; ils pourront par conséquent résister quelques siècles de plus à l'action de l'athmosphère.

Je rencontraï particulièrement du granit malade ou mourant , dans une course que je fis de Wibourg à la cataracte d'*Imatra* , qui est à 60 werstes plus avant dans les terres. J'avois beaucoup entendu parler de cette chute d'eau qu'on disoit être remarquable. J'y fus avec quelques amis de Wibourg. La cataracte s'appelle *Imatra* , & la riviere qui la forme se nomme *Woxa*. Il ne faut pas se figurer une eau qui tombe d'une grande hauteur , une cataracte semblable , par exemple , à celle du Nil. Ici c'est une singularité d'un autre genre ; & on ne lui a donné le

nom de cataracte, que faute d'en avoir un plus convenable.

La *Woxa*, après avoir coulé paisiblement par un long espace de terrain, rencontre en plusieurs endroits des espèces de digues de pierres, qui embarrassent son lit dans toute sa largeur. Elle les passe en écumant, & en tombant un peu au-dessous de son niveau précédent. Cela lui arrive à plusieurs reprises, jusqu'à ce qu'elle parvienne à l'endroit appelé *Imatra*, où son cours est bien plus gêné encore. Elle couloit autrefois à peu de distance de-là, & l'on voit encore combien elle étoit gênée dans son ancien lit, qui est maintenant à sec : car l'eau ne trouvant point d'autre passage, s'étoit creusé de grands trous ronds à travers les rochers. Ce chemin étant trop incommode, la riviere s'en est détournée, & s'est fait un autre lit. Elle n'y est guere plus à son aise : car dans ce nouveau chemin se trouve un passage entrêmemment étroit entre des rivages fort escarpés, & sur d'énormes pierres, après lesquelles le fond du lit baisse subitement & forme un gouffre. L'eau resserrée tout d'un coup, se choque avec impétuosité contre les pierres, bouillonne & écume comme la mer durant la plus forte tempête, se couvre d'un nuage de vapeurs, & tournoye dans le gouffre. Le bruit qui se fait en cet endroit, est tel, qu'on ne peut s'entendre parler l'un

l'autre ; & l'on dit que quelquefois pendant des nuits tranquilles , on l'entend jusqu'à Wibourg. Passé l'*Imatra* , la riviere recommence à s'élargir , & à couler toute calme jusqu'au golfe de Finlande.

Un peu au-dessus de l'*Imatra* , je fis abattre un grand arbre , & le fis rouler dans la riviere : dès qu'il fut parvenu au passage critique , il disparut dans les vagues écumantes , fut fracassé contre les écueils en des milliers de pieces , & peu d'instants après on ne vit nager plus bas dans la riviere que quelques débris de feuilles , d'écorce , & de bois. On dit qu'un ours ayant voulu passer la riviere , fut entraîné par le courant dans l'*Imatra* , & qu'on le trouva plus bas : la peau qui avoit cédé au choc , étoit restée passablement entiere , mais tous les os étoient fracassés & comme moulus. Un homme voulant passer la riviere avec sa servante , sur un petit bateau , commençoit également à être entraîné vers le gouffre : la servante se saisit d'une pointe d'écueil qui sortoit de l'eau , & retint le bateau de toutes ses forces : quand elle fut fatiguée , le maître tint à son tour ; & ainsi ils se releverent alternativement jusqu'à ce qu'on fût venu au secours , & qu'on eût remorqué le bateau , au moyen de longues cordes qu'on y fit parvenir en les laissant flotter sur la riviere. On dit que par reconnoissance , le

maître a épousé sa servante, & qu'ils vivent en bonne union. Avant que de quitter l'*Imatra*, j'observerai encore que dans les creux qui se trouvent parmi les écueils, l'eau fait tourner des pierres de différentes grandeurs qui s'y trouvent par hasard, & leur donne à la longue quelque figure régulière. Il arrive quelquefois que les vagues jettent de pareilles pierres sur le rivage, & j'en avois conservé dont la figure étoit à-peu-près celle d'une vis sans fin. Au reste l'*Imatra* ne bouillonne pas toujours avec la même véhémence. Au premier instant que je le vis, je le trouvai assez peu remarquable, & je regrettai d'y être venu. Mais en y repassant deux heures plus tard, après m'être promené dans l'intervalle, je vis les vagues au double plus hautes qu'au-paravant. Cela dépend du vent & de la crue ou décrue de la rivière.

Ma curiosité à cet égard étant satisfaite, je retournai à *Wibourg* où je demurai quelques jours, & de-là je revins à *Pétersbourg*. Mes fonctions pastorales durant cet intervalle avoient été faites par M. *Appia*, Ministre Vaudois. Il avoit été Pasteur François à Stockholm. Mais ennuyé de vivre dans le Nord, il quitta sa cure, s'arrêta quelque temps à Péterbourg, & s'en alla à Geneve. Il a eu M. *Catteau* pour successeur à Stockholm.

Depuis mon voyage de Finlande, je ne quittai plus guere Pétersbourg & ses environs. Car m'étant marié en 1781, mes soins domestiques, joints à ceux de mon emploi, ne me permirent plus de faire de longues courses. Je ne ferai donc plus que rapporter sous différents titres les observations que j'eus occasion de faire.

Campagnes.

Il n'y a pas de bon Bourgeois à Pétersbourg, qui ne passe l'été ou une partie de l'été à la campagne. Cette saison étant ordinairement aussi agréable qu'elle est courte, on se hâte d'en profiter. Ceux qui n'ont pas de terres qui leur appartiennent en propre, prennent à louage une maison avec un jardin, & s'y transportent dès que la saison le permet.

Le climat de Pétersbourg réunit les extrémités de l'hyver le plus rigoureux & de l'été le plus charmant. Le solstice d'été étant arrivé, il n'y a presque plus de nuit, comme j'ai déjà eu occasion de le remarquer : le soleil se leve à 2 heures 45 minutes, & se couche à 9 heures 15 minutes : le crépuscule du soir touche à l'aurore. Tout cela dure, quoiqu'en diminuant toujours, pendant les mois de Juin, Juillet & Août, qu'on passe à la campagne. En Septembre & Octobre,

recommencent les pluies & les gelées, & la terre se dépouille de sa parure tout aussi vite qu'elle s'en étoit ornée. En Novembre, il n'y a plus ni terre, ni eau : tout est glace & neige. Le soleil, avare de ses rayons, baisse de plus en plus ; & enfin, il n'y a presque plus de jour, comme en été il n'y avoit point de nuit : à l'absence du soleil, supplée un ciel purifié par le froid, des étoiles étincelantes, une lune argentine, de superbes aurores boréales, & une neige éblouissante par sa blancheur, mais qui gâte en même-temps les yeux. Le froid va quelquefois jusqu'à 30 degrés de Réaumur : toutes les fenêtres & les portes sont doublées : toutes les cheminées furent à cause des poëles qu'on chauffe : le passant est enveloppé d'épaisses fourrures ; & cela dure environ six mois. Il n'est donc pas surprenant que dans un pareil climat on s'empresse à jouir de l'été. Pour moi, n'ayant point de maison de campagne, j'allois voir celles des autres. Il y en eut une sur les bords de la petite *Néwa*, qui me charma par son apparence champêtre & le peu de part que l'art y avoit. C'étoit celle de M. de *Zagrewsky*, Directeur de l'Académie des Beaux-Arts. J'eus l'honneur de m'y entretenir avec ce Seigneur & avec Madame son épouse, qui est d'une famille de Princes Russes. Comme j'admirois les fleurs de son jardin, elle daigna en cueillir &

m'en présenter un bouquet. Le lendemain je lui
envoyai les vers que voici, sur l'air : *Charmantes
fleurs, quittez les prés de Flore, &c.*

Charmantes fleurs, qu'une aimable Princesse
Cueillit pour moi sous des ombrages frais,
Puisse ma main, vous arrosant sans cesse,
Long-temps encor conserver vos attraits !

Déjà mon cœur, qui chérit la nature,
Peu satisfait du faux éclat de l'art,
N'appercevant en tous lieux qu'imposture,
Désespéroit de la trouver sans fard.

Mais je l'ai vue. Avec Flore & Pomone,
Chez vous, Princesse, elle a fixé sa cour.
Elle est en vous : elle vous environne ;
Tout me l'annonce en votre heureux séjour.

Pauvres mortels, qui, dans un vain tumulte,
Cherchez sans fin d'insipides plaisirs,
A la nature adressez votre culte :
Elle peut seule éteindre vos desirs.

Des bois, des prés, un verdissant rivage,
Des fleurs, des fruits, des oiseaux amoureux,
Des entretiens à l'ombre d'un feuillage,
Sont, plus que l'or, faits pour nous rendre heureux.

Depuis long-temps ma muse léthargique
S'abandonnoit aux langueurs de l'ennui :
De *Zagreusky* j'ai vu le champ magique ;
Ce seul aspect la ranime aujourd'hui.

Si ses accents font dignes de vous plaire,
 Si vous daignez l'honorer d'un souris,
 Pour ses efforts je demande un salaire :
 C'est que des fleurs encore en soient le prix.

Là - dessus j'obtins une quantité des plus belles fleurs.

Colonie.

Les habitants de l'isle d'*Oesel* dans le Golfe de Finlande , avoient entamé en 1780 un procès contre leur Seigneur. Ils prétendoient être libres , étant Suédois d'origine , & le Seigneur les traitoit en esclaves. Le Sénat leur donna gain de cause , & le Prince *Potemkin* chargea le Pasteur Finnois de Pétersbourg , qui parle la Langue Suédoise , d'aller à *Oesel* pour proposer aux habitants de quitter leur isle , & de s'établir aux environs de *Kherfon* près de la Mer Noire. Il y en eut environ deux cents qui acceptèrent la proposition , sans compter leurs femmes & leurs enfants. On leur donna un convoi de soldats pour les conduire en toute sûreté au lieu de leur destination. On leur envoya quelque temps après un Pasteur Suédois. J'ai depuis appris que cette Colonie s'est presque éteinte , en peu de temps , soit à cause du changement de climat , soit par l'ingratitude du terrain qu'elle devoit cultiver , soit par la mauvaise administration des secours qui lui étoient

destinés. Il doit cependant y en avoir des restes; & au bout de quelques siècles, si on oublie leur origine, on fera bien étonné de trouver un jargon qui conservera toujours quelques mots Suédois, dans un Pays si éloigné de la Suede.

Couvent des Demoiselles.

A l'extrémité de Pétersbourg, là où la Néwa entre dans la ville, est une maison appelée *la Communauté Impériale des Demoiselles*, ou vulgairement *le Couvent des Demoiselles*. C'est en effet originairement un Couvent de femmes; & encore à présent il s'y trouve douze Religieuses, qui, outre leurs exercices monastiques, sont chargées de donner quelques instructions de religion à la jeunesse. Mais la principale destination de cette maison, est actuellement d'y élever aux dépens de l'Etat, la jeunesse du Beau-Sexe. Les Demoiselles qui y reçoivent leur éducation, sont au nombre de près de cinq cents. L'édifice où elles demeurent, a toute l'apparence d'un très-beau cloître. Au centre est une belle Eglise avec des tours vertes à pointes dorées, qui brillent dans le lointain. Autour de l'Eglise, sont les bâtiments de pierre où demeurent les religieuses & les personnes qui appartiennent à l'Institut d'éducation. Le tout est environné d'un mur épais qui défend à tout profane l'entrée de cette forteresse de la

chasteté & de l'innocence. La direction de cette maison dépend principalement de Madame la Générale *de la Font*, Dame respectable par son âge & par l'affiduité avec laquelle elle remplit son emploi. Elle demeure dans la maison même, & a pour subalternes plusieurs Gouvernantes avec leurs Inspectrices. L'éducation est la même qu'au Corps des Cadets, autant que la différence des Sexes peut le permettre. Les Demoiselles sont reçues dans la maison à l'âge de 6 ans, & y demeurent jusqu'à 18. Il n'y a que la moitié des élèves qui soient de condition; l'autre moitié consiste en Bourgeoises. Au sortir de la maison, les Demoiselles nobles se retirent chez leurs parents, ou sont placées à la Cour : les Bourgeoises sont employées dans des maisons particulières. Celles de l'un ou de l'autre état qui veulent se marier, sont ordinairement dotées par l'Impératrice, surtout si elles se sont distinguées durant le temps de leur éducation. Quant à la religion, les Elèves sont, pour la plupart, du rite Grec, quoiqu'il y ait aussi beaucoup de Luthériennes. Les Institutrices sont des étrangères de toute religion : il y en a plusieurs de la Communion Réformée, & la Générale actuelle en est aussi.

Jeux.

Les Russes du commun peuple, s'amuse à

différents jeux pendant leurs heures de loisir , & quand ils ne sont pas ivres. Ils jouent aux cartes, quelquefois aux dames, & même aux échecs. Ils jouent encore aux osselets, c'est-à-dire qu'avec de petits os d'animaux, ils font une sorte de jeu de quilles. Ils jouent à la bague, jeu qui consiste à mettre à terre une bague de fer : le plus habile est celui qui peut jeter un gros clou de fer, de façon qu'il s'enfonce en terre en passant par la bague. En été, peu avant Pâques, ils vont se divertir aux tourniquets. Ce sont des especes de moulinets érigés en grand nombre vers ce temps à certaines places publiques : pour quelques sols, on se fait tourner en rond tant que l'on veut, horisontalement par quelques-unes de ces machines, & verticalement par d'autres; beaucoup de spectateurs de tout ordre s'amuse à regarder ce divertissement des domestiques & de la populace. Aux mêmes endroits, il se donne ordinairement sur des tréteaux, des farces qui sont pitoyables, mais qui amusent infiniment la populace. En hyver, viennent les montagnes de glace dont j'ai déjà parlé.

Superstition.

Chaque peuple a ses superstitions. Les Russes en ont une qui leur est particuliere. Ils croient que chaque maison, ou plutôt chaque famille, a

son esprit familier, ou son génie, qu'ils appellent *Domovoy*. C'est, selon eux, un être bienfaisant qui protège la maison, mais qui quelquefois aussi s'amuse à faire des espiègeries & à épouvanter les gens. J'ai eu pendant quelque temps un domestique Italien, qui avoit entièrement adopté cette croyance des Russes. Il prétendoit avoir vu de ses yeux mon *Domovoy*, grand comme un géant, noir comme un diable, & avec des yeux étincelants comme du feu. Si les meubles craquoient pendant la nuit, comme il arrive quelquefois lorsque le temps se change, c'étoit, selon lui, le *Domovoy* qui y tracassoit.

Je n'ai pas remarqué que les Russes ayent peur des revenants, comme les Finnois, les Allemands, &c. Je ne fais pas même s'ils en ont l'idée. Ils honorent leurs morts sans les craindre. Tous les ans ils célèbrent le souvenir de la personne qu'ils ont chérie, font un festin lugubre à son honneur, & mangent sur sa tombe, en lui souhaitant le Royaume des Cieux.

Fanatisme.

En 1771, la peste régnoit à Moscou, & le peuple accouroit en foule à une image qui étoit exposée en public, & dont il réclamoit le secours. L'Archevêque *Ambroise*, pour arrêter la com-

munication de cette maladie terrible, fit empor-
 ter l'image. La populace irritée se jetta sur lui,
 le poursuivit jusque dans le Sanctuaire, & le mas-
 sacra au pied des autels. Un jeune Orateur fit son
 Oraison funebre; & dans un endroit, il apostrophe
 ainsi les coupables. » Osez-vous croire, monstres
 » qui êtes indignes du nom d'hommes ! osez-
 » vous croire qu'en sacrifiant à votre fureur ce
 » saint personnage qui avoit si bien mérité de
 » sa patrie, vous ayez offert à Dieu une vic-
 » time qui lui soit agréable? Votre conscience
 » ne vous foudroye-t-elle pas, en vous repro-
 » chant un forfait presque inoui? Ces blessures,
 » ces meurtrissures, effets de votre rage exécra-
 » ble, ne déchirent-elles pas vos cœurs de tigres?
 » Cette terre arrosée par vos mains de son sang,
 » ne témoigne-t-elle pas contre vous? N'implo-
 » re-t-elle pas la vengeance du Ciel & de la ter-
 » re, en faveur de ce sang innocent que vous avez
 » versé, tandis qu'il étoit de votre devoir de le
 » défendre de toutes vos forces? Le Ciel n'écou-
 » tera-t-il pas les gémissements de tant d'ames fidel-
 » les, si honteusement privées de leur Pasteur?
 » N'écouterà-t-il pas les cris de toute l'Eglise Ruf-
 » sienne, qui est diminuée de l'un de ses Chefs
 » & de ses Membres les plus zélés? Vous avez
 » pillé non le bien d'un particulier, mais le bien
 » public. Vous avez porté la désolation dans le
 » Sanctuaire :

» Sanctuaire : vous avez brisé les images sacrées :
 » vous avez foulé aux pieds le plus saint des Sa-
 » crements. Et ces horreurs, vous les avez exer-
 » cées dans votre propre patrie, dans une ville
 » où il ne regne qu'une même foi & une même
 » Eglise : vous êtes donc pires que les plus aveu-
 » gles des Payens, pires que les plus sauvages
 » des barbares, qui jamais n'ont commis des abo-
 » minations pareilles contre les choses qu'ils re-
 » gardent comme sacrées. Le Gouvernement, ir-
 » rité de votre scandale, jusqu'à vous menacer
 » de la peine de mort, les châtimens que votre
 » scélératesse vous a déjà attirés, tout cela ne vous
 » fera-t-il pas enfin reconnoître ce qu'il y a d'im-
 » pie, d'inhumain, de diabolique même dans vo-
 » tre conduite " ?

On voit que cette tirade part d'un cœur in-
 digné au dernier point des ravages qu'avoient
 faits un aveugle fanatisme & une superstition
 cruelle.

Sciences & Arts.

Il y a à Pétersbourg une *Académie des Scien-*
ces, avec un Gymnase ou College qui y est an-
 nexé pour l'instruction de la Jeunesse; une *Aca-*
démie des Beaux-Arts, où l'on élève en même-
 temps trois cents jeunes Artistes; une *Académie*
Russe, destinée à fixer & à perfectionner la Lan-

gue. Il y a des *Universités* à Moscou & à Kiow, des *Séminaires de Théologie* à Twer & à d'autres endroits; des *Ecoles Normales* nouvellement établies dans toutes les parties de l'Empire.

Malgré tant de secours, les sciences & les Arts n'ont pas encore fait des progrès fort considérables en Russie; ce qui vient en partie de ce que les Instituts d'éducation dont l'influence peut s'étendre sur le commun peuple, sont encore nouveaux. Ce ne fera qu'après qu'on aura instruit bien des milliers d'hommes de toute condition, qu'on pourra espérer de voir s'élever entre eux quelques génies propres à éclairer leurs compatriotes.

Jusqu'ici presque tout ce qui s'est fait de remarquable en Russie, a eu des étrangers pour auteurs. Les Membres de l'Académie des Sciences sont pour la plupart étrangers; ceux de l'Académie des Beaux-Arts, de même; pareillement les Professeurs de l'Université de Moscou; les Peintres, Sculpteurs, Architectes, les Fabricants, les bons Artisans sont ordinairement des étrangers.

Pour encourager les nationaux, on a coutume de louer beaucoup & de récompenser les productions de leur génie, quelque médiocres qu'elles soient. Il est à craindre que ce ton d'exaltation & d'exagération, avec lequel on vante tout ce que produit la Russie, tout ce qui tient à la

Russie, ne ralentisse les progrès de la nation. Car il en est d'une nation, comme d'un particulier; des louanges précoces ne sont propres qu'à lui inspirer l'orgueil & la paresse.

Passons en revue les principales branches des connoissances humaines, pour voir jusqu'à quel point elles ont été cultivées en Russie.

L'Histoire naturelle semble être une science exactement faite pour la Russie. L'énorme étendue de cet Empire, fait qu'on y trouve réunies les productions de presque tous les climats. L'Académie n'a pas manqué de profiter de cet avantage; & Mr. *Pallas*, entr'autres, ne cesse d'enrichir continuellement l'Histoire naturelle de nouvelles découvertes. Sa famille est connue à Berlin.

Les matieres rurales sont discutées par une *Société libre économique*, établie à Pétersbourg. Mais jusqu'ici il paroît que la théorie n'a pas beaucoup influé sur la pratique. Cependant les jardiniers Russes de Pétersbourg ont fait un grand bien à la ville, en s'adonnant à la culture artificielle des terres, qui suppléent durant une grande partie de l'année aux productions que la rigueur du climat refuse aux habitants.

Les Fabriques & Manufactures ne sont pas encore nombreuses en Russie. Il y a cependant deux bonnes Fabriques d'armes & d'ouvrages de fer, l'une à *Toula*, & l'autre à *Sisterbeck*, une manu-

facture de porcelaine à Pétersbourg , & une autre à Moscou , quelques manufactures d'étoffes , &c.

La Musique nationale des Russes ne vaut rien ; elle est trop larmoyante : c'est pourquoi les nouveaux Musiciens Russes cherchent à imiter la modulation Italienne , & ils y réussissent quelquefois , sur-tout dans les airs d'Opéra comiques. Il y a toujours à la Cour d'excellents Compositeurs Italiens. *Paisello* s'y trouve actuellement.

La Peinture , la Sculpture , & l'Architecture font encore entre les mains des étrangers. L'Académie des Beaux-Arts a produit un très-bon graveur , qui après avoir travaillé durant quelques années en Angleterre , est retourné dans sa patrie.

La Grammaire Russe est encore très-imparfaite. Les bons Dictionnaires manquent. *L'Académie Russe* va remplir ces vuides. Entre les Langues étrangères , on cultive principalement l'Allemande & la Françoisé. Les Ecclésiastiques de quelque distinction parlent fort couramment le Latin. Mais en général les Russes s'en tiennent presque à l'usage des Langues , sans approfondir les regles : ils manquent de patience pour cela.

L'éloquence de la chaire n'est pas négligée : l'Archevêque *Platon* est bon Prédicateur ; l'Aumonier *Gédéon* l'étoit avant lui. Mais comme on prêche très-rarement , l'exercice manque aux Orateurs.

Il y a eu deux poètes célèbres, *Soumarokof*, & *Lomonoff* : ils ont fait des Tragédies, des Odes, des Satyres &c. M. *Tscherkoff*, encore vivant, a fait un Roman dans le goût de *Télémaque*, appelé *Numa Pompilius*. Il y introduit la Nymphé Egérie, donnant d'excellentes leçons de Politique & de Législation à son héros : M. de *Wisn* fait des Comédies & des Pièces d'un goût léger : il a traduit en Russe le *Joseph* de M. *Bitaubé* : cette traduction est très-estimée à cause de l'élégance du style, & rend parfaitement bien les beautés de l'original.

La Littérature Russe s'enrichit de jour en jour par les Traductions qui se font du Grec, du Latin, de l'Allemand & du François en Russe. L'Impératrice a assigné un fonds pour les Traductions, & l'Académie en a l'administration. Le goût de la nation se formera de plus en plus, en s'appropriant les productions étrangères ; mais il perdra son originalité.

Il y a quelques bons Historiens Russes ; mais je doute qu'il y en ait de beaux & d'agréables.

La Philosophie spéculative est nulle en Russie. L'Académie ne s'en mêle pas ; elle s'en tient principalement aux Mathématiques, à la Physique, à la Chymie & à l'Histoire Naturelle. Tel Seigneur Russe croit être grand Philosophe, quand il a lu quelques Ouvrages de Voltaire.

Les Mathématiques sont un des objets essentiels des travaux de l'Académie. Qui ne connoîtroit *Euler* & *Lexell* que la mort a enlevés depuis quelque-temps ? M. *Fufs*, disciple d'*Euler*, marche sur ses traces. Il y a des Académiciens Russes dans la classe Mathématique. Mais je crois qu'en général la nation n'est pas propre à des spéculations qui demandent une contention d'esprit si soutenue.

L'adresse pour les Ouvrages de Mécanique, ne manque pas aux Russes : mais ils n'ont point de théorie.

L'Art militaire est sur un très-bon pied ; mais il semble que les succès des armées Russes proviennent principalement de l'obéissance aveugle des subalternes, qui resteroient immobiles devant la bouche d'un canon qu'on va décharger, si leur chef le leur ordonnoit.

La Marine Russe, tant commerçante que militaire, s'accroît de jour en jour, & les victoires navales remportées sur les Turcs sont des preuves des progrès qu'on a faits à cet égard. Les connoisseurs disent que les vaisseaux marchands sont mal construits : ils ne sont d'ailleurs que de sapin ; le bois de chêne, qui est rare, étant réservé pour les vaisseaux de guerre.

Les Russes ne raffinent pas beaucoup sur la Théologie, & il est difficile même d'apprendre au juste

quels sont les dogmes qui les distinguent des autres communions Chrétiennes.

Les Médecins sont adorés : on met en eux toute la confiance imaginable : ils s'enrichissent tous, de même que les Apothicaires. Ils sont presque tous étrangers, & les principaux d'entre eux composent à Pétersbourg un College de Médecine.

Le commerce fleurit, sur-tout celui d'exportation & d'importation. La circulation de l'argent est facilitée par les billets de banque, qui sont de 25, de 50, & de 100 roubles. La banque jouit d'une parfaite confiance de la part du public, & ses assignations sont tout aussi communes & aussi accréditées que les métaux monnoyés. Ces assignations représentent la monnoie de cuivre; celle d'or & d'argent vaut quelque chose de plus.

La monnoie Russe se divise par fractions décimales. L'Impériale vaut 10 roubles : le rouble 10 grivnes, & la grivne 10 copecs. Depuis le copec jusqu'à la grivne, la monnoie est de cuivre; depuis la grivne jusqu'au rouble, d'argent; depuis le rouble jusqu'à l'Impériale, d'or; depuis l'Impériale jusqu'à 100 roubles & au-delà, on se sert de billets de banque.

Musique singuliere.

Rien de plus singulier que ce qu'on appelle la

musique de cors-de-chasse. L'invention en est due aux Russes. Il y a autant de Musiciens qu'il y a de tons & de sémitons dans la piece qu'on veut exécuter. Chacun tient d'une main sa tablature, & de l'autre un cor semblable à celui des Guets de nuit de Berlin, & qui ne donne qu'un seul ton. Au moment où un ton doit se faire entendre, l'un des Musiciens porte subitement son cor à la bouche, puis l'en retire. Le maître de chapelle bat la mesure, & prend garde à l'exécution exacte de la piece. Malheur à celui qui manqueroit le moment de corner; il en seroit puni à coups de bâton. Aussi est-il surprenant d'entendre avec quelle régularité ces orgues vivantes exécutent la musique, même la plus rapide. L'effet en est très-agréable à l'oreille, principalement à quelque distance.

Fête champêtre.

Le Jeudi avant la Pentecôte, les Villageois Russes célèbrent une fête champêtre, & il y a beaucoup de citadins qui vont la voir. Les femmes & les filles d'un village ornent une belle branche de bouleau garnie de ses feuilles, d'une grande quantité de rubans, de bandelettes & de jolis mouchoirs, qui flottent au gré du vent. Les Payfans des deux sexes sortent en procession, en suivant celui qui porte cette espece de trophée :

ils font quelques tours par le village en chantant & dansant de toutes leurs forces. Ensuite le bouleau décoré reste en repos jusqu'au premier jour de Pentecôte : alors on répète la même cérémonie ; après quoi on détache les ornements, & chacun reprend ce qui lui appartient. Cette fête est apparemment la célébration du retour de la verdure & du printemps.

Dame Turque.

J'ai eu pendant quelque temps au nombre de mes auditeurs à Pétersbourg, une Dame, native de Constantinople, mais de famille Gènevoise & professant la Religion Réformée. C'étoit Madame de *Laskarof*, née *Dunant*, niece de Madame *Godet*, qui s'est arrêtée pendant quelques années à Berlin. M. son époux a été Consul de Russie à Smirne, & ensuite envoyé en Crimée. Maintenant l'Impératrice l'a récompensé de ses services en lui donnant un poste plus avantageux. Madame de *Laskarof* assistoit régulièrement au service divin, habillée à la Grecque ; ce qui attiroit sur elle les regards de toutes les Dames. Elle m'a raconté plusieurs particularités au sujet de la Turquie. En voici des échantillons.

La peste ne s'attache point au pain, & on peut hardiment manger du pain que les Turcs

tendent aux étrangers à travers des guichets ou des grillages, lorsque cette calamité regne parmi eux.

Il y a dans l'Archipel une isle qui n'est habitée de temps immémorial que par des Lépreux. Tous les ans il s'y rend un vaisseau, qui leur jette du pain & d'autres comestibles sur le rivage.

Les Turcs disent en proverbe : *les Grecs ont possédè trois choses , savoir ; Constantinople , la science & la fierté. Ils se sont laissè prendre Constantinople par les Musulmans : ils ont donné leur science aux Francs , & n'ont gardé pour eux que la fierté.*

Coutume Tatare.

Chez certains peuples Tatares, dépendants de la Russie, il y a une singuliere maniere de faire accoucher les femmes. On appelle l'homme le plus fort de la Horde : il prend la femme entre ses bras, à l'endroit de la ceinture, & la presse de toutes ses forces, jusqu'à ce que l'enfant soit venu au monde. Nos Dames ne se contenteroient pas probablement d'un pareil accoucheur.

Langage poli.

Les Russes se sont accoutumés depuis les derniers regnes à se servir de la seconde personne

du pluriel, en parlant à une seule personne, comme font les autres nations Européennes. Cet usage a passé de la Cour à la noblesse du Pays, & de là au peuple, qui l'observe à l'égard de ses supérieurs seulement. C'est ainsi que la politesse prévaut sur le bon sens, qui avoit sagement introduit dans les Langues une différence entre le singulier & le pluriel. Les Russes ont aussi déjà leurs *Excellences*, *Eminences*, *Graces*, & toute cette *titulature* inventée par la flatterie, & accréditée par l'orgueil.

La manière la plus cordiale d'apostropher quelqu'un en Russe, c'est de le nommer par son nom propre, suivi de celui de son père, comme *Iwan Iwanowitsch*, Jean, fils de Jean; *Peter Féodorowitsch*, Pierre, fils de Théodore; *Maria Andréyewna*, Marie, fille d'André. On use de cette façon de parler envers les personnes de la plus haute distinction.

Morale du Kamtschatka.

Il y a plusieurs années que l'Impératrice avoit convoqué à Moscou des Députés de toutes les nations qui vivent sous le sceptre de Russie, pour projeter un Code de Loix. Le Député du *Kamtschatka* arriva comme les autres, & commença d'abord par s'informer du motif pour lequel on l'avoit fait venir. La conversation qu'il eut à ce

fujet avec un Seigneur Russe, est très-propre à donner une idée de la morale des peuples du Kamtschatka. Je vais la rapporter telle qu'elle m'a été racontée par un témoin auriculaire (1).

Le Kamtschadale. Dis-moi, je t'en prie, Seigneur, pourquoi m'a-t-on fait venir de si loin dans ce pays-ci ?

Le Russe. C'est pour travailler avec nous à régler les loix de ce grand Empire.

Le Kamtschadale. Je ne comprends pas bien ce que tu me dis, Monseigneur. Explique-moi auparavant ce que c'est qu'une loi : car je ne me souviens pas d'avoir jamais entendu ce mot.

Le Russe. Une loi, c'est une regle généralement adoptée, soit par la volonté de celui qui gouverne, soit par un accord unanime du peuple, selon laquelle on juge les actions des hommes.

Le K. Mais encore, à quoi bon une loi ou regle pareille ?

Le R. A tenir le vice en bride, & à empêcher les crimes.

Le K. Seigneur, pardonne-moi mon ignorance : qu'entends-tu par des crimes ?

(1) Il paroît que celui qui m'a raconté cette conversation, a voulu l'enjoliver un peu. Je me suis permis d'en retrancher un article visiblement opposé aux mœurs des Kamtschadales, autant qu'on les connoît jusqu'à présent.

Le R. Dans ton pays, ne vole-t-on pas ? Ne tue-t-on pas ? Eh bien, ce font-là des crimes.

Le K. Pour ce qui est de tuer, je fais bien ce que c'est : par exemple, nous faisons mourir des animaux pour les manger.

Le R. Il s'agit ici des hommes, & non des animaux. Il est impossible qu'il n'arrive quelquefois des meurtres au Kamtschatka, comme par-tout ailleurs, c'est-à-dire qu'un homme dans la colère en fasse mourir un autre.

Le K. Il est vrai que je me souviens d'un ou de deux cas pareils ; mais nous avons toujours regardé cela comme l'effet d'une maladie dans celui qui a tué.

Le R. Et qu'a-t-on fait au malade ?

Le K. On l'a guéri.

Le R. Comment l'a-t-on guéri ?

Le K. On s'est assemblé autour de lui, & on lui a aussi ôté la vie pour lui ôter sa maladie en même temps, afin que le pauvre malade ne souffrît pas plus long-temps.

Le R. Le remède est excellent. Mais venons au vol. Comment punit-on un voleur chez vous ?

Le K. Je ne fais pas encore ce que c'est qu'un voleur.

Le R. C'est un homme qui prend sans raison à un autre, ce qui appartient à cet autre.

Le K. Il ne peut donc pas y avoir de voleurs.

Car si un autre homme a ce qui lui est nécessaire, pourquoi prendroit-il ce que j'ai, puisqu'il n'en a pas besoin? Et s'il n'a pas ce qui lui est nécessaire, qu'il vienne, je ne puis l'empêcher de prendre ce que j'ai de trop. N'est-il pas mon frere? Et le grand Être ne nous a-t-il pas tous faits?

Le R. Mettons le cas où vous êtes obligés de payer vos tributs à la Russie. Un homme aura à donner par exemple pour sa part deux zibelines, trois loups, & deux renards. Si sa chasse n'a pas été heureuse, & qu'il lui manque un renard, ne tâchera-t-il pas de le voler en secret à un autre?

Le K. Non pas! non pas! Il ira à la grande caisse qui est dans la forêt, & où chacun jette son tribut : il y jettera ses zibelines, ses loups, & son renard : puis il restera auprès de la caisse jusqu'à ce qu'il vienne un autre homme qui ait attrapé un renard de plus qu'il ne lui en falloit, & cet autre donnera le renard pour lui.

Le R. Mais quand est-ce que le premier payera ou rendra le renard au second?

Le K. Jamais. Ne sommes-nous pas freres? Ne peut-il pas arriver que celui qui a donné le renard, ait besoin à son tour qu'on en donne un pour lui? Mais qui est-ce qui lui ferait ce bien, s'il n'avoit pas voulu le faire à son frere?

Le R. Mais pourquoi croyez-vous donc qu'il faille faire du bien à un autre, & ne pas lui faire de mal ? Comment pouvez-vous favoir sans loi ce qui est bien ou mal fait ?

Le K. Ha ! ha ! ho ! A présent que je fais ce que c'est qu'une loi, je te dirai bien que nous en avōns une aussi, & qui vaut peut-être autant que la vôtre.

Le R. Et laquelle ?

Le K. (faisant avec son doigt un mouvement, comme s'il vouloit couper la main au Seigneur Russe.) Si je te coupe la main, cela te fera mal, n'est-ce pas ?

Le R. Sans doute.

Le K. Eh bien, n'est-il pas clair par-là que quand on coupe la main à quelqu'un, cela lui fait mal, & qu'il ne faut pas par conséquent que tu coupes la main à personne.

Le R. Tu as raison : il ne faut pas faire aux autres ce que nous ne voulons pas que les autres nous fassent.

Le K. Si j'ai faim dans mon pays, & que mon frere me donne du poisson pourri à manger, cela me fait du bien. Eh bien, il faut donc que je donne du poisson pourri à mon frere quand il a faim.

Le R. C'est-à-dire, que tout ce que vous voulez que les autres vous fassent, il faut le leur faire de même.

Le K. Mais à propos de poisson pourri, l'Impératrice m'a donné cinq roubles à dépenser par jour pendant que je suis ici : mais comme le poisson pourri n'est pas cher, & qu'on a même beaucoup de peine à acheter ici le poisson autrement que frais, j'ai cet argent de reste de ces derniers jours. Tiens, Seigneur, je te prie de le rendre à l'Impératrice.

Le R. Tu peux le garder puisqu'il t'a été assigné. L'Impératrice se soucie bien peu de quelques roubles.

Le K. Ils ne m'appartiennent pas. Rends-les, Seigneur, je t'en conjure. Je ne saurois garder le bien d'autrui.

Cocagne funeste.

Dans l'automne de 1781, les Fermiers d'eau-de-vie donnerent à la populace de Pétersbourg ce que les Italiens appellent une *Cocagne*, c'est-à-dire, une fête où l'on abandonne à tout venant une grande quantité de mangeaille & de boisson. Ici ce fut l'eau-de-vie qu'on fit couler en abondance de quelques fontaines préparées à cet effet. Les Mougiks s'étant bien remplis de leur boisson favorite, restèrent en grande partie couchés ivres - morts dans les rues. Il survint une nuit très-froide, & le lendemain matin on en trouva beaucoup qui étoient morts de gelée ; on prétend

prétend qu'il en périt environ trois cents de cette maniere. Malgré cette galanterie faite au peuple, les Fermiers, convaincus quelque temps après de malversation, furent sur le point de recevoir le Knout, & n'obtinrent leur grace qu'à l'occasion de l'inauguration de la statue de Pierre Premier, circonstance dans laquelle l'Impératrice voulut signaler sa clémence.

Grippe ou Influence.

Au commencement de l'année 1782, il régna à Pétersbourg une maladie épidémique que les étrangers appelloient l'*Influence* ou la *Grippe*. Elle venoit de la Tatarie, & passa de-là jusqu'à Moscou, de Moscou à Pétersbourg, de Pétersbourg en Finlande & en Livonie, de-là dans d'autres pays plus occidentaux, parcourant presque tout le vaste continent qui renferme l'Asie & l'Europe.

Cette maladie n'étoit pas mortelle, excepté pour les vieillards & les infirmes. Les symptômes ressembloient beaucoup à ceux d'une fièvre catharrale; c'étoit des maux de tête & de poitrine, des nausées, des toux, des accès de fièvre, des douleurs dans les membres. Le mal ne duroit que peu de jours, mais presque personne n'en étoit exempt. Les malades trouvoient peu de secours, parce que les gens de leur maison

étoient tous dans le même état. Ceux qui pouvoient marcher , alloient assiéger les maisons des Médecins & les boutiques des Apothicaires. Les uns & les autres , en touffant & gémissant , distribuoient des remedes dont leur aspect même montrait l'inutilité. Pour moi j'en fus quitte à bon marché , & je me guéris en me tenant chaudement , avalant du vinaigre & de l'huile , & me frottant le corps avec de la flanelle aux endroits où je sentoie des douleurs.

Statue de PIERRE I.

Le 6 Août 1782 , je fus témoin de l'inauguration de la statue équestre de Pierre I , qui se fit avec beaucoup de cérémonies. Cette statue de bronze est , comme on fait , l'ouvrage de M. Falconet. Elle a été posée dans une grande place , proche de la Néwa , à l'endroit où est le pont de bateaux , qui joint le Wasiliosrof au reste de la ville. La place étoit environnée de plusieurs rangs de bancs de bois peints en verd , & s'élevant en amphithéâtre. Il y avoit des inscriptions qui affignoient aux spectateurs la place qu'ils devoient prendre selon leur état. La Néwa étoit couverte de vaisseaux de toute grandeur , tout chargés de banderolles & des pavillons de toutes les nations : plusieurs de ces bâtimens portoient des canons.

Le moment de la cérémonie approchoit : le ciel qui avoit été obscur toute la journée , sembla s'éclaircir exprès après-midi , & le soleil dissipa les nuages pour être témoin de ce spectacle. La statue posée sur son piédestal au milieu de la place , étoit entourée d'une forte de paravents dont la peinture formoit une décoration champêtre ; ce qui empêchoit de voir le monument. Les spectateurs s'étoient placés , chacun selon son rang. L'Impératrice étoit sur un balcon vis-à-vis de la statue. Des régiments de soldats remplissoient le vuide de la place.

Tout d'un coup , au moment qu'on fit tomber la décoration , il se fit une décharge horrible de l'artillerie & des mousquets , de façon que la Néwa bouillonnoit & que les maisons trembloient. Toute la place fut couverte d'une épaisse fumée : & cette fumée se dissipant premièrement par en-haut , on vit paroître d'abord Pierre I , comme porté sur une nue , puis son cheval , puis le piédestal. Au premier moment où le Héros devint visible , la Souveraine le salua par une profonde inclination. Après la première salve , les régiments firent en ordre le tour de la statue pour la saluer , après quoi on se retira. Le soir , les vaisseaux illuminés du haut en-bas offrirent un superbe coup d'œil. La place étoit aussi illuminée , & remplie encore d'une foule innombrable de monde. Après la cé-

rémonie, l'Impératrice fit distribuer un grand nombre de médailles d'or & d'argent de différente grandeur, qui représentoient d'un côté la statue de Pierre I, & de l'autre le buste de Catherine II. Je ne ferai point de description de la statue même, parce qu'elle est assez connue dans toute l'Europe. On fait que le piédestal, dont la plus grande partie est d'une seule pierre, représente une pointe de rocher ; que le cheval, dans l'attitude du galop, ne repose que sur ses pieds de derriere, sous lesquels il foule un serpent ; & que le Héros lui-même, en costume Grec, tient de la main gauche la bride du cheval, & semble de la droite donner des ordres. Son visage, de même que la tête du cheval, est tourné vers la Néwa.

Mort de Léonard Euler.

En 1783, nous perdîmes M. *Léonard Euler*, si célèbre dans le monde savant par ses nombreuses découvertes en Mathématiques, si aimé de tous ceux qui le fréquentoient, si respecté dans sa nombreuse famille. Je l'avois vu l'avant-dernier jour de sa vie, gai, affable comme à l'ordinaire : seulement il se plaignoit de vertiges. Il disoit encore, que depuis peu de jours il ne savoit que penser de sa situation, qu'il lui sembloit qu'il étoit étranger dans sa maison, & qu'il ne

s'y reconnoissoit plus du tout. Le sur-lendemain, après le dîner, il s'entretenoit avec Mrs. *Lexell* & *Fufs* sur différents sujets de Mathématiques, de Physique & d'Astronomie, particulièrement sur la nouvelle Planete & sur les Globes Aérostatiques dont on commençoit alors à parler. Vers les cinq heures du soir, l'un de ses petits-fils étant survenu, il badina avec lui, étant assis sur un canapé, & fumant du tabac : tout d'un coup sa pipe tombe à terre ; il s'écrie, *ma pipe !* & se baisse pour la ramasser ; il se relève sans l'avoir prise, se frappe le front des deux mains, & dit : *je me meurs* : depuis ces mots, il n'en prononça plus d'autres, & fit encore des mouvements d'agonisant jusqu'à 11 heures du soir, temps où il expira. Le même jour dans la matinée, il avoit donné une leçon de Mathématique au même petit-fils dont je viens de parler. Il avoit aussi achevé quelques calculs qu'il avoit commencés au sujet des Globes Aérostatiques, & les avoit écrits comme de coutume en grosses lettres avec de la craie sur deux ardoises ; car c'étoit tout ce qu'il pouvoit faire encore avec le peu de vue qui lui restoit. Il étoit parvenu à l'âge de 76 ans & demi. Le sentiment me dicta les vers suivans sur cette mort.

Il n'est donc plus, ce Savant dont la gloire
Toujours nouvelle, ira d'un vol heureux

Transmettre encor son nom à la mémoire
De nos derniers neveux.

Heureux vieillard ! Tel qu'un soleil qui brille
Lorsque ses feux vont s'éteindre au couchant,
Couvert d'honneurs au sein de ta famille,
Tu meurs en inventant.

Mais non, tu vis. Ta dépouille mortelle
A beau servir de nourriture aux vers :
Ton ame va d'une vigueur nouvelle
Parcourir l'Univers.

Voiles sacrés, dont la sage nature
Toujours se couvre à nos profanes yeux,
Tombez pour lui ! Souffrez d'une ame pure
Les regards curieux.

Secrets du ciel, ô Mystères sublimes !
Qu'à nos efforts cacha le Créateur ;
Oui, Léonard déjà de vos abymes
Perce la profondeur.

Tandis qu'aux cieus sa grande ame contemple
De l'Univers les principes moteurs,
A ses vertus nous dresserons un temple
Dans le fond de nos cœurs.

Je n'ai que foiblement exprimé par ces vers la
vénération que j'avois, comme tous les gens de
bien, pour ce respectable & illustre vieillard.

Fuite des Esclaves.

Au printemps de 1784, dans le mois d'Avril, il y eut un incident qui montre combien la liberté est chère, même à des Esclaves. Il s'étoit répandu un bruit parmi les Esclaves à Pétersbourg, que le Grand-Duc vouloit recevoir à *Gatschina*, ville nouvelle qui lui appartient, située sur la rive gauche du Golfe, tous les Esclaves qui s'y voudroient établir, & qu'il leur donneroit la liberté. Dans l'espace de peu de jours, il y en eut plus de 800 qui s'enfuirent de chez leurs maîtres, & allèrent se présenter à *Gatschina*. Etant détrompés de leur illusion, les uns retournerent chez leurs maîtres; & d'autres, craignant des châtimens sévères, se disperferent dans les bois, où apparemment ils firent le métier de voleurs de grand chemin.

Mort inattendue.

Quelque temps après l'incident dont je viens de parler, mourut M. de *Landskoy*, jeune homme à la fleur de son âge, très-estimé de l'Impératrice. Un verre de boisson froide pris après un échauffement, lui causa une fièvre putride qui l'emporta au tombeau. Cette mort inopinée, jointe à l'évasion des Esclaves, qui l'avoit précédée,

donna lieu dans les pays étrangers aux soupçons les plus extraordinaires.

Vers Finnois.

Ce fut environ dans le temps de ces événements, que je reçus la vocation qui me fut adressée par l'une des Paroisses les plus considérables de la Colonie Françoisé de Berlin. Le desir de revoir ma patrie, l'emporta sur toute autre considération ; j'acceptai la nouvelle place de Pasteur qui m'étoit offerte, & je songeai à mon départ. Mon voisin le Pasteur Finnois fit des vers dans sa Langue au sujet de mon départ prochain : sensible à l'amitié qui les a dictés, j'en donne ici la traduction :

Pourquoi fuis-tu nos doux rivages ? O le meilleur des Bergers, pourquoi vas-tu chercher des bords lointains ? Tu laisses tes proches dans l'affliction : tes brebis abandonnées sur le pâturage, gémissent, sont en deuil, & regrettent leur gardien.

Ce qui te fait quitter ces lieux, ce n'est point, je le fais, une odieuse indifférence, ni la légèreté, ni l'amour honteux de l'or. Ton illustre patrie t'appelle, Berger expert, pour garder un troupeau qu'elle chérit.

Va donc, le meilleur des amis, le plus agréable de

mes compagnons ! Suis , sans tarder , la voix qui te demande : que des coursiers légers te ramènent dans ta patrie , pour y vaquer à l'œuvre qui t'est confiée. Que Dieu soit ton guide ! Qu'il te couronne d'un heureux succès , & t'introduise enfin dans ta patrie céleste.

Comme dans l'original la forme des vers Finnois est fort sensible , je transcrirai ici seulement les quatre premiers , avec la traduction littérale en Latin.

*Kuhun Kuljet Kaukaisella
Parsas Pappeista pakohon
Maidän Maaldan makialda
Heität heimoas hätehän , &c.*

Quò tendis in longinquam oram,
Optime pastorum fugiens
Nostris ab oris dulcibus,
Relinquens affines anxios , &c.

On se souviendra de ce que j'ai dit des vers Finnois & de la Langue Finnoise en général. J'ajouterai ici que les Finnois appellent leurs piéces de Poésie ou leurs chansons , des *Runnes* : ce même mot signifioit autrefois chez les peuples du Nord des *Lettres* alphabétiques.

Pour répondre aux vers Finnois de mon voïsin , je fis les suivans en François.

Le jour s'approche où loin de ces contrées,
Fuyant les bords des mers hyperborées,
J'irai content respirer sous l'azur
D'un ciel plus pur.

Adieu Néwa, dont l'eau majestueuse
Charme les yeux dans sa course orgueilleuse,
Mais qui souvent n'inspires que l'horreur
Dans ta fureur.

Adieu, Troupeau! ton Conducteur fidele
Va se soumettre à la voix qui l'appelle.
Mais sur ses pas vient un autre Berger
Te protéger.

Adieu, voisins, dont les soins sociables
M'ont fait couler tant de jours agréables!
J'en veux garder jusqu'au dernier soupir,
Le souvenir.

Anecdote.

Voici une anecdote que j'ai entendu raconter.
Se non è vero, è ben trovato.

Lorsqu'on fit transporter à Pétersbourg la grosse pierre dont à présent une partie sert de piédestal à la statue équestre de Pierre I, Mr. de *Betskoï* conduisoit l'entreprise; & Mr. de *Lasari*, alors Directeur du Corps des Cadets, inventoit les machines, & présidoit à tout l'ouvrage. L'Envoyé d'Angleterre vint une fois chez Mr. de *Betskoï*,

& le trouvant distrait & de mauvaise humeur ; il lui demanda s'il étoit malade. Mr. de *Betskoï* lui dit : Ah ! Mylord, ma pierre ! ma pierre ! c'est elle qui me tourmente. — Je vous plains, répondit l'Anglois, qui croyoit qu'il s'agissoit de la maladie de la pierre. Mais il doit y avoir des moyens pour la chasser. — J'ai tout éprouvé : mais jusq'ici elle avance si peu, & coûte déjà tant d'argent, que je commence à désespérer du succès. — Mais enfin, au défaut de tout autre moyen, vous avez une dernière ressource qui est la taille. — Comment la taille ? Je m'en garderai bien ; elle doit demeurer entière : sa grandeur même en fait le mérite. — Ici l'Anglois commença à s'appercevoir du quiproquo ; & M. de *Betskoï* lui fit comprendre qu'il étoit en fouci pour le transport d'un rocher, mais non pour la guérison d'une maladie.

Tsarskoyé-Sélo.

Peu avant mon départ de Pétersbourg, je voulus voir *Tsarskoyé-Sélo*, Château de plaisance de l'Impératrice, situé à 3 milles d'Allemagne de Pétersbourg.

Le chemin est un large pavé tiré en droite ligne, autant que le permettent les collines sur lesquelles on passe. Il est bordé de deux petits fos-

fés ; pour faciliter l'écoulement des eaux de pluie & de neige. Au-delà du fossé , regne des deux parts une file de lanternes , qu'on allume lorsque la nuit est obscure , & que l'Impératrice doit passer par ce chemin. Le terrain entre Pétersbourg & *Tsarskoyé-Sélo* , est sablonneux , stérile , & ne produit que des broussailles. On voit de temps en temps des maisons de campagne , avec des jardins où l'on a tâché de vaincre par l'art l'ingratitude du terrain. Quand on arrive à *Tsarskoyé-Sélo* , la scene change subitement. On voit d'abord un parc très-beau & très-étendu , enfermé dans des pallifades , à côté desquelles on passe ; on entre ensuite dans une enceinte qui représente une petite campagne Chinoise. Après l'avoir traversée , on entre dans le village , qui contient quelques rues de maisons de bois bâties à la Russe , & habitées par des payfans.

Le palais de l'Impératrice avec le jardin qui en dépend , est situé à côté du village. J'y allai pour rendre mes devoirs à S. E. Mr. le Comte d'Anhalt. Après cela j'allai voir le jardin. Il n'est pas fort étendu , mais il semble l'être par un effet de l'art qui en a tracé le plan. Ce plan réunit le goût Chinois , Anglois , Italien , &c. L'endroit le plus remarquable est un bassin d'eau , qui paroît beaucoup plus grand qu'il ne l'est , parce qu'il est disposé fort irrégulièrement. On y voit

des cascades , des rocs , des ponts ruinés , des isles , & autres embellissements imités de la nature. Sur l'eau & entre les arbres d'alentour , on voit des canards d'une race singuliere , des poules d'Inde , des cicognes , des cygnes , des paons & autres oiseaux rares. Vers le milieu du bassin s'éleve une grande colonne rostrale , érigée en mémoire des victoires navales remportées sur les Turcs : aux environs du bassin , on apperçoit divers édifices ; une seconde colonne rostrale de très-beau marbre ; une porte triomphale toute de fer , fondue en Sibérie ; une sorte de chapelle , où est le buste de Voltaire ; des bâtimens Chinois , Japonois ; une tour Gothique qui semble tomber en ruine , & du haut de laquelle on découvre tout le jardin & ses environs ; une pyramide Egyptienne , de la même pierre dont est fait le quai de la Néwa. A côté de cette pyramide sont deux pierres sépulcrales du plus beau marbre blanc , sous lesquelles sont enterrés deux chiens de l'Impératrice ; comme les inscriptions le font voir.

Un autre endroit remarquable du jardin , est un bâtiment appelé l'Hermitage , dans l'étage supérieur duquel Sa Majesté prend quelquefois ses repas avec les personnes qu'elle juge à propos d'y admettre. Le bas contient des poulies & d'autres machines , pour faire monter & descendre successivement les tables , les plats , les assiettes ,

&c. dont les convives ont besoin, fans qu'il paroisse aucun domestique.

Il seroit inutile d'entrer dans un long détail au sujet de tout les agréments répandus dans le jardin de l'Impératrice. Ce sont des choses dont la description ennuyeroit autant que la vue en est agréable.

Sa Majesté étant à *Tsarskoyé-Sélo*, je ne pus voir les appartements, ni la galerie de tableaux, dont par conséquent je ne puis donner la description.

Ce qui m'a déplu en allant chez M. le Comte, c'est l'obscurité des corridors dans lesquels un étranger peut aisément donner de la tête contre le mur, ou du pied contre des marches. Extérieurement, le palais fait un assez bel effet. C'est un oblong, avec deux petites aîles qui avancent un peu vers le jardin. Le bâtiment est de deux étages, y compris le rez-de-chauffée. Il est décoré de colonnes à chapiteaux dorés, & de plusieurs cariatides dorées de même.

Retour de Pétersbourg à Berlin.

De retour de mon petit voyage de *Tsarskoyé-Sélo*, je pris publiquement congé de mon troupeau, fis mes visites d'adieu, & me préparai au voyage de Berlin. Mon successeur, M. *Dumont*, arriva de Geneve deux jours avant mon départ.

Je partis le 4 Juillet 1784, vieux style, avec les personnes qui composoient ma maison. Notre équipage consistoit en une berline adaptée pour le voyage, & une *Kibitka*. Un voiturier Russe nous avoit fourni pour 400 roubles 3 hommes & 9 chevaux, qui devoient nous mener jusqu'à Berlin. J'écrirai ce voyage en forme de journal, ayant eu soin en route de noter les principales observations que j'ai faites.

Le 4 Juillet. Lorsque quelqu'un part de Pétersbourg pour les Pays étrangers, ses amis l'accompagnent ordinairement jusqu'à une auberge appelée *Krasnoï kabac*, ou le *Cabaret rouge*, situé à 10 werstes ou environ 1 mille & demi d'Allemagne de Pétersbourg. C'est ce qui s'observa aussi à notre égard. Plusieurs parents & amis prirent le thé avec nous dans cette auberge. C'étoit vers le soir. Ayant pris congé de la compagnie, nous cheminâmes encore jusqu'à 11 heures du soir, & passâmes une mauvaise nuit dans une maison de payfan Russe, parmi les tarracanés, les puces, & les poules.

Le 5 Juillet. Nous continuâmes notre route par d'assez mauvais chemins, & par un temps froid pour la saison.

Le 6 Juillet. Nous parvînmes pour le dîner à un village appelé *Tikepis*. Sa situation est charmante : un ruisseau qui coule entre des rivages

verts & des arbrisseaux, offre un spectacle enchanteur. Mais le terrain est d'ailleurs mauvais pour les bleds. Ce village est habité par des Russes & par quelques Esthoniens, à cause du voisinage de l'Esthonie. Après-midi nous passâmes par une petite ville appelée *Yambourg*, & située sur la *Louga*. Elle est connue par des fabriques de diverses étoffes qu'on y a établies. De *Yambourg* à *Narva*, le chemin est affreux. C'est une chaussée de poutres, toute délabrée, qui secoue horriblement les voitures. Nous arrivâmes à *Narva* vers le soir. C'est une ville fortifiée, bâtie à l'antique, inégale & montueuse, située sur la *Narova*.

Le 7 Juillet. Nous passâmes la nuit & la matinée à *Narva*. C'est la première ville de Livonie, ou proprement d'Esthonie, en venant de Pétersbourg. Après midi, étant partis de *Narva*, nous arrivâmes bientôt après au Golfe de Finlande : nous suivîmes le rivage jusqu'à la nuit, que nous passâmes dans un cabaret isolé. On remarquera que dans toute la Livonie, l'Esthonie y comprise, on ne trouve pas de villages proprement dits. Les habitants des campagnes vivent en familles séparées. Chaque famille a sa maison & ses terres à l'entour. Sur les grands chemins, il y a des cabarets qui sont aussi tout isolés, souvent situés au beau milieu des forêts les plus épaisses. Pour peu qu'un

qu'un voyageur soit poltron , il ne peut qu'être effrayé de se voir ainsi éloigné de tout secours humain , & abandonné à la merci des cabaretiers & des ivrognes.

Le 8 Juillet. Ayant continué notre route le long du Golfe , qui tantôt paroïssoit à nos yeux , & tantôt se cachoit derrière les arbres & les arbrisseaux du rivage , nous passâmes la nuit dans un de ces cabarets solitaires dont j'ai parlé. La seule commodité qu'on y trouve , c'est une chambre séparée & destinée à recevoir les voyageurs. On l'appelle *la chambre Allemande*.

Le 9 Juillet. Pendant la matinée , nous continuâmes à fuivre le Golfe ; après midi nous prîmes à gauche , côtoyant un grand lac , appelé par les Russes , le *Lac noir* , (Tschernoyé Ozero) & par les Esthoniens , le lac *Peïpus*. Le chemin passoit par des sables , des forêts & des déserts. Les habitants qui demeurent épars sur cette route , sont des Esthoniens , qui ressembtent assez à des sauvages. Ils vivent dans la plus grande misère , & sous le plus dur despotisme de leurs Seigneurs. Le seul plaisir qu'il ayent au monde , c'est de boire de mauvaise eau-de-vie dans les cabarets , principalement aux jours de fête. Ils sont encore fort avides de tabac : les femmes aussi-bien que les hommes , le fument dans de courtes pipes de bois , le prennent en poudre , & le mâchent.

Ils volent rarement autre chose que du tabac. Si quelqu'un d'eux a le malheur de tomber dans l'eau, son premier geste est, dit-on, de tenir en l'air la corne dans laquelle il a son tabac en poudre, de peur qu'il ne se mouille. Avec un peu de tabac, on obtient de ces bonnes gens tout ce qu'on veut; & un voyageur fait bien de s'en munir, pour leur en faire de petits présents.

L'habillement des Esthoniens est semblable à celui des Russes. Cependant ils portent la chemise dans le haut-de-chausses, & non dehors comme les Russes; leur sarrau ou surtout est ordinairement d'un drap très-grossier; ils ont les uns des bottes, & d'autres une sorte de pantoufles aux pieds. Ils portent de petits chapeaux noirs, assez semblables aux nôtres, tantôt ronds, tantôt retroussés en différentes manières.

Les femmes se distinguent par leur coëffure; selon qu'elles son vierges, jeunes mariées ou vieilles femmes. Les vierges n'ont qu'une bande, ou une espee de diadème autour de la tête, & portent les cheveux flottants. Les jeunes mariées ont les cheveux tressés & entrelacés de bandelettes & de houpes. Les vieilles portent des bonnets semblables à nos bonnets de nuit pour hommes. Le plus grand ornement des femmes, sur-tout des jeunes mariées, consiste en un collier auquel pendent des pieces de monnoie d'argent qu'elles

ont héritées de leurs ancêtres, ou reçues en présent. Elles portent aussi sur la poitrine une plaque d'argent toute ronde, & qui est quelquefois de la largeur d'une main. Ces joyaux passent par héritage de mere en fille, & sont une preuve de la prospérité dont cette nation a joui avant qu'elle fût soumise aux Chevaliers Allemands.

La Langue des Esthoniens ressemble beaucoup à celle des Finnois. Cependant plus on s'éloigne de Narva, & plus le langage devient différent du Finnois : de façon que ma femme qui parle le Finnois, avoit de la peine à se faire entendre dans le voisinage de Dorpat.

Les Esthoniens & les Lettoniens ne sont pas tellement abrutis par l'esclavage, qu'ils ne sentent encore le prix de la liberté. Ils se sont tout récemment révoltés à l'occasion d'une nouvelle capitation qu'ils doivent payer à la Couronne : ils ont maltraité leurs Seigneurs, soutenu des escarmouches contre des soldats, & tenté même d'enlever le Gouverneur de la Province. On a été obligé d'appeler un nouveau régiment de soldats pour les contenir.

Le 10 Juillet. Après avoir quitté le *Peipus*, & voyagé par des terres fertiles & cultivées, nous dinâmes à *Dorpat*. Notre hôte étoit un *Rathsherr*, ou Membre du Conseil de la ville. Comme son emploi ne lui rapporte que 120 roubles par an,

il reçoit des étrangers. Pour ne pas donner de scandale , il tient un aubergiste à ses gages dans une maison attenante à la sienne , & ne reçoit dans sa propre maison que du beau monde. La même faveur nous fut accordée.

Le 11 Juillet. La ville de *Dorpat* s'appelle en Russe , *Jouria* ou *Jourghia*. Elle est de médiocre grandeur , & s'est déjà relevée en partie de ses cendres depuis la première fois que je la vis. Nous en partîmes de bon matin , déjeunâmes dans un cabaret , derrière lequel il y avoit une mine abondante de tourbe , & dinâmes chez un Maître de poste.

Le 12 Juillet. Nous dinâmes dans une petite ville appelée *Walk*. Elle ne contient qu'environ 70 familles , en partie Allemandes , & en partie Livoniennes , qui tirent leur entretien des métiers qu'elles exercent , & d'un commerce de transport qu'elles font par terre.

Walk étant la première ville de Lettonie , c'est là que finit la Langue Esthoniennne , & que commence une toute autre Langue , absolument différente du Finnois , de même que du Russe & de l'Allemand. Elle est d'une grande étendue : car ses divers dialectes forment la Langue Lettonienne , la Curlandoise , & la Lithuanienne que les Paysans parlent par toute la Prusse Orientale. De façon que les Lettes ou Lettoniens , les Curlan-

dois & les Lithuaniens , semblent n'être originai-
 rement qu'une même nation. A quelques endroits,
 sur-tout en Curlande , cette Langue est mêlée de
 mots étrangers , entre lesquels il y en a de La-
 tins & de François. Voici quelques mots Letto-
 niens , tels que je les ai entendu prononcer par
 les Payfans des environs de *Walk*.

Malk , du bois.

Kreims , de la crème.

Svéast , du beurre.

Séans , du foin.

Allous , de la bierre.

Auos , de l'avoine.

Maïs , du pain.

Kroagous , le cabaret.

Odens , de l'eau.

Paouké , des œufs.

Péans , du lait.

Okouns , du feu.

Le 13 Juillet. Nous dinâmes à *Wolmar* , ville
 presque aussi petite que *Walk* , où néanmoins
 nous trouvâmes une bonne auberge. Après midi
 nous rencontrâmes sur la route une famille Al-
 lemande , composée d'un homme , de sa femme
 & de six jeunes enfants. Ils avoient un âne sau-
 vage, dont le bât renfermoit tout leur ménage,
 & de plus l'âne portoit encore le plus jeune des
 enfants qui pouvoit avoir trois ou quatre ans.
 Le reste de la troupe alloit à pied. Je parlai au
 pere , qui me dit qu'il étoit un Allemand des en-
 viron du Rhin, réduit à la misere par des inon-
 dations , qu'il alloit tenter la fortune à Péterf-
 bourg , qu'il avoit fait environ trois cents milles

d'Allemagne avec son âne , en vivant des charités des voyageurs , & qu'il faisoit environ deux milles & demi par jour. Le pauvre homme aura été bien embarrassé , quand il sera venu dans les cabarets Esthoniens , où il ne se trouve personne qui entende l'Allemand , & où l'on aura certainement moins compris son langage que celui de son âne. Au reste , Pétersbourg fourmille de ces gens qui disent avoir souffert toutes sortes de malheurs , les uns toujours plus terribles que les autres , ou qui les ont soufferts en effet. Il n'y a pas de ville où le métier de mendiant soit plus lucratif ; pour peu que celui qui l'exerce soit bien mis , & pour peu qu'il sache imaginer des histoires déplorables , il reçoit pour le moins un rouble dans chaque bonne maison.

Le 14 Juillet. Nous passâmes la nuit dans un cabaret Lettonien. Il n'étoit pas possible d'y dormir à cause de l'excessive chaleur ; le poële avoit été chauffé au beau milieu de l'été pour y cuire du pain.

Le 15 Juillet. Nous atteignîmes Riga. La première chose que je fis dans l'auberge , fut de demander de bonne bière , étant harrassé par la chaleur & le manque de sommeil. La bière de Riga est excellente , & approche beaucoup pour le goût de la bière d'Angleterre. On croit que si on la transportoit par mer ou par terre , elle

s'amélioreroit encore. Il est connu que cela arrive à la biere d'Angleterre. On dit même qu'il y a un Marchand de Londres qui envoie tous les ans sa biere à Pétersbourg, & la fait revenir, afin de l'améliorer par ce trajet.

Le 16 Juillet. Nous allâmes voir quelques parents de ma femme établis à Riga, & pareillement Monsieur *Helmund*, Consul de Prusse pour la Livonie, pour qui j'avois des lettres de recommandation de la part de mon beau-frere M. *Mahs*, Consul général de Prusse pour la Russie. M. *Helmund*, Berlinois de naissance, est l'un des hommes les plus serviables & les plus polis que j'aie connus. Si l'ordre & le bon goût dans l'extérieur d'un homme & dans son ameublement, sont un signe de la bonne disposition de son intérieur, M. *Helmund* donne de ce côté l'opinion la plus avantageuse de soi. Il est bien rare de trouver autant d'élégance & de propreté dans la maison d'un homme non marié.

Le 17 Juillet. Nous partîmes de Riga. Cette ville est très-commerçante, & on y voit beaucoup de mouvement. Mais d'ailleurs elle est laide : elle est bâtie sur un terrain sablonneux. Avant que d'y arriver, sur-tout du côté de la Russie, il faut passer des sables où les voitures s'enfoncent jusqu'à l'essieu. Comme c'est une ville frontiere & fortifiée, on y est examiné à toute rigueur.

J'ai été obligé d'y faire halte jusqu'à cinq fois pour montrer mes passeports & mes billets de douane. Au sortir de la ville, on passe la *Duna* sur un pont flottant, qui ne repose pas comme celui de Pétersbourg sur des bateaux, mais sur de simples radeaux.

A deux milles environ de Riga, se trouve la frontiere de l'Empire de Russie. A côté du grand chemin, est un bâtiment de bois où il y a une garde & des visiteurs. Il faut ici montrer pour la dernière fois ses passeports, & se faire visiter. Il faut sur-tout se garder de vouloir emporter des monnoies de Russie : car l'exportation en est sévèrement défendue.

Je viens de parler des passeports qu'on est obligé de montrer quand on veut sortir de l'Empire de Russie. Il faut dire ce que c'est. Ils ont principalement pour but, d'empêcher que l'on ne s'échappe sans payer ses dettes. Quand quelqu'un veut partir de Pétersbourg pour les Pays étrangers, il fait annoncer son départ dans trois gazettes consécutives. Il présente ces gazettes au Gouvernement, qui lui expédie un passeport imprimé & signé. Il faut encore le faire signer à la Police, & de plus à l'Amirauté, si l'on part par mer. Huit jours après l'expédition du passeport, on doit être hors de Pétersbourg, & au bout d'un mois, hors des frontieres de l'Empire; de peu

que dans un plus long intervalle, on ne contracte de nouvelles dettes.

Mes passeports étant en bonne forme, je n'eus aucune difficulté à esfluyer à la frontiere, & je passai en Curlande. Les partages politiques des pays, ne sont pas de purs effets du caprice des hommes; la nature même les a pour la plupart indiqués, soit par des fleuves & des montagnes, soit par la différence du terrain. Cette différence est très-sensible, quand on passe de Livonie en Curlande. Quoique le sol de la Livonie soit généralement bon, celui de la Curlande est beaucoup meilleur encore. Les bleds y viennent à merveille, & les forêts sont admirables par la grandeur & la fraîcheur des arbres.

Jusqu'ici j'ai suivi le vieux style en marquant les dates; mais me trouvant à présent en pays de nouveau style, je serai obligé d'avancer la date de 11 jours, & d'écrire le 29 Juillet au-lieu du 18.

Le 29 Juillet. Notre gîte pour la nuit, fut une auberge de Curlande proche des frontieres de la Russie. La maison portoit encore l'inscription de *Péage*, quoique les droits de passage soient entièrement abolis en Curlande par une convention faite avec la Russie. Un voyageur entre, passe, & sort sans que personne lui demande ni qui il est, ni d'où il vient, ni où il va, ni s'il a des mar-

chandises, ou s'il n'en a pas. Les Russes ont encore d'autres prérogatives en Curlande : dans les différends qu'ils ont ou entre eux, ou avec les nationaux, ils dépendent uniquement de l'Envoyé de Russie, ou en son absence, du Secrétaire de Légation.

La Curlande est un pays libre ; c'est-à-dire que les Seigneurs formant une sorte de république, sont presque indépendants du Duc, qu'ils ne considèrent que comme le premier & le plus riche d'entre eux (1). Ils ont droit de vie & de mort sur leurs sujets, avec cette modification qu'il faut le consentement de cinq Seigneurs pour prononcer sentence de mort contre un homme. Une autre suite de la liberté qui regne en Curlande à l'égard de toute personne de condition libre, c'est qu'on y reçoit indifféremment des gens de tout ordre : c'est l'asyle de tous les malfaiteurs à qui on a fait passer les frontières de Russie ou de Prusse. Les mendiants y sont innombrables. Et le plus singulier de tout cela, c'est qu'il s'y commet très-rarement des vols ou des meurtres. Peut-être que la Curlande a servi de tout temps de re-

(1) J'ignore si le Duc de Curlande convient de cette grande indépendance des Seigneurs. Ce que j'en dis, je le tiens de la bouche de quelques membres de la noblesse du pays.

traite aux exilés & à des gens sans feu ni lieu , & que c'est de-là que viennent dans la Langue de ce pays des mots pris du Latin , du François , de l'Allemand , du Russe , &c.

Je viens de parler des bannis qui , étant chassés de Russie , se retirent en Curlande : il faut dire un mot de cette sorte de gens , parce que j'ai oublié d'en parler à l'occasion de la Russie. On fait que la peine la plus ordinaire chez les Russes , est le *Knout* , c'est-à-dire , le fouet : les crimes d'Etat sont punis de l'exil en Sibérie. Mais l'un & l'autre de ces châtimens ne s'infligent guere qu'aux nationaux. Lorsqu'un étranger a commis quelque faute considérable , on lui fait ordinairement passer les frontieres. Pour cet effet , on le met dans une *Kibitka* , on le mene sous bonne garde jusqu'aux limites de la Curlande , & là on le laisse aller où bon lui semble , en lui défendant de jamais remettre le pied dans l'Empire : quelquefois même on lui donne encore de l'argent pour continuer son voyage. Cette douceur du Gouvernement à l'égard des étrangers , est fondée sur une bonne politique : elle a pour but d'attirer les étrangers dans le pays , en leur faisant voir que dans le cas même où ils auroient le malheur de se rendre coupables , on les menageroit encore.

Je reprends le fil de mon voyage. Je ne restai

à Mitau, Ville capitale de la Curlande, qu'autant de temps qu'il fallut pour déjeûner & pour aller voir M. *Notbeck*, Secrétaire de Légation de la part de la Russie, que j'avois connu à Pétersbourg. Mitau est une ville peu étendue, & qui a l'air d'un grand village. Le palais du Duc est cependant de belle apparence. Avant d'arriver à la ville, on passe une large riviere sur un bac : & en général, en Curlande, de même qu'en Livonie, il y a plusieurs endroits où il faut passer les rivieres de cette façon, faute de ponts. On dit qu'il est difficile d'y construire des ponts, à cause des crues fréquentes des eaux, des débacles, & des inondations.

Le 30 Juillet. Nous continuâmes notre route par des terres cultivées.

Le 31 Juillet. Nous voyageâmes par de belles forêts. Je ne me souviens pas d'avoir vu ailleurs d'aussi belles forêts qu'en Curlande. Elles sont mêlées de différents arbres ; mais le bouleau y domine.

Le 1 Août. Encore de superbes forêts. Il fallut loger la nuit dans un cabaret solitaire ; car en Curlande non plus qu'en Livonie, on ne fait guere ce que c'est que des villages. Cette coutume de vivre en familles séparées, paroît être commune à tous les peuples qui parlent la Langue Lettonienne ou ses dialectes. Dans la Lithuanie Prus-

fienné même ; on ne voit presque pas de villages concentrés dans un même espace. Dans le cabaret qui nous servit de gîte, nous trouvâmes une femme couchée à terre avec deux petits enfants qu'elle allaitoit. L'hôte nous dit que c'étoit une fille tombée en faute ; que la misere & le désespoir l'avoient forcée à exposer ses enfants sur le grand chemin ; qu'il avoit recueilli par pitié la mere & les enfants ; qu'elle vivoit maintenant des aumônes des voyageurs , & qu'il tâcheroit d'engager le Seigneur à qui cette pauvre créature appartenoit, à prendre soin d'elle.

Le 2 Août. Pour aller de Curlande en Prusse, on passe par un coin de la Lithuanie Polonoise. Ce trajet est de deux milles d'Allemagne. On est visité à l'entrée & à la sortie de ce passage : on paye des droits pour les marchandises qui y sont sujettes, & de plus le passage d'un pont. En Pologne & en Prusse, il y a beaucoup de ponts dont l'entretien est affermé. C'est ordinairement un Juif ou un Cabaretier, qui se charge d'entretenir le pont : il paye à la Couronne une somme fixe par an, & a le droit de percevoir sur les passagers un péage qui se compte le plus communément d'après le nombre des chevaux. Il n'arrive que trop souvent que les ponts sont délabrés à se rompre le cou, le contractant voulant jouir du péage sans faire beaucoup de dépenses.

Le 3 Août. Nous passâmes la nuit à *Polangen*, ville ou bourg de la Lithuanie Polonoise, touchant à la Lithuanie Prussienne. Cet endroit est habité par des Polonois & des Juifs qui sont attachés à la Douane, ou qui tiennent auberge. Notre hôte étoit un Israélite à barbe grise.

A trois lieues de *Polangen* est *Mémel*, la première ville de Prusse en arrivant de ce côté-là. Il fallut s'y soumettre encore à une sévère révision. Dès qu'on entre dans les terres de Prusse, on voit des campagnes mieux cultivées, peu de forêts, presque point de terres en friche : le plus petit coin de terrain est mis à profit : les chemins sont bordés d'allées : au-lieu de voyager, on croit ne faire qu'une longue promenade : les villes sont fréquentes, & on est moins souvent forcé à passer les nuits dans des villages. Mais d'un autre côté, on rencontre souvent des chemins extrêmement sablonneux ; de très-mauvais gîtes, quand on ne peut atteindre quelque ville ; point de chambres séparées pour les voyageurs dans les cabarets de village ; des Payfans très-grossiers & impolis ; des *Thorschreiber* ou portiers de ville, d'une rusticité sans exemple.

Depuis le 4 jusqu'au 26 Août. Pour abrégér, je ne ferai que nommer les villes de Prusse qui se sont trouvées sur notre route, en y joignant un petit nombre de remarques.

Tilsit. Ville médiocre. A peine en étions-nous fortis, que la foudre y tomba, & fracassa les portes de la ville, près de l'endroit où nous avions logé.

Labiau, ville d'environ 1000 feux, située sur le *Canal de Frédéric*, qui communique avec la *Deyne*, laquelle tombe dans le *Curisch-Haff*.

Konigsberg. Cette Capitale est assez connue. Dans l'architecture de cette ville, on peut remarquer de jolis perrons qui regnent tout le long des maisons, & sur lesquels les Dames prennent l'air pendant les soirées de l'été. Je trouvai à *Konigsberg* M. de *Wisfn*, l'un des beaux-esprits de la *Ruffie*. Il alloit faire un voyage en *Italie* avec Madame son épouse.

Brandenbourg. Petit bourg sur la *Fritsch*. Les habitants vivent de la pêche, & des foires qui se tiennent dans les environs.

Heiligenbell, *Braunsberg*, *Frauenbourg*, n'ont rien de remarquable.

Elbing. Ville de moyenne grandeur, mais l'une des plus jolies & des plus propres que j'aie vues sur cette route.

Stum. Bourg maussade qui prend le nom de ville.

Marienwerder. Ville peu considérable par sa grandeur, mais très-peuplée à raison de son étendue. Les rues fourmillent de gens qui vont & viennent, vendent & achètent.

Graudenz. Ville assez petite , située sur la Vistule. On bâtit une forteresse à quelques distance de la ville, & sur la rive du fleuve qui est extrêmement escarpée. Cette contrée est montueuse. Arrivant à l'approche de la nuit, nous tournoyâmes entre les montagnes, revenant toujours sur nos pas, jusqu'à ce que nous trouvâmes quelqu'un pour nous montrer le chemin. Un de mes gens qui vouloit aller à pied, s'égara tellement dans les montagnes & les forêts, qu'il ne nous retrouva dans la ville que vers minuit, nous étant ramené par un soldat. De *Graudenz* à *Culm*, le chemin est extraordinairement sablonneux. Un paysan *Mennonite* ou *Anabaptiste* nous facilita ce trajet en nous conduisant à travers ses prairies. Ceux de cette religion, qui sont assez nombreux dans ces contrées, pensent à-peu-près comme les Réformés au sujet de la Communion; ils ne baptisent leurs enfants qu'à l'âge de treize ans; ils ne prêtent point ferment; ils ne portent pas les armes; ils ne cultivent pas ordinairement la terre, mais ils s'établissent dans des prairies propres à élever des bestiaux, & vendent du lait, du beurre & du fromage.

Culm. Ville fortifiée, située sur une hauteur: elle a beaucoup gagné depuis qu'elle est sous la domination Prussienne: en général, le Roi consacre annuellement de très-grandes sommes à l'embellissement

l'embellissement des villes. La situation de *Culm* est très-agréable : quand on sort des portes, l'œil se promène avec plaisir sur les prairies des Menonites, entrecoupées par des allées qui séparent les possessions.

Ostromezke. Bourg ou village à un quart de mille de la Vistule. On passe ce fleuve sur un bac. Nos voitures étant fort pesantes, le bac resta arrêté sur un banc de sable. Aussi-tôt trois matelots Polonois se plongèrent en chemise dans la rivière, & le dégagerent après beaucoup de fatigues.

Fordon. Petite ville en-deçà de la Vistule, habitée par des Polonois, des Allemands, des Juifs & des François. Il y a ici un péage pour le passage de la rivière, & un autre plus considérable pour les marchandises qui descendent ou remontent la Vistule. *Fordon* peut contenir 200 maisons.

Bromberg. Ville presque nouvelle & bien bâtie.

Nackel. Ville qui est encore très-petite, mais pourtant bien plus considérable qu'elle ne l'étoit lorsque je la vis pour la première fois. Il n'y avoit alors qu'une seule maison de pierre, & quelques barraques de bois. La maison de pierre servoit d'auberge, de maison de poste, d'hôtel de Justice, de Consistoire, de tout en un mot.

Wirzizk. Village que le Roi a acheté depuis

peu avec les dépendances, pour 75000 écus, d'un Gentilhomme à qui il appartenoit, pour l'ériger en ville. Cet endroit situé dans une vallée, offre un aspect très-pittoresque quand on monte sur les collines. Les habitants sont des Juifs, des Polonois, & quelques ouvriers Allemands qui travaillent en laine. Les Polonois achètent la laine & la vendent aux ouvriers, ceux-ci livrent leurs draps aux Juifs qui les débitent. Le Bourgmestre de nouvelle création, est un vieux enfant de Jacob, à longue barbe. Nous dînâmes chez un autre Juif. L'hôtesse marqua les affiettes dont nous nous étions servis, afin de les purifier après notre départ avec des charbons ardents & de l'eau. Les payfans Allemands de ces environs parlent la langue *Cassube* : ils prétendent que c'est de l'Allemand ; mais on n'y entend rien.

Schneidemühle. Petite ville qui prend son nom des scieries qui y sont établies. Ici commence une mer de sable, où l'on n'apperçoit presque pas le moindre brin d'herbe. Cependant au milieu de ces sables se trouve un village qui se nourrit de millet, légume qui y vient très-bien. Les habitants sement aussi un peu de grain & ont quelques vaches ; mais ce sont les épis maigres & les vaches maigres de Pharaon : on diroit que ces pauvres bêtes ont été séchées au four, tant elles sont décharnées.

Schalanck, fort petite ville. Les habitants s'attrouperent à l'entour de nous, disant entre eux que nous étions *des gens du pays des Turcs*. En général, le peuple Pruffien & Allemand est d'une curiosité singulière que l'on ne remarque pas chez les Russes : ceux-ci s'attrouperent rarement dans les rues, & ne font presque point d'attention aux objets les plus extraordinaires.

Filene, petite ville, bâtie dans le goût des villages Russes : ce sont deux rangs de maisons qui bordent le grand chemin. Il y demeure beaucoup de Juifs, dont plusieurs exercent le métier de tailleur. De *Filene* on arrive à *Neuteich*, village qui fait la frontière entre la Prusse occidentale & le Brandebourg.

Driesen, première ville de la Marche de *Brandebourg*, en arrivant de Prusse. Elle a 280 feux & 2000 habitants, entre lesquels 93 Juifs.

Friedeberg, ville petite & sans apparence. Nous y passâmes la soirée la plus agréable de notre voyage. Notre hôte étoit d'une humeur très-joviale : il logeoit chez lui trois musiciens ambulants, venus du Brabant, pere, fils & fille. Le pere jouoit du violon, les enfants de la harpe, & la fille accompagnoit sa harpe de la voix. Ce concert inattendu fit sur nous plus d'impression que n'en auroit fait la musique la plus savante dans un autre temps.

Landsberg sur la Warthe. Ville de médiocre grandeur. On m'y prit pour l'Aumônier du Duc de Curlande que l'on attendoit, mais qui avoit pris un autre chemin. Dans cette idée, on me fit des questions très-myftérieufes au fujet des bruits qui couroient relativement aux affaires de Rufsie. Au fortir de Landsberg, nous fûmes surpris par un orage terrible qui dura tout l'après-midi, jufqu'à onze heure du foir. Nous nous réfugiâmes dans un petit village : mais ce village commençant à être inondé, il fallut, malgré la nuit qui survint, tâcher d'atteindre un lieu plus élevé. Les éclairs continuels nous montrèrent le chemin. Nous parvînmes à un cabaret, où nous couchâmes à terre, pêle-mêle avec des Juifs, des Houfards, & autres gens de même condition. Dans le premier village où nous nous étions arrêtés, il y avoit au cabaret une compagnie de joueurs de cartes, la plupart Houfards, & qui affectoient de ne pas s'inquiéter de l'orage : mais il survint un coup de tonnerre qui ébranla leurs ames martiales : ils se leverent en jettant leurs cartes, & ôtant leurs bonnets pour prier Dieu : ils ne se remirent plus au jeu.

Aux environs de Landsberg, on voit s'élever plusieurs villages nouveaux que le Roi fait bâtir pour y établir des colons de différentes nations.

Custrin. Fortereffe très-connue. Il y a hors de

la forteresse une espece de fauxbourg qu'on appelle la Ville neuve : un voyageur peut y loger très-commodément.

Munchenberg, ville de 300 feux. Les habitants sont pour la plupart agriculteurs. La ville n'a aucune apparence : tout y paroît mort & sans mouvement : cependant on y trouve une bonne auberge, appelée *le Lion d'or*. Il y a à Munchenberg une petite colonie de François Réfugiés qui n'est plus que de onze communiants.

Friedrichsfelde, village agréable appartenant alors à Mgr. le Prince FERDINAND de Prusse. Nous y passâmes la dernière nuit de notre voyage, & arrivâmes enfin à Berlin, après avoir été six semaines en chemin.



Faint, illegible text, possibly bleed-through from the reverse side of the page. The text is arranged in approximately 15 horizontal lines, but the characters are too light and blurry to be transcribed accurately. Some faint words like "villages" and "country" are barely discernible.



REMARQUES SUR UN OUVRAGE

INTITULÉ:

ÉTAT PRÉSENT
DE LA RUSSIE,

A St. Pétersbourg & à Leipzig 1783.



LA description la plus nouvelle que je connoisse du Gouvernement, des mœurs, &c. de la Russie, est celle qui a pour titre : *Etat présent de la Russie*. Cet Ouvrage, comme l'indique la Préface, a été écrit en Hollandois par M. *van Wonzel*, ci-devant Médecin du Corps des Cadets de Pétersbourg. On en a fait une Traduction Allemande ; & d'après celle-ci une Françoisé. Ce livre, écrit avec beaucoup d'ordre & de précision, est très-propre à donner une idée du plus grand des Empires. Je l'ai lu après avoir composé la Relation de mon voyage, & j'ai vu avec plaisir que les observations de l'Auteur s'accordoient presque en

tout avec les miennes. Cependant je n'ai pas cru que cela rendît superflue la publication de mon voyage. L'Auteur Hollandois a voulu tout embrasser, & dire de la Ruffie à-peu-près tout ce qu'on peut en dire; au-lieu que moi, me bornant aux objets qui se font offerts comme d'eux-mêmes à mes observations, j'ai pu à plusieurs égards entrer dans un plus grand détail. D'ailleurs, la forme d'une relation de voyage que j'ai adoptée, est plus attrayante pour le plus grand nombre des Lecteurs que celle d'une description méthodique. Je vais communiquer au Lecteur quelques remarques que j'ai faites en lisant le Livre du Docteur.

Dans l'article de la population, l'Auteur attribue la difette d'habitants dans la Ruffie, aux excès de l'incontinence & de l'ivrognerie, au défaut de Médecins dans le plat pays, aux guerres & à d'autres causes. L'observation qu'il fait à l'article suivant, où il parle du caractère moral des Ruffes, est très-juste. La dureté avec laquelle on élève les enfants, les bains de vapeurs qu'on leur fait effuyer, la coutume de les faire passer de ces bains ou de celui d'eau chaude, soit dans l'eau froide, soit dans la neige, soit dans un air très-froid; l'usage de les laisser aller presque nuds en hyver; tout cela doit en faire périr beaucoup au sortir du berceau, en durcissant extraordinaire-

ment ceux qui résistent à ces épreuves. Mais ne pourroit-on pas attribuer encore le manque de population en partie à ces longs caremes de 4, 6 ou 7 semaines, qui ne peuvent qu'exténuer le corps? Pendant que dure cette abstinence, on voit l'esclave, religieux observateur de la loi de l'Eglise, perdre peu-à-peu ses forces, pâlir & maigrir. Il a recours au brandevin qui ranime pour quelques moments sa vigueur, mais dont l'usage, semblable à celui de l'opium des Turcs, est suivi d'un plus grand abattement. Vers la fin du carême, le spectre ambulante pourroit être renversé du bout du doigt. Il attend avec impatience la fin du jeûne; & dès que la liberté de manger lui est rendue, son appetit alors insatiable lui fait dévorer une quantité d'aliments que son estomac retréci ne fauroit digérer. Il devient souvent malade; & s'il ne meurt pas, au moins doit-il sentir sa constitution dérangée pour long-temps ou pour toujours. Les carêmes des Russes viennent de la Grece, c'est-à-dire d'un pays où les fruits de la terre peuvent aisément suppléer à la privation des nourritures animales, c'est-à-dire de la chair, du poisson, du laitage. Mais où étoit le jugement de ceux qui ont transporté les jeûnes d'un pays méridional, dans des contrées où la chasse, la pêche & les troupeaux sont les principaux moyens qu'ont les hommes pour se nourrir?

En parlant du caractère moral des Russes, il me semble que M. *van Wonzel* a un peu exagéré la révolution que Pierre-le-Grand doit y avoir causée. Il est incontestable *à priori*, qu'une nation ne se change pas subitement à la voix d'un seul homme : le caractère d'une nation ne peut se changer qu'aussi insensiblement qu'il s'est formé. Aussi peu que les Russes ont perdu tout d'un coup par leurs communications avec les étrangers, les bonnes qualités qui les distinguoient, leur hospitalité, leur gaieté, &c. ; aussi peu ont-ils pu subitement quitter leurs défauts, leur colere, leur inconstance, &c. Le changement même de l'habillement, ne s'étend qu'aux Gentilshommes qui font toujours la plus petite partie d'une nation. Les marchands Russes aussi-bien que les esclaves portent la barbe, le *Kaftan* ou le sur-tout long, & la ceinture. Les femmes & les filles des rôturiers, se coëffent d'une espece de turban qu'elles se font avec un beau mouchoir relevé par un carton qui le soutient. Les Dames mêmes font quelquefois mises de cette maniere dans la maison, quand elles n'attendent pas de visites. Et à bien prendre la chose, seroit-ce donc un signe de barbarie de la part des Russes, que d'être habillés plus commodément & plus décentement que nous ne le sommes avec nos habits découpés, étroits, & peu propres à nous garantir du froid ? S'il y a

ici quelque barbarie, il faut plutôt la chercher dans ceux qui, sans nécessité, ont quitté les usages de leur nation, pour en adopter d'autres qui ne conviennent nullement au climat. L'Impératrice régnante, que personne ne taxera certainement d'ignorer ce qui est beau & décent, se plaît souvent à paroître en un habillement très-approchant de celui que les Dames Russes portoient originai-
 rement.

Lorsque l'Auteur de *l'Etat présent de la Russie* parle de la langue Russe, on s'apperçoit d'abord qu'il n'en avoit aucune connoissance. Il compte 42 caractères dans l'écriture Russe. Apparemment qu'il comprend dans ce nombre les diverses abréviations qu'on trouve dans les livres Sclavons, & dont on se sert encore quelquefois pour écrire plus vite; mais une abréviation n'est pas un caractère alphabétique. Quel ne seroit pas le nombre des lettres Grecques, si on vouloit les compter ainsi? Il n'y a point en Russe de lettres particulières pour exprimer les sons composés *spr*, *kw*, *zw*, &c. L'alphabet Russe consiste actuellement en 30 ou 31 lettres, entre lesquelles il y en a quelques-unes qui indiquent des sons composés, tels que *sch*, *tsch*, *schtsch*, *ts*. Les lettres Russes ont des noms qui forment des mots entiers: par exemple, la lettre *s* s'appelle *slova*; ce qui veut dire *la parole*; la lettre *d* s'appelle *dobro*, c'est-à-

dire *bon*. On dit que l'*Académie Russe* nouvellement établie se propose de changer ces dénominations, & de les réduire à de simples syllabes comme chez nous. La coutume de désigner les caractères alphabétiques par des mots auxquels ils servent d'initiales, est très-ancienne : on la retrouve dans la langue Hébraïque & dans la Grecque. Ce n'est que dans des temps postérieurs qu'on jugea à propos d'abrèger les noms des caractères & des sons élémentaires, pour faciliter la lecture aux jeunes gens. C'est ce que firent les Romains en disant *a* pour *alpha*, *bé* pour *béta*, *dé* pour *delta*, *ka* pour *kappa*, &c. C'est le point où en sont aujourd'hui la plupart des nations Européennes, & où les Russes vont venir.

Dans l'article du Culte, qui suit immédiatement après celui du langage, le Docteur insinue que la langue Sclavonne dont on se sert dans le service divin, est tellement différente du Russe, qu'elle n'est entendue que de peu de personnes. Il ne faut pas cependant s'imaginer que la différence soit aussi grande qu'elle l'est par exemple entre le Latin & le François. Le Russe se rapporte au Sclavon, à-peu-près comme le François moderne à celui des Pseaumes de Clément Marot & Théodore de Beze, ou comme l'Allemand d'aujourd'hui à celui des *Minnesinger* ou Trouvadours Allemands.

A l'occasion des loix, M. *van Wonzel* rapporte que l'Impératrice régnante a établi une Commission à Moscou, composée des Députés de tous les Colleges & de toutes les Provinces de ses Etats; qu'elle leur a tracé un plan auquel on doit se conformer, mais que la guerre avec le Turc a retardé ce travail. J'ajouterai que les Jurisconsultes nommés pour rédiger les loix, portent encore à la boutonniere de l'habit une médaille d'or frappée à cette occasion, mais qu'ils ne font plus rien relativement à l'objet dont ils devoient s'occuper. On a senti apparemment que le projet de faire un même code de loix pour des nations aussi différentes que celles qui vivent sous la domination de la Russie, étoit impraticable. L'Impératrice travaille actuellement elle-même à faire des réglemens pour divers objets d'administration. Elle a déjà publié des réglemens de Police, & d'autres pour le commerce maritime. L'instruction qu'elle avoit donnée pour les Députés, a été publiée en Russe, en Allemand & en François. L'original François, écrit de sa main, se conserve à l'Académie des Sciences de Pétersbourg. Cette instruction fournit une excellente théorie de la Législation pour un Gouvernement monarchique : l'auguste Auteur a jugé à propos d'adopter en grande partie les Maximes de Montesquieu.

Je passe à l'article *Cour*. L'Auteur dit qu'autrefois les *Tsars*, vivant à la maniere des Monarques Asiaticques, se laissoient rarement voir au peuple, & qu'il étoit difficile d'avoir accès auprès d'eux. Aujourd'hui la simple vue de la Souveraine n'est pas difficile à obtenir : elle se montre à la comédie, aux bals de la Cour, à la promenade, &c. ; mais l'accès n'est pas aisé. Cela est particulièrement frappant quand on vient de la Prusse, où le moindre des sujets peut parler ou écrire à son Roi, qui est même plus exact à répondre que ne le sont la plupart des particuliers, & qui appelle souvent des Gens-de-Lettres pour converser avec eux :

M. *van Wonzel*, à l'occasion du Palais d'hyver de l'Impératrice, est surpris de voir que cet édifice ne soit pas par-tout environné de beaux bâtimens, & que la place qui est devant ce château ne soit pas entièrement pavée. Cette plainte cesse actuellement : on bâtit aux environs du château, & probablement toute la place sera pavée, si elle ne l'est déjà. Au reste ces dénominations de *Palais d'hyver* & *Palais d'été*, peuvent embarasser ceux qui ne savent pas ce que c'est. Le Palais d'hyver est de briques, & l'Impératrice y loge effectivement en hyver. Le Palais d'été, situé à quelque distance de-là, est de bois, & il est rarement occupé, parce que la Souveraine passe

l'été à la campagne : il est accompagné d'un jardin, qu'on appelle pour abrégé, le *jardin d'été*, au lieu de dire le *jardin du Palais d'été*. On peut cependant le nommer jardin d'été, par opposition au jardin suspendu qui se trouve à côté du Palais d'hyver sur un bâtiment appelé l'Hermitage : ce jardin n'est visible que de l'intérieur du Palais : il consiste en une terrasse portée par des voûtes : il est couvert d'un vitrage à-peu-près comme une serre : les arbres y croissent dans des pots, qui sont cachés dans la couche de terre qui forme la terrasse. On y voit voler différents oiseaux.

A l'occasion de la Galerie des tableaux, qui n'est pas loin du jardin suspendu, on peut remarquer que l'on y voit continuellement quelques élèves de l'Académie des beaux-arts, occupés à copier les ouvrages des plus grands Maîtres, afin de se former le goût.

En faisant mention du grand globe de Pétersbourg à l'article *Académie*, le Docteur auroit pu ajouter que ce globe a beaucoup souffert d'un grand incendie ; que la moitié de la surface extérieure qui doit représenter la terre, est en blanc, & qu'il ne sera probablement pas remis de sitôt dans son premier état. Ce globe a onze pieds de diamètre, comme le remarque l'Auteur : la surface concave représente le ciel. Il tourne sur un axe

de fer parallele à l'axe du monde. On y entre par une trappe qu'on peut refermer. On s'assied sur un banc, qui environne une table attachée à l'axe. Plusieurs personnes peuvent s'y placer. Toute la machine se trouve dans un petit bâtiment rond. Cet édifice est près de celui de l'Académie.

A l'occasion de la Bibliothèque de l'Académie, on observera que cette Bibliothèque n'est que pour les seuls Académiciens, & qu'il n'y a point à Pétersbourg de Bibliothèque publique où chacun puisse aller faire les recherches dont il a besoin dans son genre.

Parmi les Académiciens que nomme M. *van Wonzel*, il y en a qui sont morts depuis ce temps, favoir M. Léonard Euler & M. Lexell. Géorgi n'est pas seulement Chymiste, mais il cultive aussi les Belles-Lettres. Il a donné en Allemand une description des divers peuples de la Russie, avec des gravures qui représentent leurs habillemens. Cet ouvrage a été traduit en François, & a eu le bonheur de plaire à l'Impératrice, qui a gratifié l'Auteur d'une grande médaille d'or : elle l'a chargé aussi de faire une description de toutes les Religions payennes, comme il a décrit dans son ouvrage celle des peuples de la Tartarie. C'est d'après le livre de M. Géorgi, que Mr. Rchette, Modeleur de la fabrique de Porcelaine à Pétersbourg,

bourg, & Artiste très-habile, travaille à représenter en petites figures de porcelaine les diverses nations de l'Empire de Russie.

L'Observateur Hollandois, en parlant du retardement des sciences en Russie, dit qu'il est bien difficile d'inspirer l'envie de lire à des gens qui jusqu'à présent ont croupi dans une parfaite ignorance. Qu'il n'en perde pas l'espérance. Cela commence à venir. On voit déjà des marchands Russes, à longue barbe, assis, un livre à la main, dans leurs boutiques. Les Colporteurs de denrées commencent même à lire la Gazette. Peu avant mon départ, un marchand d'herbes, voulant encourager ma femme, lui dit que Berlin étoit une belle & grande ville, bien agréable, & qu'il en avoit lu beaucoup de bien dans la Gazette.

Je reviens à la Jurisprudence; & je compte entre les plus belles & les plus utiles institutions de l'Impératrice régnante, celle d'un *tribunal de Conscience*: les parties sont obligées d'y comparoître en personne ou par leurs mandataires, & de plaider de bouche: on n'y souffre point d'Avocats: chacun ayant exposé ses raisons, les Juges proposent des voies d'accommodement: si elles ne réussissent pas, on ordonne aux parties de se choisir des arbitres à leur gré. Ceux-ci font rapport au tribunal, des effets de leur médiation. Tout étant terminé à l'amiable, les Juges dres-

sent un acte qui sert de sentence, conformément aux conventions qui ont eu lieu : les parties le signent : & alors ce décret est irrévocable ; on ne recevrait plus devant aucun autre tribunal la moindre plainte relativement à une affaire terminée au tribunal de Conscience. Mais si les Juges de Conscience ne viennent pas à bout d'un accommodement entre les parties, ils les abandonnent aux procédures rigoureuses des autres tribunaux. Les Juges de Conscience ont aussi le droit de prendre le parti des opprimés, & de réclamer des infortunés qu'on laisse languir trop long-temps dans les prisons avant que de les interroger. C'est ordinairement au tribunal de Conscience que l'Impératrice même renvoie les difficultés qui peuvent naître entre elle & ses sujets, lorsque ceux-ci se croient lésés. Quelle douceur pour un Gouvernement dont la nature est entièrement despotique !

L'Auteur de l'Etat présent de Russie a écrit un Chapitre sur les *Amateurs*. Il se trouve en effet à Pétersbourg beaucoup de Seigneurs Russes qui affectent d'être connoisseurs en fait de sciences & de beaux-arts. Je fus mené un jour dans un cabinet tout rempli de livres pittoresquement culbutés, de sphères & de globes, d'instruments de physique & de mathématique. Je sortis de la maison avec un profond respect pour le savant possesseur de tant de productions du gé-

nie : mais je fus bien surpris d'apprendre que ce n'étoit qu'un homme riche, & rien de plus. Les Libraires profitent merveilleusement de l'ignorance de ces prétendus amateurs. Ils leur vendent des livres à la toise, & déchargent par ce moyen leurs magasins de toute la maculature dont ils sont remplis. Ils donnent à un homme de Cour de vieilles Concordances de la Bible, & autres choses pareilles. S'il manque un second tome à un livre, ils font mettre sur le dos du premier, *Tome I & II*. Ils hafardent tout cela, parce qu'il est mathématiquement démontré que l'acheteur n'ouvrira jamais les volumes qu'il acquiert. Il y a cependant aussi en Russie un petit nombre de véritables amateurs, dont ceux que nous venons de décrire affectent d'être les singes. M. *van Wonzel* nomme quelques-uns de ces vrais connoisseurs. Le même Auteur fait mention de M. *Ador*, Jouaillier de la Cour, comme possédant de belles pierres gravées. Il est mort depuis peu. Il étoit beau-frere de M. *Dumont*, mon successeur à Pétersbourg, & fut atteint d'un coup d'apoplexie le même jour que ce jeune Prédicateur devoit faire son sermon d'entrée. Celui-ci fut tellement frappé de cette mort inattendue, qu'il fut obligé de remettre le Service divin à un autre Dimanche.

Dans la description de Saint-Pétersbourg, le Docteur se plaint de la mauvaise apparence de

la *bourse* & des *Ambars*, (non *Ambades*) qui font des magasins de Marchands. Ces ambars ont été depuis consumés par un incendie, & il est à présumer qu'on en construira de plus beaux. La *bourse* sera transportée à peu de distance de sa première situation, & fera un très-bel édifice qui est déjà commencé (1).

En parlant de la clarté & de la salubrité de l'eau de la *Néwa*, l'Auteur, dans une note, semble attribuer ces qualités aux peines que le Clergé se donne pour maintenir la pureté de l'eau. C'est apparemment une ironie relative à la bénédiction de l'eau. Un étranger pourroit croire que le Clergé se charge en effet de faire nettoyer les rivières. Si cela étoit, l'embouchure de la *Néwa* ne seroit pas embarrassée par des bancs de sable qui vont toujours en augmentant, & qui, si on n'y remédie, rendront la rivière impraticable pour les vaisseaux marchands.

L'Auteur vante avec raison le bel effet que fait la tour dorée de l'Amirauté, à laquelle aboutissent les rues principales de la ville. Cet édifice a été depuis peu endommagé considérablement par un incendie, & réparé bientôt après. Le bruit court

(1) Je viens d'apprendre que ce bâtiment déjà très-avancé, s'est écroulé, faute de bons fondements. Le même accident vient d'arriver à de vastes & superbes écuries impériales qu'on bâtissoit.

qu'on l'abattra entièrement, & que l'Amirauté fera transportée à Cronstadt.

A l'article *Statue de Pierre I*, l'Inscription appliquée sur la pierre en lettres dorées est rapportée ainsi : *Petro primo Catharina secunda posuit*. Il faut ôter le mot *posuit*. Au côté opposé de la pierre, la même inscription se lit en Russe.

Le Médecin Hollandois met avec raison au nombre des édifices remarquables de Pétersbourg, l'Eglise de marbre & le palais de marbre. L'Eglise l'Isaac étoit déjà fort avancée à mon départ ; mais un côté du mur commençant à s'affaïsser, on étoit occupé à abattre cette partie de l'édifice pour renforcer les fondements. Cet accident a sans doute été causé par le peu de solidité du terrain sur lequel Pétersbourg est bâti : on fait que ce fut autrefois un marécage. Les pilotis les plus forts cedent insensiblement au fardeau qu'ils doivent porter. C'est aussi la raison pourquoi on ne voit à Pétersbourg que peu de bâtimens fort élevés. Le palais destiné au Prince Orlow, pareillement revêtu de marbre, est achevé. Ce Prince infortuné étant tombé en délire & mort peu après, n'a pu jouir de l'habitation brillante que lui préparoit la munificence de sa Souveraine. J'ignore l'usage qu'on en fera. En considérant ce palais de marbre, on est surpris de trouver un manque de symmétrie dans un ou-

vrage si splendide. Quand on le regarde du côté de la cour où est l'entrée, il forme deux aîles qui avancent vers la cour, mais dont l'une est plus large que l'autre de toute une croisée. Je ne fais quelle raison l'Architecte peut avoir eue d'admettre une pareille irrégularité.

On lit à l'article *Marché*, qu'aucun Marchand n'a le droit de vendre quoi que ce soit dans sa maison, à l'exception des épices. Cette loi est à présent abolie, & chacun a la liberté d'ouvrir boutique dans quelque maison que ce soit. Le public y gagnera, parce qu'on n'aura plus besoin d'aller au marché pour la moindre bagatelle qu'on voudra acheter. Cependant il est bien commode pour un étranger qui ne connoît pas encore les demeures des Marchands, de trouver réuni en un même endroit tout ce qu'il peut souhaiter. D'ailleurs, ce marché où l'on voit étalées les productions de tous les pays, & où il y a continuellement une grande affluence de monde de toute condition, est un des plus beaux ornements de la ville. Il est vrai qu'il ne fera pas détruit, mais il ne pourra que perdre beaucoup de son lustre par les boutiques qui seront dispersées dans la ville. Le marché dont je parle est un quarré, à-peu-près aussi grand que notre place de Frédéric, rempli de boutiques qui forment des arcades. Une partie des boutiques étoit de bois; mais un grand

incendie les ayant réduites en cendres, on est occupé à les rebâtir en briques.

Oranienbaum, selon le livre de l'*Etat présent de la Russie*, est situé tout près du lac; il falloit dire tout près du Golfe de Finlande, ou tout près de la mer: je ne connois point de lac remarquable dans ce voisinage.

L'Auteur, en parlant des environs de Pétersbourg & des maisons de plaisance qu'on y bâtit, observe qu'en Russie on bâtit beaucoup & très-vîte, que par conséquent les édifices manquent de solidité, que les briques ne sont pas assez dures, ni la chaux assez bien préparée; que les ouvriers ne travaillent pas bien. A cette remarque, j'en opposerai une autre: c'est qu'il seroit fort inutile en Russie, de construire des édifices durables: les propriétaires sont trop inconstants, pour laisser subsister long-temps leur ouvrage ou celui de leurs prédécesseurs: il ne faut qu'un caprice, une idée plaisante ou singulière, pour les porter à démolir aussi-tôt un bâtiment qui leur aura coûté des sommes immenses, & le faire reconstruire sur un nouveau plan, ou à une autre place.

On lit à l'article de l'Administration intérieure de l'Empire, qu'on ne peut point appeler des sentences du Sénat, mais qu'on peut encore porter des plaintes au Souverain. J'ajouterai à ceci, que

le Souverain, ayant reçu ces plaintes, a coutume de renvoyer l'affaire à l'assemblée générale de tous les départements du Sénat, qui peut alors rectifier ce qu'il y a eu de défectueux dans la décision du département où le procès a été pendant. Je puis en citer un exemple remarquable. Un étranger possédoit une belle maison de pierre à Pétersbourg. Il l'avoit achetée en observant toutes les formalités usitées en pareil cas, & avoit payé exactement le droit d'achat qui revient à la Couronne. Quelques années après, les Héritiers du troisieme ou quatrieme propriétaire avant lui, vinrent à Pétersbourg réclamer cette maison ; & après avoir passé par les premières instances, ils gagnerent leur procès au département du Sénat auquel ces sortes de causes ressortissent. L'étranger alloit être expulsé de sa maison sans aucun dédommagement. La vente de la maison par encan au profit des héritiers, étoit annoncée pour l'après-midi dans les papiers publics. Le propriétaire actuel parvint, quoiqu'avec beaucoup de peine, à présenter dans la matinée un placet à l'Impératrice. La Souveraine arrêta dans l'instant toute procédure ultérieure, & renvoya l'affaire à l'assemblée générale du Sénat. Le procès dura encore plus d'un an ; le propriétaire gagna sa cause, & les prétentions des héritiers furent jugées nulles & sans valeur. Toute la question dans cette

affaire, consistoit à savoir si la maison en litige étoit un bien meuble ou immeuble. Dans le temps que l'ancien possesseur avoit fait son testament, les maisons étoient censées meubles (1), & il avoit eu le droit de léguer la sienne à sa femme, comme il l'avoit fait : celle-ci l'avoit vendue, & de main en main elle étoit passée au possesseur actuel. Mais peu avant la mort de cet ancien propriétaire, il avoit paru un édit qui rendoit les maisons immeubles; & sous ce point de vue, celle qu'il possédoit devoit, selon les loix de Ruffie, rester dans sa famille. Le testament cependant n'avoit point été changé. Il s'agissoit donc de savoir si on devoit juger de cette propriété d'après la loi qui subsistoit au temps où le testament fut fait, ou d'après celle qui avoit paru peu avant la mort du testateur. L'un des départements du Sénat avoit jugé selon cette dernière loi, mais l'assemblée générale jugea selon la première. L'Impératrice remarqua fort équitablement que quels que fussent les droits des héritiers, fondés ou non, le propriétaire ne pouvoit perdre un bien légitimement acquis, & qu'il falloit ou mettre entièrement les héritiers hors de cour, ou les con-

(1) Apparemment parce qu'elles étoient de bois pour la plupart, & pouvoient facilement être transportées d'un endroit à l'autre.

tenter d'une autre maniere, en cas qu'ils eussent quelque droit à cette ancienne succession.

Je reviens à l'examen du livre sur l'état présent de la Russie. L'Auteur n'approuve pas l'usage où l'on est en Russie d'employer des Officiers militaires dans le Barreau, & à d'autres occupations étrangères à leur état, comme si on leur supposoit tous les talents possibles. En effet, presque toutes les places dans les tribunaux & les Conseils sont remplies par des Brigadiers, des Colonels, des Majors, des Capitaines, &c. Mais il faut observer que beaucoup de ces soi-disants Militaires n'ont peut-être de leur vie tiré seulement un coup de pistolet. Voici comment on parvient à ces titres. Les Seigneurs Russes font inscrire leurs enfants, dès leur plus bas âge, dans quelque Régiment des gardes de l'Impératrice. Le petit soldat avance peu-à-peu ; il devient bas Officier, Enseigne, Lieutenant, &c. c'est-à-dire qu'il porte sur la manche de son habit d'abord un simple galon, ensuite deux, puis trois, &c. Dans un âge un peu plus avancé, le jeune homme, pour la forme, apprend l'exercice militaire, & monte quelques gardes. Il continue d'avancer de grade en grade, à mesure que son tour arrive. Ayant le rang de Major, ou de Colonel, &c., il prend son congé, & se retire sur ses terres, où il est appelé Monsieur le Major ou Mon-

sieur le Colonel, &c. *tous les jours de sa vie*. S'il s'ennuie de la vie champêtre, ou s'il a besoin d'augmenter ses revenus, il peut ou prendre effectivement service dans les armées, conservant le rang qu'il a déjà acquis, ou postuler quelque emploi civil qui donne un rang équivalent. Car en Russie, tous les emplois jouissent d'un rang & d'un titre militaire. Le cocher même du Grand-Duc est appelé Monsieur le *Major*, & un des Valets-de-Chambre du Grand-Duc a reçu son congé avec le titre & le rang de *Colonel*. Les personnes décorées de quelque titre militaire, ont le pas immédiatement après les vrais militaires du même ordre. Par exemple, si, dans quelque occasion de cérémonie, un Colonel & un Major se trouvoient avec le Valet-de-Chambre & le Cocher dont je viens de parler, ces personnes se suivroient dans l'ordre que voici :

Colonel réel ;

Valet-de-Chambre, ou Colonel titulaire ;

Major réel ;

Cocher, ou Major titulaire.

En Russie, on fait beaucoup d'attention à ces rangs titulaires. Lorsqu'on veut aller à la Comédie de la Cour, la sentinelle vous demande, *quel est votre rang ?* & c'est d'après votre réponse qu'elle vous renvoie, ou vous laisse passer, & vous in-

dique votre place. Un homme de Lettres, Directeur du Couvent des Demoiselles, étant interrogé comme les autres sur son rang, & ignorant peut-être lui-même celui que son emploi lui donnoit, répondit fièrement : *Chef de cinq cents femmes*. Le soldat jugeant qu'il falloit être un habile homme pour gouverner tant de femmes, lui ouvrit les deux battants de la porte, & lui montra une des places les plus distinguées.

M. *van Wonzel*, après avoir parlé des divers tribunaux, ajoute quelques réflexions sur l'abolition des peines capitales: il préféreroit qu'on les eût conservées. Ce n'est pas ici le lieu de discuter la question générale, s'il est plus avantageux à la société d'ôter la vie à des malfaiteurs, ou de les condamner soit à une prison perpétuelle, soit à des travaux publics. Mais il est certain que la peine de mort auroit dû être abolie en Russie plus tard que par-tout ailleurs. Les Russes, si on en excepte peut-être les soldats, n'ont pas seulement de la crainte, mais une véritable horreur de la mort. Ils enterrent leurs morts au plus vite & le jour même du décès, pour se délivrer de l'aspect d'un cadavre. Ils craignent la rencontre d'un convoi funebre, & détestent les habits noirs, parce qu'ils rappellent l'idée du deuil & de la mort. Avec de pareilles dispositions, il n'est pas à douter que la peine de mort

ne fît sur eux les impressions les plus profondes. Ils paroissent ne pas redouter extrêmement toute autre peine corporelle. Il seroit cependant bien nécessaire de les contenir par des punitions effrayantes ; les meurtres & autres crimes n'étant malheureusement pas plus rares chez eux que chez d'autres nations.

Dans d'autres pays, les voleurs ont coutume de commencer par demander la bourse : ici ils commencent, s'ils le peuvent, par ôter la vie : ils prétendent que leur méthode est la plus sûre, parce que *les morts ne racontent rien*. De-là ces précautions qu'on est obligé de prendre & ces armes dont il faut se munir, soit qu'on voyage, soit qu'on ne fasse que marcher un peu tard dans les rues de Pétersbourg. Il est à présumer que quelques brigands punis de mort inspireroient bientôt la terreur aux autres, & les rendroient moins hardis.

La peine presque unique que la Justice fait infliger, est le *knout*, c'est-à-dire des coups donnés avec un fouet de cuir. C'est le nombre des coups, qui fait le plus ou moins de rigueur de la peine. Ce châtiment peut devenir mortel, lorsqu'on inflige au coupable trois cents coups de knout ou au-delà. L'exécution se fait ou au marché, ou dans la rue même où le crime a été commis. Le délinquant est conduit par des hofsards

de police, vêtus de noir, jusqu'à un poteau auquel on l'attache. L'exécuteur donne les coups avec une lenteur cruelle, de façon que l'exécution dure quelquefois une heure entière & au-delà. Après cela on met le délinquant, qui est plus mort que vif, sur une charrette, & on le ramène aux prisons de la police, où on le garde jusqu'à ce qu'il soit guéri. Pour les grands crimes, le knout n'est que l'avant-coureur d'une infamie perpétuelle : on arrache les narines à ceux qui s'en sont rendus coupables, d'abord après leur avoir donné le knout ; puis ils sont condamnés les uns à des travaux publics pour le reste de leurs jours, & d'autres à être transportés en Sibérie.

Quoique par les loix la peine de mort soit abolie en Russie, on prétend que l'exécuteur qui donne le knout, a quelquefois l'ordre secret de frapper d'une manière qui soit mortelle ; ce qu'il entend à merveille. Des personnes revenues de Sibérie, m'ont aussi dit que la peine de mort s'y infligeoit encore publiquement, & que la question même y étoit en usage.

Après avoir suivi M. *van Wonzel* dans les divers traits du tableau qu'il fait de la Russie, & après avoir ajouté à ses observations ce que j'ai cru le plus digne d'être remarqué, je vais tâcher de donner en abrégé une idée aussi exacte qu'il

me fera possible, d'une nation sur laquelle sont maintenant fixés les yeux de l'Europe, & que l'on respecte à cause de sa puissance, & des succès heureux dont ses entreprises militaires ont été souvent couronnées. Je prie cependant le Lecteur de ne pas confondre les Russes avec les nations qui leur sont soumises. Dans l'éloignement où nous nous trouvons à l'égard de ce grand Empire, notre imagination est portée à regarder comme ne faisant qu'un même peuple, des hommes qui reconnoissent l'autorité d'un même maître. Cependant quelle distance énorme du Russe, qui se nourrit du produit de ses terres, à ces peuples de la Sibérie, qui ne connoissent pas l'usage du pain, & dont l'unique occupation est de poursuivre les animaux des forêts! Quelle différence entre le Russe, Chrétien très-zélé, & le Tatare Musulman ou le Kamtschadale payen qui lui paye des tributs! Quelle différence entre le Russe souple & docile, & le Finnois têtu & revêche! Lors donc que je parle des Russes, je n'entends que la nation proprement ainsi dite, originaire, dit-on, des bords du Danube, qui s'étendant de-là vers le Dnieper, & ensuite de plus en plus vers le Nord, a fondé un Empire d'une étendue immense, qui occupe la partie orientale de l'Europe, a soumis le Nord de l'Asie, & a fait des conquêtes considérables sur la Suede & sur

les Turcs. Les Russes se distinguent des nations qui leur sont soumises, par leur langage dérivé du Slavon, & qui est assez uniforme, ne se divisant point en autant de dialectes différens qu'en ont la plupart des autres langues. Ils se distinguent encore par leur religion, qui est celle des Grecs, tandis que les peuples qui leur obéissent sont ou de quelque autre communion Chrétienne, ou Mahométans, ou Payens. Ils se distinguent par leur nourriture, leur physionomie, leur habillement, en un mot par tout ce qui sert à caractériser une nation. C'est d'eux que je parle, & non de leurs sujets ou de leurs tributaires.

Il y a des peuples qui semblent avoir été mis en oubli par la nature, lorsqu'elle a départi ses divers dons entre les hommes. Les uns, comme les Lapons, vrais pygmées, paroissent n'être qu'une espece abâtardie du genre humain; d'autres, comme les Indous, foibles, mous & sans courage, sont condamnés par leur tempérament même à un esclavage perpétuel. D'autres encore, comme les negres, incapables de pousser leurs vues au-delà de la petite sphere des objets qui les environnent, sont menés comme de vils troupeaux par des hommes doués d'un génie plus étendu & plus industrieux. Soit que cette différence d'homme à homme tire son origine du climat, soit qu'elle

qu'elle vienne des mœurs & du gouvernement ; il est certain qu'elle existe , & qu'il faut qu'il s'écoule beaucoup de siècles avant qu'il se fasse quelque changement sensible dans les qualités du corps ou de l'esprit qui caractérisent une nation. Dans cette diverse distribution des dons de la nature , les Russes n'ont point à se plaindre de la portion qui leur est échue en partage. Leur corps robuste , capable de passer sans danger des extrémités du froid le plus rigoureux à celles de la chaleur la plus excessive , les met en état de supporter des travaux & des fatigues sous lesquelles des hommes moins vigoureux ne pourroient que succomber. La grande étendue de leur pays leur fournit sans faute ce qui est nécessaire à leur subsistance ; peu leur importe que dans quelques contrées leurs moissons soient détruites par la grêle & les inondations ; ils ont des compatriotes à plusieurs centaines de lieues , qui n'ayant pas essuyé les mêmes malheurs , peuvent subvenir à leurs besoins : peu leur importe que les contrées septentrionales de leur pays ne rapportent ni vin , ni melons , ni fruits des arbres ; leurs traîneaux légers , leurs chevaux rapides apportent d'Astracan , de l'Ukraine &c. ce qui leur manque dans le Nord. Il est presque impossible qu'il y ait famine en Russie , une contrée suppléant aisément aux espérances trompées d'une autre.

Quand le corps est sain, & pourvu du nécessaire, il est rare que l'ame ne se ressente pas de son bien-être. Le Russe ne fait jamais du noir; la mélancolie lui est inconnue; les soucis rongeurs ne font point faits pour lui; il jouit du moment présent, & abandonne aux vents ses inquiétudes passageres. Il chante & rit, même dans l'esclavage. Quoiqu'habitant du Nord, il a conservé la gaieté que ses ancêtres avoient apportée d'un pays plus méridional. Il a l'esprit facile à saisir ce qui s'offre à son imitation. Il craint un travail assidu, qui contraste avec sa légèreté & son inconstance; mais quand il y est forcé, il fait faire des merveilles: il est surprenant de voir dans des fabriques dirigées par des étrangers, ce qu'on fait exécuter à des esclaves barbus: mais malheureusement on n'obtient presque rien que par une grande sévérité; il faut quelquefois enchaîner les ouvriers, pour les empêcher de quitter l'ouvrage pour aller boire & se divertir.

Les Russes ont beaucoup de politique: la ruse est peinte dans leurs yeux: gardez-vous, étranger crédule, de trop vous fier à leurs politesses & à leur soumission: gardez-vous sur-tout d'entamer des procès avec eux: sans avoir jamais lu ni code, ni digeste, ni pandectes, ils connoissent les labyrinthes de la chicane plus que l'Avocat le plus adroit: ils ont un terme d'art pour dé-

figner les incidents qu'ils savent faire naître , pour arrêter ou retarder les procédures les plus claires en apparence : ils les nomment des *Crochets*.

D'ailleurs, ils sont hospitaliers & serviables. On n'est point exposé, même avec des esclaves, à ces grossièretés qu'on est souvent obligé d'essuyer de la part du commun peuple chez d'autres nations. Ils ne haïssent point les étrangers, ne témoignent aucune surprise de voir des mœurs & des coutumes différentes des leurs, & font peu d'attention à la différence de religion. Si l'on commence à parler un peu leur langue, loin de rire de vos méprises, ils vous aident à trouver les mots qui vous manquent, & font une attention extrême à ce que vous dites, pour tâcher de deviner votre pensée. Ils ont un talent singulier pour la pantomime, & comprennent aisément les gestes & les signes des autres. Un étranger qui viendroit au marché sans savoir un mot de Russe, pourroit acheter tout un ménage sans dire un seul mot, en faisant comprendre par signes ce qu'il voudroit avoir, & ce qu'il voudroit en donner.

Malgré la douceur apparente de leur caractère, les Russes sont sujets à la colere, & cette passion est d'une violence extrême lorsqu'elle s'empare de leur cœur : elle se manifeste par les châtimens les plus terribles quand elle a été excitée par des esclaves, & par les batteries les plus sanglantes en-

tre les gens du commun. Cependant elle n'est pas de durée. Il est vraiment curieux de voir des Gentilshommes de campagne, qui, un moment après avoir fait battre leurs gens, comme on bat le bled en grange, sont peu après freres & compagnons avec eux, & les traitent comme leurs égaux.

Un moment de colere peut se concevoir; l'homme le plus doux peut s'y laisser entraîner : mais une chose qui me paroît inexplicable, c'est que parmi les Russes, ordinairement si polis & si gais, il se trouve souvent des meurtriers qui commettent l'homicide de sang froid & sans autre appât que celui du gain. Il faut que l'avarice entre dans leur caractère. On auroit de la peine aussi à concilier leur légéreté & la crainte qu'ils ont de la mort, avec l'intrépidité qu'ils témoignent à la guerre, si on ne conoissoit l'aveugle subordination à laquelle ils sont accoutumés.

Venons à l'état actuel des Russes par rapport à la civilisation. Il est rare que les hommes tiennent un juste milieu dans la louange ou le blâme de leurs semblables. C'est ce qu'on peut observer dans les jugemens qu'on entend porter sur les Russes. Les uns, remplis des préjugés de leurs peres, regardent les Russes comme des barbares, & plaignent le malheur de ceux qui sont obligés d'aller dans un pays qu'ils croyent être habité par

des sauvages. D'autres, tombant dans l'excès opposé, ne voyent dans la Russie qu'un pays de *Cocagne*, un *Eldorado*, le séjour de la félicité, la demeure de la sagesse & de la justice la plus parfaite, le théâtre des merveilles. Les uns & les autres se laissent entraîner par les bruits vulgaires qui se contredisent sans cesse, & par leur propre imagination. Les Russes ne sont pas des barbares, & ne l'ont pas été même avant Pierre-le-Grand : ils avoient fondé des villes & des Etats, ils avoient une Religion; les ordonnances des Tsars leur servoient de loix; les Ecclésiastiques & les Gentilshommes connoissoient l'art d'écrire; ils exerçoient l'hospitalité. Ce ne sont pas-là certainement des marques de barbarie, ni des indices d'un peuple sauvage. Pierre-le-Grand n'a pas refondu, ni dû refondre tout d'un coup une nation qui avoit beaucoup de bonnes qualités. Le gros de la nation est à-peu-près ce qu'il a été de temps immémorial; ce sont encore les mêmes mœurs, le même habillement, la même maniere de se nourrir. Mais Pierre-le-Grand a appelé en Russie un plus grand nombre d'étrangers que ses prédécesseurs; il a mis sur un meilleur pied les armées de terre & les forces navales; il a fondé Pétersbourg dans un lieu plus propre que Moscou, à entretenir des liaisons de commerce & de politique avec les divers pays de l'Europe; il

a donné à son pays une existence politique dans le système des Etats Européens. Voilà sur quoi est fondée sa gloire & celle de la Russie.

L'influence de la Russie sur le système politique de l'Europe, a augmenté sans cesse depuis Pierre I; & aujourd'hui, sous Catherine II, elle est parvenue à un très-haut période : cette grande Souveraine s'en sert utilement pour le maintien de la paix & de la tranquillité publique, en interposant sa médiation dans les débats qui s'élevaient entre les Puissances Européennes. Elle travaille d'un autre côté à faire ce que ses prédécesseurs n'ont pas eu peut-être l'idée d'entreprendre ; c'est-à-dire à répandre en effet plus de lumières dans la nation. Elle cherche à donner au peuple de bonnes écoles & des Prêtres instruits : ce sont véritablement les premiers pas qui aient jamais été faits en Russie pour augmenter le degré de la civilisation. Tout le reste, Académies, gens de Lettres appelés à grands frais & largement récompensés, Tribunaux établis, luxe étranger introduit dans le pays, modes Françaises reçues à la Cour & parmi la Noblesse, tout cela n'a que peu d'influence sur le gros d'une nation.

Les Russes avanceroient beaucoup plus vite, si on pouvoit parvenir à leur inspirer le véritable *point d'honneur*. Ils font presque tout par l'espoir du gain ou de la faveur, par la crainte de per-

dre ou d'être disgraciés; mais rien pour la gloire & la renommée, rien pour l'approbation de leur conscience & celle des hommes sensés. Comme ils aiment avec passion l'éclat & les cérémonies pompeuses, je soupçonne qu'on viendrait à bout de leur inspirer quelque ambition, en récompensant le bien d'une manière accompagnée de beaucoup de pompe & de cérémonial. Le *Patriotisme* est aussi rare en Russie que le point d'honneur. Chacun est égoïste, chacun pense à sa fortune & à ses intérêts; personne, hormis le Souverain, ne s'inquiète beaucoup du bien public. Plus de liberté dans le peuple, & moins de pouvoir dans les Grands; ce seroient peut-être les moyens de mettre tous les ordres de l'Etat dans une dépendance réciproque, de façon que le bonheur de chaque particulier dépendît en grande partie du bien public: de-là naîtroit l'amour de la patrie.

Cependant, quoique les Russes ne soient pas encore animés de cet *esprit public* qui contribue tant aux belles actions, on ne peut leur contester qu'ils ne soient un peuple respectable par ses forces, ses ressources, son commerce, & par la fondation de l'Empire le plus étendu qui ait jamais existé. S'il étoit donné à l'homme de lire dans l'avenir, il seroit bien intéressant de voir ce colosse croître & s'agrandir encore, écraser le

Croissant sous ses pieds , se subdiviser ensuite en parties indépendantes les unes des autres , & être renversé peut-être au bout de plusieurs siècles par des barbares , qui partageront ses débris. Cette époque , si jamais elle doit arriver , est probablement encore fort éloignée. Puiffe en attendant la Russie fleurir & prospérer , employer son crédit au maintien de la paix , & augmenter son bonheur domestique par les progrès de la liberté & de la vertu !

F I N.

